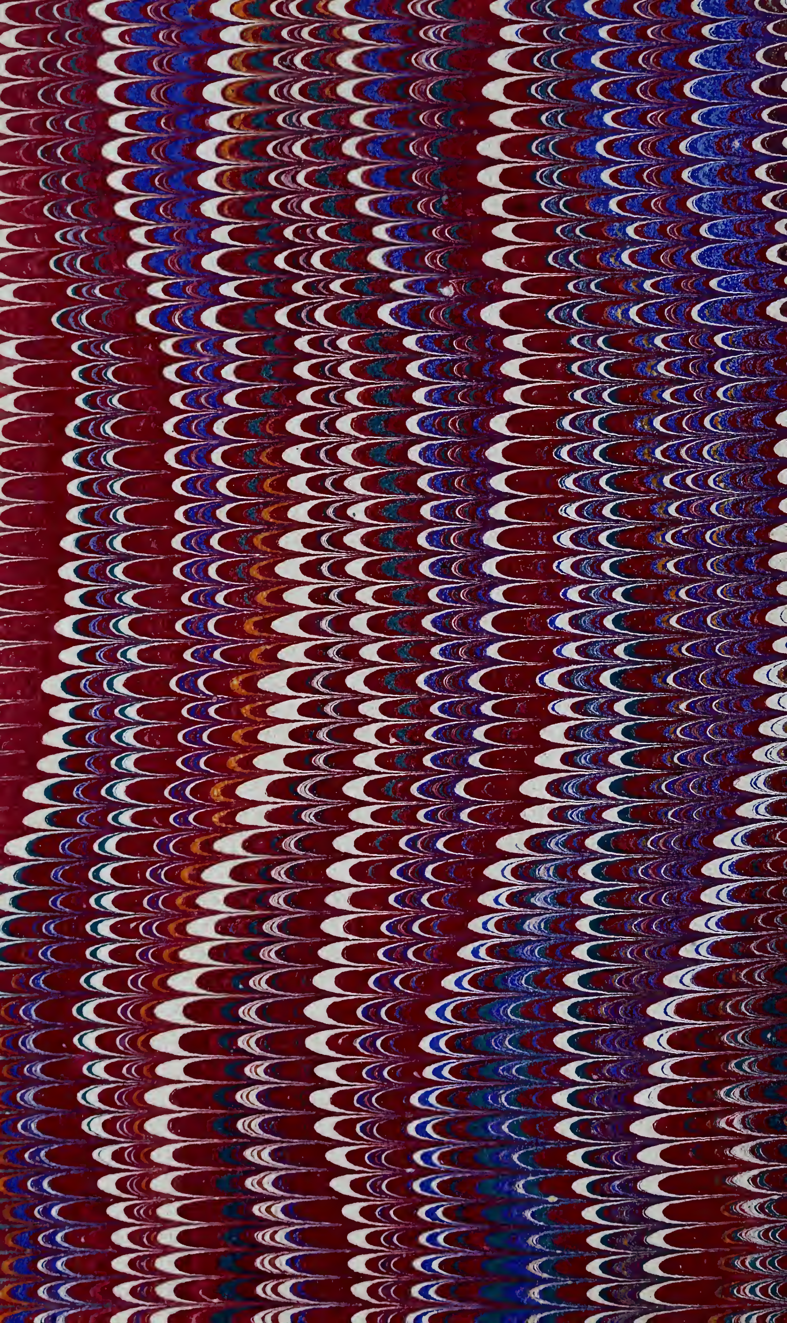
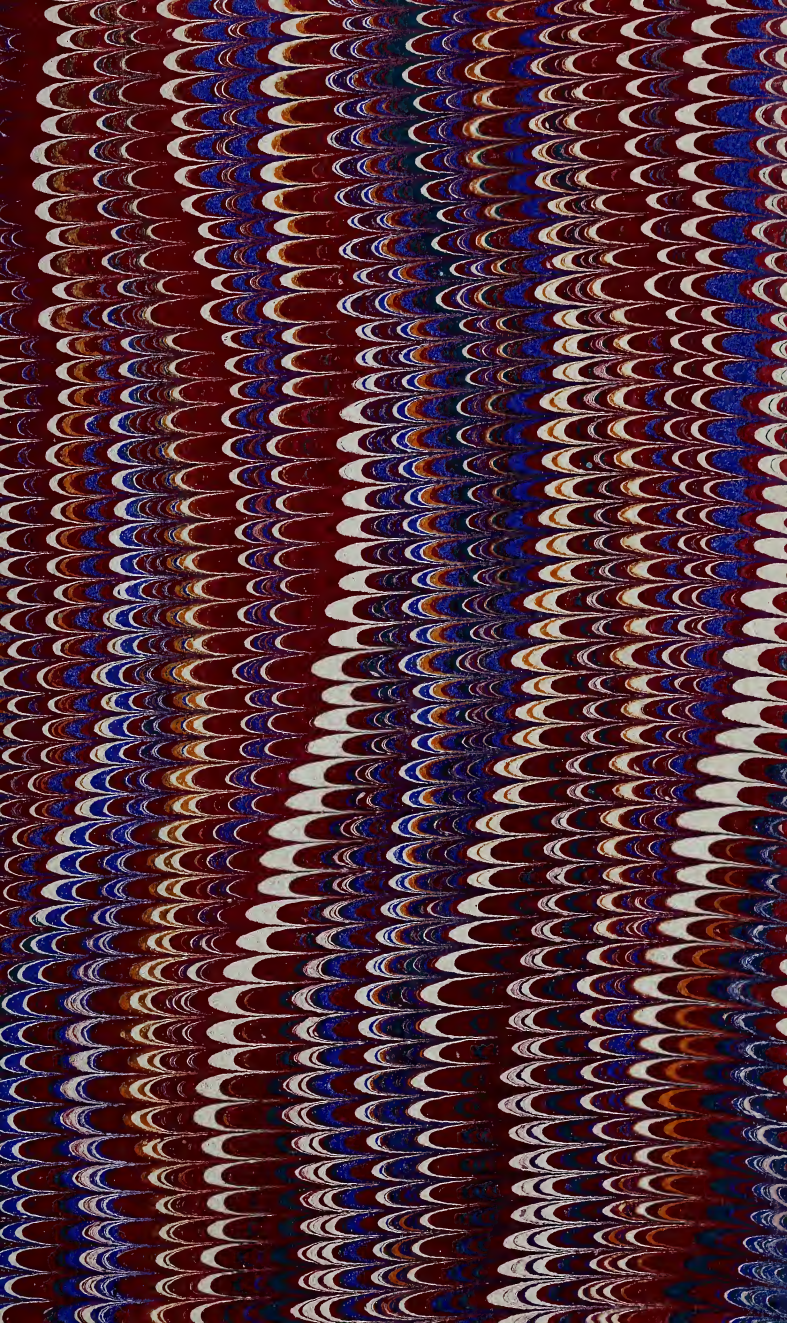






L'ART

DEVANT

LE CHRISTIANISME

PARIS.—JULES BONAVENTURE, IMPRIMEUR,
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS.

L'ART
DEVANT
LE CHRISTIANISME

PAR

LE R. P. FÉLIX

De la Compagnie de Jésus

(CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME, 1867)



PARIS
JOSEPH ALBANEL, LIBRAIRE
15, RUE DE TOURNON, 15

1867

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME

PREMIÈRE CONFÉRENCE

L'OBJET ET LA NATURE DE L'ART

MESSIEURS,

Parmi les aspects déjà multiples sous lesquels nous avons envisagé le *Progrès par le christianisme,* il en est un qui, depuis longtemps, avait mes prédilections marquées, et que j'ai tenu jusqu'ici en réserve, malgré la fascination qu'il exerçait sur ma pensée. Ce sujet, qui a pour les esprits une séduction particulière, parce qu'il nous laisse voir l'une des plus brillantes faces de notre humanité, m'attirait et m'effrayait tout ensemble : il m'attirait par son charme, il m'effrayait par sa difficulté; et, justement préoccupé de la faiblesse de mes

ressources, j'ajournais indéfiniment, attendant l'heure de Dieu et le signe de sa Providence. Les circonstances semblent pour moi sonner cette heure et me donner ce signe, et j'ose espérer que le grand spectacle que vous vous préparez à donner au monde ajoutera à ce sujet un charme et un intérêt de plus [1].

C'est assez vous dire que je me propose de considérer, cette année, le Progrès par le christianisme au point de vue *artistique*. Après l'Utile, le Beau; après l'Économie, l'Art. Ces deux choses, qui semblent marquer les deux pôles extrêmes de la vie, se rencontrent à un point qui leur est commun, le légitime développement de l'homme total, et l'une et l'autre trouvent au grand centre chrétien le plus puissant ressort de leur progrès.

Le progrès artistique par le christianisme, c'est-à-dire l'art purifié, agrandi, transfiguré par le christianisme, mais surtout par le catholicisme, est pour nous, chrétiens catholiques, une gloire dont nous ne sommes pas assez fiers. Selon la pensée d'un de nos écrivains les plus versés et les plus compétents dans les choses de l'art [2], notre supériorité dans cette brillante sphère

1. Exposition universelle de 1867.
2. M. A. F. Rio, auteur du remarquable ouvrage *l'Art chrétien*.

éclate avec une splendeur d'évidence qui ne laisse pas même à nos adversaires la liberté d'une contestation sincère ; et nos pères nous ont légué, sous ce rapport, un héritage dont nous ne pouvons ni abdiquer la richesse, ni répudier la gloire. L'art a fait dans nos siècles chrétiens à la royauté de notre Christ une splendide couronne ; et cette couronne porte, comme ses fleurons éclatants, les plus beaux chefs-d'œuvre du génie humain illuminé par la lumière divine.

Il ne faut pas s'en étonner. Il est impossible que cette religion qui agrandit l'humanité par toutes ses faces, et pénètre de sa sève généreuse les profondeurs intimes de notre vie, n'imprime pas à l'art, placé dans des conditions normales, le mouvement ascensionnel qu'elle imprime à toutes choses. Comme les saintes mœurs sont la germination naturelle des doctrines vraies, les belles créations de l'art sont l'efflorescence spontanée des unes et des autres : elles sont les fruits d'or de toute cette sève de vérité, de sainteté, d'amour et de pureté, que je vous ai montrée circulant dans les veines du christianisme. En tout et partout le christianisme sème le vrai, développe le bien, crée l'ordre et l'harmonie : donc il doit faire fleurir la beauté. Cette riche floraison de tous les arts, éclose au soleil de nos siècles

chrétiens, n'est que l'épanouissement en fleurs de beauté, de tout le vrai, de tout le bien et de tout l'ordre que le Christ produit dans l'humanité pénétrée de sa vie et vivifiée par son souffle.

Ainsi, par ses racines les plus profondes et par ses créations les plus éclatantes, l'art, lui aussi, vient se rattacher au centre vivant du christianisme, à Jésus-Christ Notre-Seigneur. Verbe Incarné, splendeur de la gloire du Père, image divine de sa divine substance, notre Christ ici encore nous apparaît tel qu'il est, centre du beau, comme il est centre du vrai et centre du bien. Éternel foyer de l'art, comme il est l'éternel foyer de la science et de la sainteté, tandis qu'il le féconde au dedans par son souffle créateur, il se couvre au dehors de la gloire des œuvres inspirées par lui-même, Jésus-Christ inspirant l'art, et l'art de son côté couronnant Jésus-Christ.

Toutefois, Messieurs, pour éviter tout malentendu dans un sujet où les méprises sont faciles, avant de montrer directement comment le souffle de Jésus-Christ féconde, élève et transforme l'art, il faut nous mettre en face de l'art lui-même : il faut entendre sa nature, sa vocation, ses conditions de grandeur et ses causes de décadence. Et d'abord il faut répondre à cette ques-

tion qui se présente la première, et dont la solution doit préparer toutes les autres : qu'est-ce que l'art? quelle est la vraie notion de l'art?

Ce sujet, pour la première fois peut-être, abordé directement par la prédication catholique, pourrait, au premier aspect, paraître étranger à une chaire chrétienne : car ce sujet, je l'avoue, touche beaucoup à la terre et à l'homme. Mais vous verrez que par ses hautes cimes il touche au ciel et à Dieu, en se rattachant par son principe au Verbe Incarné lui-même Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Pour autoriser d'avance les enseignements que nous aurons à donner sur l'art, il faut établir dans cette première conférence notre point de départ. Avant de prendre la haute mer, il faut allumer au rivage le phare qui doit éclairer la route et servir à guider notre marche. Ce point de départ, c'est la définition du sujet ; ce phare lumineux, c'est la vraie notion de cette grande et sublime chose que nous appelons l'*Art*.

Qu'est-ce que l'art? En posant cette question, je n'entends nullement rechercher quels sont les procédés techniques de l'art, ses habiletés acquises, ses préparations laborieuses, ses moyens d'exécution. Je n'entends pas même rechercher quelles sont les dispositions

innées que l'artiste doit apporter à sa vocation et à son ministère. Ces libres préparations, je les suppose. Il n'y a jamais de grand artiste sans le secours d'un grand travail. Ces prédispositions naturelles, l'art par son essence même les exige. Pour faire un grand artiste, il faut un peu de cette flamme qu'on appelle le génie, ce qu'un écrivain nommait bien naguère « l'étincelle mystérieuse qui met le feu aux organisations d'élite. » Je suppose donc ici l'artiste en possession de la puissance innée et de la dextérité acquise, le génie sachant parler la langue et manier l'instrument de son art. Et cela supposé, je demande qu'est-ce que l'art? En quoi consiste proprement l'œuvre artistique?

L'œuvre artistique peut se résumer dans ces deux mots, parfaitement intelligibles : *créer la beauté*. Faire resplendir le beau idéal sous une forme sensible qui est l'œuvre de l'artiste; le créer, non-seulement à la ressemblance de la belle nature qui se déploie sous nos regards, mais à la ressemblance de cette beauté idéale, qui du fond de l'essence divine brille comme une pure étoile au fond de l'âme humaine : voilà ce que je considère comme l'œuvre propre de l'art. Et si j'étais autorisé à résumer dans une définition toute ma pensée sur ce sujet, je dirais volontiers : l'art est l'*expression*

de la beauté idéale sous une forme créée. Cette simple définition vous révèle tout d'abord dans l'art ces deux points essentiels que je me borne à considérer dans cette première conférence, à savoir, le *beau* comme objet, et la *création* comme œuvre propre de l'art : deux choses éminentes qui nous le montrent tout entier en le ramenant à son principe et à son centre, au Verbe incréé, lieu substantiel de toute beauté idéale et modèle divin de toute création humaine.

I. — Oui, Messieurs, l'objet propre, la fin immédiate, le but direct de l'art, c'est la beauté. Je dis, remarquez-le bien, non son but final, sa fin suprême, mais son objet propre, direct, immédiat. L'art a pour objet l'une des trois grandes faces de l'être et de l'infini, à savoir le Beau. Le philosophe, le savant, dans ses recherches, a pour objet propre le vrai, et il le traduit dans des formules. Le saint, dans ses efforts généreux, a pour objet propre le Bien, et il le traduit dans des actes de vertu et souvent d'héroïsme. L'artiste, dans son travail quelquefois héroïque aussi, a pour objet propre le Beau. Il cherche, il aime directement le Beau, et il le traduit dans ses œuvres : il regarde la beauté ; il se passionne pour la beauté qu'il regarde, et il travaille à

exprimer par le son, par la couleur, par des mots, par une forme sensible quelconque cette beauté qu'il contemple et qu'il aime.

Inutile d'insister. Cette donnée fondamentale a, dans le domaine de l'art, la valeur d'un axiome; et nul d'entre vous, je pense, ne songe à contester. Nous pouvons donc, sans plus tarder, faire un pas de plus dans la carrière et aborder tout de suite cette question magistrale : si l'art a pour objet propre la beauté, en quoi consiste la beauté elle-même?

Cette question, nous essayerions en vain de l'éviter; elle se pose d'elle-même au seuil de notre sujet. Qu'est-ce donc que la beauté? Cette chose dont l'idée nous apparaît si primitive et l'impression si définie, quel en est le mystère intime et la raison secrète? Qu'est-ce que cette chose, tout à la fois si émouvante et si délicate, si obscure et si claire, si mystérieuse et si manifeste, que nous traduisons par ce mot charmant : la beauté? Comment définir ce qui semble par sa nature même échapper à la définition?

La beauté! ah! Messieurs, ai-je besoin de vous apprendre ce que notre âme entrevoit sous la magie, ce qu'elle entend dans l'harmonie de ce mot? La beauté! ah! je vous en prie, avant de vous en mon-

trer la vraie physionomie, laissez-moi repousser, avec un légitime dédain, les fantômes, si ce n'est les laideurs, que l'on ose quelquefois confondre avec elle-même.

Le beau! ne serait-ce pas ce qui répond, pour les satisfaire, à nos égoïstes besoins? ce que l'industrialisme se plaît à nommer l'*utile?* Mais, vous dirai-je ici avec un homme distingué, que de *choses utiles qui ne sont pas belles*, et que de belles choses aussi qui ne sont pas utiles, j'entends, dans le sens vulgaire et positif de ce mot! Bien loin que le beau se confonde avec l'utile, la grande préoccupation de l'utile amoindrit le sens du beau et prépare les chutes de l'art. Le beau! ne serait-ce pas ce qui répond à nos aspirations sensuelles, ce qui flatte, caresse et enivre les sens, ce que le sensualisme prend volontiers pour le beau lui-même, en un mot, l'*agréable?* Mais que de choses flattent, caressent, enivrent vos sens, et qui ne sont rien moins que belles! Qu'est-ce que la beauté de ce parfum qui vous flatte, de cette saveur qui vous délecte, de cette brise qui vous caresse, de cette jouissance qui vous enivre? Le beau, qui emporte nos admirations et quelquefois nos enthousiasmes, qui émeut ce qu'il y a en nous de plus noble et de plus élevé, faut-il le confondre

avec ce que la mignardise contemporaine nomme le *joli?* Mais, même en admettant le joli à l'honneur d'être une nuance, un semblant, un diminutif de la beauté, qui ne voit que le joli, en beaucoup de choses, est encore plus puissant pour rapetisser que pour embellir l'objet de notre admiration? qui parmi vous, en regardant dans sa royale beauté ce monument splendide du grand art chrétien, Notre-Dame de Paris si artistiquement construite et si artistiquement restaurée, oserait dire : Cette cathédrale est jolie?...

Qu'est-ce donc que la beauté dans les choses que nous admirons et que nous proclamons belles? Est-ce la grandeur, la force, la puissance? est-ce la proportion, la symétrie, la convenance? est-ce l'unité, la variété, la simplicité? Sans doute, le Beau en se décomposant nous offrirait quelque chose de tout cela. Mais à Dieu ne plaise que je porte ici sur la Beauté le scalpel outrageant d'une froide analyse, et que je vous montre un à un les traits qui composent par leur concert cette physionomie dont la splendeur vous séduit et le charme vous attire. Non, vous n'exigez pas que j'en cherche au fond d'une métaphysique abstraite le secret plein de mystère, ni que j'en demande aux philosophes une définition dont vous n'avez plus besoin, depuis que la

beauté, en se montrant à vos regards, vous a dit : « Me voici. »

La beauté ! ah ! si Dieu vous a donné quelque chose de la *mystérieuse étincelle* qui fait les artistes, est-ce que vous ne l'avez pas rencontrée à tous les degrés de la création resplendissant à vos regards de son doux et victorieux éclat ?

Dites-moi, ne vous êtes-vous jamais assis, par un jour de douces haleines et de chauds rayons, au bord d'un de ces lacs tranquilles, réfléchissant, comme un vaste miroir, les frais bosquets, les riantes prairies, les arbres, les plantes, les fleurs, toute cette verdure ondoyante au penchant des collines, et dont la gracieuse image se reproduisait dans le cristal des eaux avec les spectacles du ciel ?... Vous souvient-il de l'indéfinissable séduction qui, en ce moment-là, triomphait de vous ? Et alors même que vous vous désintéressiez le plus de ces merveilles qui vous admettaient au bonheur de les contempler, est-ce que, même en dehors de tout sentiment égoïste, vous n'avez pas senti ce je ne sais quoi de vainqueur qui vous enchaînait là captif volontaire et ravi au charme d'un rivage étranger ?

Ou bien par un de ces soirs d'été qui tiennent l'âme dans une sorte de béatifique extase, n'avez-vous jamais

ouvert votre fenêtre, pour contempler la voûte du ciel? alors que le soleil, portant à d'autres regards la splendeur de sa lumière, laissait la nuit se parer aux vôtres de son plus doux et de son plus mystérieux éclat; alors que les étoiles étincelant au fond du firmament semblaient vous regarder, vous parler dans leur silence et vous enivrer de leur vision? Comme Augustin et Monique aux rivages d'Ostie, est-ce que vous ne sentiez pas comme une puissance invisible qui vous enlevait de la terre au ciel? Est-ce que votre âme, attirée par un charme souverain, ne vous disait pas en soulevant avec elle-même votre être tout entier : Montons, montons là-haut? Est-ce qu'elle ne voulait pas prendre son essor pour aller voir de plus près ces magnificences qui se voilent encore plus qu'elles ne se découvrent au sein de ces clartés douteuses qui sont le charme et la séduction de nos nuits étoilées? Est-ce que, peut-être, vous ne vous êtes pas surpris vous écriant dans un enivrement sacré : O beau ciel, qui me donnera des ailes pour m'envoler vers tes splendides palais?

Et puis, regardant plus haut dans les merveilles que Dieu déployait sous vos yeux aux surfaces brillantes de la création, avez-vous contemplé d'un regard digne du spectacle qu'il vous montrait, le grand chef-d'œuvre,

l'homme lui-même, l'homme réunissant dans une incomparable harmonie tous les reflets de la nature et tous les reflets de Dieu? Avez-vous vu l'homme à son premier matin? Avez-vous regardé l'enfant qui sommeille? Ravissante créature, si sympathique et si attractive déjà, même avant l'éclosion complète de sa vie, que malgré vous, cédant à une irrésistible attraction, vous vous incliniez sur son berceau, pour toucher de vos lèvres ce front d'ange où repose comme un sourire de Dieu? Avez-vous vu l'homme dans l'éclat de son midi, la vie humaine dans la splendeur totale de sa naturelle irradiation? alors que, d'un seul de ses regards, elle vous frappait d'un coup si profond et si fort, qu'il vous fallait peut-être pour vous en défendre le bouclier de la volonté humaine et le bouclier plus puissant de la grâce divine? Tant est victorieux ce charme que l'homme impose autour de lui, rien qu'en laissant voir de lui-même ce visage de chair où se résument les perfections du monde matériel!

Et pourtant ce qu'il y a dans l'homme de plus éclatant et de plus attirant tout ensemble, ce n'est pas l'incarnat de sa chair, cette image substantielle des mondes inférieurs; c'est la splendeur de son âme, cette grande image de Dieu, c'est sa splendeur morale, c'est la

sainteté inondant son visage d'une incomparable lumière.

Oh ! dites-moi, avez-vous vu, une fois dans votre vie, le visage d'un saint? Avez-vous remarqué ce je ne sais quoi de céleste que la sainteté met au front de ses élus, comme le sceau de Dieu sur la chair de l'homme? Avez-vous vu Jeanne d'Arc dans l'éclat virginal de son héroïsme? Avez-vous vu Vincent de Paul dans la gloire sereine de sa charité? Avez-vous vu Louis XVI dans la majesté royale de sa résignation? Avez-vous vu François de Sales dans l'auréole de son incomparable douceur?

Ici, Messieurs, laissez-moi un moment regarder avec vous du côté de Rome, et vous montrant, au plus haut lieu de la terre, la plus émouvante figure qui se découvre à l'horizon de l'histoire vivante, laissez-moi vous demander : avez-vous vu Pie IX? Avez-vous visité cet auguste vieillard, à l'heure qu'il est, la plus parfaite personnification de la grandeur morale, la plus haute représentation de Dieu sur cette terre?.... au moins avez-vous entrevu de loin, à travers les nuages qui planent sur sa tête, le sublime et doux visage du Pontife-Roi, portant sur son front la majesté d'un malheur grand comme sa dignité, et l'éclat d'une vertu grande comme son malheur? N'est-il pas vrai que ce vieillard

désarmé, qui apparaît aujourd'hui devant vous comme le plus grand spectacle du monde moral, a quelque chose qui, bon gré mal gré, nous attire, nous séduit, nous captive, et arrache, même à ses ennemis, l'hommage d'une irrésistible admiration et d'un invincible respect? Apparition si sublime et si émouvante, que, pour vous montrer quelque chose de plus sublime et de plus émouvant, il ne me reste qu'à vous dire: Avez-vous regardé le visage de Jésus-Christ? L'avez-vous vu, non pas tel que les élus le contemplent dans leur béatifique extase, mais tel seulement que nous pouvons l'entrevoir dans sa gloire historique, et tel aussi que nous le pouvons admirer dans les chefs-d'œuvre artistiques, exprimé, interprété et transfiguré par le génie de nos plus grands maîtres? N'est-il pas vrai qu'il s'échappe de cette figure humaine et divine tout ensemble un je ne sais quoi d'attirant et de victorieux qui nous fait comprendre cette parole de lui : Lorsque j'aurai été élevé, j'attirerai tout à moi; *Cum exaltatus fuero, omnia traham ad me?*

Messieurs, je vous le demande, en face de tous ces spectacles contemplés à tous les degrés de la création, pourquoi votre cœur s'est-il ému? pourquoi votre âme a-t-elle tressailli? pourquoi votre imagination peut-être

s'est-elle enflammée ? Quel est ici le mot de ce charmant mystère ? Ah ! je vais vous le dire : c'est que, dans ces sphères diverses, une même chose vous est apparue, le Beau ! le beau dans le monde matériel, le beau dans le monde vivant, le beau dans le monde humain, et dans le monde humain ce qu'il y a de plus beau, la beauté morale, le plus haut sommet de la beauté créée, et dans notre Christ lui-même la beauté divine et humaine tout ensemble. Oui, Messieurs, partout vous avez reconnu plus ou moins reconnaissable cette chose éternellement séduisante, dont l'idée est gravée au plus profond de vous-mêmes, et dont le charme s'imposait à vous avec une irrésistible puissance, alors même que vous ne pouviez ni en trouver la définition, ni en sonder le mystère ; vous avez reconnu et salué ce que l'humanité a nommé de ce nom plein de magie, le Beau ; le beau, c'est-à-dire le vrai qui resplendit, l'harmonie qui résonne, le bien qui éclate, la vie qui s'épanouit puissante et ordonnée dans sa sphère ; le beau, c'est-à-dire l'unité qui rayonne dans la diversité, et par ce rayonnement fait reluire dans votre âme intelligente et sensible la *splendeur de l'ordre*, c'est-à-dire la beauté elle-même.

Ainsi du fond de tous les spectacles que vous regar-

dez, et de toutes les harmonies que vous entendez dans la création, se dégage cette simple notion de la beauté, telle que je la trouve empreinte dans mon âme, et telle que je la rencontre au fond de la philosophie et de l'esthétique de cet incomparable génie qui se nomme Augustin. Oui, la beauté, c'est la splendeur de l'ordre : *splendor ordinis*. Unité, variété, convenance, proportion, symétrie, puissance, harmonie, tout cela entre dans le mystère caché de la beauté que recherche l'artiste ; mais tout cela se résume et s'abrége dans ce mot sublime : l'Ordre ; non pas l'ordre abstrait vide et mort, mais l'ordre vivant, agissant, rayonnant. Oui, la vérité, la vie, la puissance resplendissant dans l'ordre, c'est-à-dire portant sur elle la splendeur de l'unité : *Omnis pulchritudinis ratio unitas*, selon le beau mot de saint Augustin : voilà ce qui, à tous les degrés de la hiérarchie des êtres, donne le sens de la beauté, en provoque l'admiration et en allume l'enthousiasme. La reproduire, l'exprimer, la créer à l'image de l'idée que l'on s'en fait, sous le souffle du sentiment que l'on en éprouve : tel est le premier objet de toute œuvre artistique, et telle doit être l'ambition de tout véritable artiste.

Aussi ce qui fait avant tout un artiste, ce qui le pré-

pare du moins à la création des grands chefs-d'œuvre, c'est une manière supérieure et à lui réservée de voir le beau qui se découvre et de sentir le beau qu'il voit. Sous le coup électrique que donne en se montrant la vraie beauté au génie qui la regarde, et qui en la regardant l'aime, l'artiste puise dans ce regard et cet amour la passion de la reproduire et la puissance de l'exprimer. Hors de là, vous pourrez avoir les hommes du métier; les hommes de l'art, jamais; vous pourrez compter les artisans de la peinture, de la sculpture, de la musique, voire même de la poésie: vous chercherez en vain les véritables artistes.

Non, croyez-le bien, si vous n'avez, en face de l'ordre et de l'harmonie qui éclatent à la surface des êtres en jaillissant de leur fond, les soudaines intuitions et les vives clairvoyances de la beauté; si, comme le philosophe et mieux encore que le philosophe, votre âme ne touche le beau, comme lui touche le vrai; s'il faut vous dire, en vous montrant les chefs-d'œuvre de l'art ou de la nature: « Voici la beauté; » si votre instinct ne la devine et ne la sent, pour ainsi dire, comme on se sent soi-même; si votre œil n'a cette lucidité qui la reconnaît de son premier regard: non, quoi que vous fassiez, vous ne serez jamais un ministre de l'art. Que

dis-je? si, devant le beau qui reluit, c'est-à-dire devant l'ordre qui resplendit, rien ne s'émeut, ne vibre et ne tressaille en vous; si cette harmonie n'éveille en votre âme des échos profonds, et ne résonne au dedans plus sonore encore qu'elle ne résonne au dehors; et si cette beauté contemplée un instant ne grave en votre cœur ravi une effigie vivante et indélébile d'elle-même : encore une fois, vous ne serez jamais artiste.

Allons plus loin encore, et osons le dire sans crainte d'être démenti par le véritable génie de l'art : Si votre cœur demeuré sensible et pur, au moins d'une pureté relative, ne sait se prendre d'une chaste passion pour les beautés immaculées qui passent sous vos yeux dans le double domaine de l'art et de la nature; si vous n'avez, devant elles, un peu du regard des anges et du cœur des séraphins dans leur béatifique face à face avec l'éternelle beauté; ou plutôt si ange et séraphin vous-même, parcourant ici-bas toute la hiérarchie des beautés qu'on peut voir sur la terre, vous ne montez de degré en degré l'échelle éclatante qui vous élève de la contemplation des beautés terrestres à la contemplation de la céleste beauté; si d'image en image vous ne vous élevez jusqu'à leur archétype éternel; si votre contemplation de la beauté réelle n'est assez affranchie des

servitudes de la matière, pour vous emporter sur un souffle sublime jusqu'à la contemplation de la beauté idéale; en un mot, si votre génie, porté sur les deux ailes d'une contemplation plus haute et d'un amour plus céleste, ne prend son vol, pour monter jusqu'à l'idéal lui-même, non pas à cet idéal abstrait, vide, stérile et mort, le seul qui survive à l'extinction des doctrines spiritualistes, mais à cet idéal concret, substantiel, vivant, qui réside en Dieu, et qui est Dieu même : jamais, oh! non jamais, malgré l'habileté de vos méthodes et la perfection de vos procédés, vous n'atteindrez le point culminant de la création artistique; parce que vous ne mettrez jamais dans vos œuvres un reflet de cette divine beauté par laquelle toutes les choses sont belles, et sans laquelle rien de beau, ni dans la nature ni dans l'art, ne saurait exister!

En effet, Messieurs, remarquez-le bien, la beauté que l'artiste doit exprimer dans ses œuvres, ce n'est pas seulement la beauté réelle. La nature sans doute peut et doit lui servir d'exemplaire, mais pour l'aider à chercher par-delà un plus parfait exemplaire, l'exemplaire éternel, immuable, qui plane au-dessus de toute beauté passagère et changeante, en un mot, ce qu'on nomme dans la langue du grand art l'***Idéal!***

Ah ! saluons en passant cet astre brillant du monde artistique, véritable étoile polaire sur laquelle le génie de l'art doit régler tous ses mouvements, et dont l'inaltérable lumière doit éclairer toutes ses œuvres d'un reflet de l'infini : l'idéal, c'est-à-dire cette perfection supérieure à tout ce que nous admirons dans la réalité, ce quelque chose de plus beau que tout ce que nous rencontrons ici-bas même de plus beau ; l'idéal, beauté céleste dont notre âme a la révélation en son plus intime sanctuaire, et que le génie de l'art contemple des plus hautes cimes de sa pensée tournée vers l'infini ; l'idéal, qui se révèle à vous dans la proportion même de votre génie, et qui recule d'autant plus dans des perspectives plus profondes, que vous en approchez davantage par des œuvres plus achevées ; l'idéal, éternelle séduction et éternel désenchantement des plus nobles âmes, aussi impuissantes à l'atteindre qu'elles sont ardentes à le poursuivre !...

Et pourtant, telle doit être l'insatiable ambition de tout artiste digne de sa vocation et de son nom. Car ce qui constitue le vrai génie de l'art, ce n'est, comme nous le dirons mieux plus tard, ni l'intuition, ni l'imitation des choses créées *telles qu'elles sont* et *telles qu'elles se voient* dans la réalité phénoménale ; c'est

l'intuition et l'expression des choses vues dans la lumière transfigurative de leur idéal. Le génie de l'art, c'est la puissance de voir et de saisir cet idéal dans un degré supérieur, et de le reproduire sous une forme éclatante. Le génie de l'art, c'est ce grand poëte qui, après un travail de vingt ans consacré à la création d'un chef-d'œuvre, veut, avant de mourir, le livrer aux flammes : tant, à ses propres regards, cette œuvre déjà si belle et depuis tant admirée demeurait loin de cet idéal entrevu par son génie. — Le génie de l'art, c'est Phidias ; Phidias qui, au dire de Cicéron, alors qu'il sculptait une statue de Minerve ou de Jupiter, ces types fameux de l'art antique, ne se contentait pas de regarder un beau modèle humain pour en exprimer la ressemblance, mais dirigeait à la fois sa pensée et sa main pour saisir et exprimer le type achevé de la beauté, qu'il contemplait en lui-même.—Le génie de l'art, c'est Raphaël; Raphaël qui écrivait à un ami : « Comme je « n'ai pas sous mes yeux de modèle qui me satisfasse, « je me sers d'un certain idéal de beauté que je trouve « en mon âme. »—Le génie de l'art, c'est Michel-Ange ; Michel-Ange, nous léguant, dans une poésie digne de Dante et de lui-même, ces paroles que devraient méditer tous les vrais artistes : « Déployant ses ailes pour

« s'élever vers les cieux d'où elle est descendue, « l'âme ne s'arrête pas à la beauté qui séduit les yeux « et qui est aussi fragile que trompeuse; mais elle « cherche, dans son vol sublime, *à atteindre le prin-* « *cipe du beau universel.* » — Le génie de l'art, ah! ne craignons pas de le proclamer, c'est le christianisme transfigurant l'âme humaine; le christianisme qui, sans maudire les types de beauté créés par le génie de la Grèce, du fond des nuages qui voilaient le ciel de l'humanité païenne, a dégagé le véritable type de la beauté, type inaltérable, éternel, que même le génie païen *entrevoyait* à travers ses ombres épaisses, le Verbe increé, image de la substance du Père, qui a pu dire en descendant des cieux pour se montrer à la terre : L'idéal, c'est moi.

O beauté idéale! ô beauté céleste! ô beauté divine! je vous salue : vous êtes le vrai soleil du monde artistique, et vous inondez le génie qui vous contemple d'incomparables clartés : soleil indéfiniment multiple dans vos rayonnements et vos attractions, mais toujours unique et identique à vous-même dans votre immuable essence et votre inextinguible foyer!

Chose remarquable, en effet : cet idéal attire tout génie, qui le contemple, par sa naturelle attraction. Mais

sur tous ces génies qui le regardent et le cherchent, cette attraction n'est pas la même. Comme les planètes, dans notre monde solaire, sont attirées par le soleil en proportion directe de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance; ainsi les génies gravitent vers l'universel idéal en raison de leur puissance et de leur approximation. Plus ils subissent l'attraction du grand astre, plus ils montent vers lui par de sublimes essors, plus ils sentent sur eux-mêmes l'accroissement de cette force qui les attire vers les hauteurs. Et cette différence d'attraction que l'idéal exerce sur eux, et la manière diverse dont ils reçoivent sa lumière et sa chaleur, produit, dans leur infinie variété, toutes les belles fleurs de l'art, comme le soleil matériel, toujours identique à lui-même, produit, dans leur variété encore plus infinie, toutes les belles fleurs de la nature. Parcourez toute la surface de la terre : regardez, aux rayons qui la colorent, cette belle robe de verdure qui l'enveloppe comme un vêtement de fête; et, sur cette surface si éclatante de beauté, comptez, si vous pouvez, tous les arbres, toutes les plantes, toutes les fleurs, avec leurs genres, leurs espèces, leurs familles; comptez toutes ces formes plastiques de la beauté, écloses aux rayons d'un même soleil. Pourquoi toutes ces beautés fleuris-

sent-elles pourtant d'une manière si prodigieusement diverse? Je viens de le dire : c'est que tous ces arbres, toutes ces plantes, toutes ces fleurs s'assimilent d'une manière différente la même lumière et la même chaleur; et cette différence, résultat de leurs prédispositions natives, fait reluire à la surface de la terre, dans la nature vivante, cette inénarrable variété qui est l'achèvement de sa beauté.

Ainsi en est-il de vous, grands et puissants artistes, en quelque sphère que se déploie votre génie! Vous différez par la manière dont vous regardez et aimez votre commun idéal. Vous aussi, la lumière d'un même astre vous éclaire; vous aussi, la chaleur d'un même foyer vous échauffe. Mais vos aptitudes et vos attractions sont diverses; l'assimilation au dedans n'est pas la même, et vos produits au dehors sont différents. Mais, pour chacun et pour tous, l'idéal conçu par votre intelligence, aimé par votre cœur, attiré par tout votre être, est la fécondation de votre génie; et ce génie de l'homme, inondé par cette lumière et fécondé par cette chaleur, ce génie se déployant dans sa puissance, ce sera la création artistique. Et si l'âme est grande, l'imagination ardente, le cœur chaud, l'intelligence lucide, la main exercée; si des facultés puissantes, émues

et enflammées par l'idéal, sont servies en vous par la dextérité acquise et cette opiniâtre patience qui est une part du génie; surtout, si votre âme, déjà grande et lumineuse, a été agrandie et illuminée encore par son contact avec le Christ, c'est-à-dire avec l'idéal vivant : oh ! alors, ce sera le chef-d'œuvre; ce sera, dans un degré supérieur, ce que nous avons nommé l'expression sensible de la beauté idéale sous une forme créée; ce sera la *création* artistique par le génie humain, c'est-à dire l'homme imitant par sa force créatrice les créations de Dieu.

C'est ce qui me reste à montrer.

II. — Nous avons dit en commençant : être artiste, c'est *créer la beauté*. Nous venons de voir l'art en face de son objet propre, le beau ramené à son éternel foyer, l'idéal substantiel, qui n'est autre que le Verbe incréé. Maintenant, il s'agit de justifier ce mot qui est le grand honneur de l'art : *créer*. C'est ici, Messieurs, son trait vraiment caractéristique, sa physionomie vraiment originale : la puissance de créer ; l'homme créant le beau qu'il exprime à l'image de l'idéal qu'il contemple; l'homme réalisant, par sa force créatrice, une beauté qui est l'œuvre propre de son esprit, une fille radieuse

de son génie. Vu dans la lumière de cette idée, l'art n'est ni un copiste plus ou moins expert, ni un imitateur plus ou moins heureux; il est vraiment un créateur. Ainsi conçu, l'art se révèle à nous dans toute sa vraie grandeur, en nous apparaissant comme la puissance qui nous fait le plus à la ressemblance de Dieu, la puissance de faire comme Dieu des œuvres *créées*, en contemplant l'idéal qu'il contemple lui-même dans ses créations.

Je l'avoue, Messieurs, c'est là ce qui par-dessus tout me saisit personnellement dans l'art; c'est ce qui m'inspire pour cette chose exceptionnellement grande dans l'humanité, une sorte de religieuse vénération. Et c'est là aussi ce qui me montre dans les vrais artistes une classe d'hommes vraiment à part, une légion choisie qui a dans la grande armée des esprits son rang illustre, et, comme nous le verrons bientôt, sa fonction providentielle dans l'œuvre totale du progrès. Ce n'est ni une louange banale, ni une vaine flatterie que je prétends envoyer par ces mots aux maîtres et aux princes du monde artistique : je proclame une vérité qui est en leur honneur et gloire, me réservant de leur montrer les devoirs que cette vérité leur impose et la vocation que cette noblesse leur fait.

Oui, Messieurs, l'œuvre d'art est création, et l'artiste

est créateur, autant du moins que la gloire de ce mot est compatible avec l'infirmité de l'être fini; et c'est par là que l'homme artiste se distingue essentiellement du philosophe, du savant, de tout ce qui n'est pas lui. Le philosophe pose des principes et déduit des conclusions; il saisit, sur quelques points, les vrais rapports des choses, et il les traduit dans des mots véridiques; mais comme philosophe il ne crée pas. Le savant surprend au sein de la nature quelques-uns des secrets de Dieu; il découvre l'inconnu; il élargit l'horizon du savoir humain et l'éclaire de nouvelles clartés; comme savant il ne crée pas dans le vrai sens de ce mot. Autre chose est de comprendre, autre chose est de produire; autre chose est d'inventer, autre chose est de créer. Le génie philosophique peut être généralisateur et illuminateur; le génie scientifique peut être inventeur et, dans un sens large, révélateur : le génie artistique seul est créateur : son front radieux brille de cette gloire réservée. Non pas qu'un profond philosophe et un savant illustre ne puisse être, en même temps, un génie créateur; le même homme pouvant être à la fois et un grand philosophe et un grand artiste. Mais dans ce cas, il n'est pas créateur parce qu'il est philosophe, ou parce qu'il est savant; i est créateur parce qu'il est artiste : et quelle que

soit la sphère où sa force se déploie, il se signale par cette puissance qui se compose de beaucoup d'autres, la puissance de faire comme Dieu des choses créées.

Toutefois une ligne profonde et un infranchissable abîme sépare ici les créations de Dieu des créations de l'homme. Dieu crée à la fois, dans les êtres qu'il réalise, la substance et la forme; l'homme, dans les chefs-d'œuvre qu'il produit, crée la forme seulement : mais d'un côté comme de l'autre, il y a création, c'est-à-dire manifestation de la beauté sous une forme sensible par une puissance créatrice. Et, sous ce rapport, c'est la gloire des créations de l'homme de ressembler, le plus possible, aux créations de Dieu.

Aussi, pour bien entendre ici ce que c'est que cette création humaine, faut-il entendre un peu ce que c'est que la création divine. Créer, dans le sens très-général de ce mot, c'est manifester, dans la réalisation de l'être, une idée préexistante. Dieu, de toute éternité, voit et contemple dans son Verbe, c'est-à-dire dans sa propre intelligence, les types éternels de tous les mondes et de tous les êtres auxquels sa puissance infinie peut donner l'existence. Là, au sein du Verbe de Dieu, réside dans son inaltérable essence l'idéal immatériel et increé de

tous les êtres qui apparaissent dans la création sous une forme matérielle et sensible. Dieu a parlé, et tous ces êtres, dont il contemplait l'idée au plus profond de lui-même, ont apparu sous la forme et dans les limites déterminées par leur type éternel; *dixit et facta sunt.* Ainsi se révèle le sens profond de cette parole qui est tout ensemble et la lumière de la science et la lumière de l'art : tout a été fait par lui, *per quem omnia facta sunt*; et tout demeure et se soutient en lui, *et omnia in ipso constant.*

Ainsi Dieu, en tant que créateur des mondes et de leurs merveilles, nous apparaît, au point de vue où nous sommes, comme l'Artiste suprême. Son Verbe est son idéal, et l'univers est son œuvre. En réalisant toutes les belles créatures qu'il a semées dans cet univers, ouvrage de sa main, il a donné, avec la substance, une forme sensible à la beauté qu'il contemplait en lui-même dans son archétype infini. Les spectacles transitoires, qu'il montre à nos regards dans toute la création, ne sont qu'une forme sensible du spectacle éternel qu'il contemple en lui-même; et les harmonies, qu'il fait retentir à notre oreille dans les concerts des mondes, ne sont aussi qu'une forme sensible des harmonies qu'il entend en lui-même; éternel concert que Dieu se chante

et qu'il écoute au plus intime de son être ! Et pourtant qui pourrait dire dans une langue humaine tout ce que le divin artiste nous montre dans ces spectacles, tout ce qu'il nous fait entendre au fond de ces harmonies qui sont la beauté de l'univers? Quelles magnifiques et incomparables architectures sa puissance créatrice a réalisées dans la construction de l'univers, vaste temple où il habite et se révèle lui-même ! Car vraiment l'univers est un temple plus beau que tous les temples, et il n'y a pas d'architecture comparable à son architecture. Et quelles peintures ravissantes le divin artiste a semées sous nos regards, sur l'émail des prairies, au front des lis et des roses, dans le cristal des fontaines, sur l'aile des oiseaux, dans l'azur du firmament, et par-dessus tout, sur ce visage de l'homme, où se résument toutes les beautés visibles transfigurées sur son front par un reflet de l'invisible beauté ! Quelles prodigieuses sculptures aussi a répandues partout dans ce temple de la création le ciseau mystérieux du divin sculpteur : depuis l'humble hysope jusqu'au grand chêne, depuis les plus petites plantes de nos jardins jusqu'aux arbres géants des forêts vierges ; et dans le monde animal, depuis le plus chétif des insectes jusqu'au plus colossal des animaux : quelle variété de

lignes, quelle élégance de formes, quelle pureté de dessin, quels prodiges de proportion, quelle perfection de détails, et quelle harmonie d'ensemble; en un mot, à côté des chefs-d'œuvre d'architecture et de peinture, quels chefs-d'œuvre de sculpture! Et du fond de tous ces êtres si divinement construits, peints et sculptés par la main du divin artiste, quelle musique retentit, e dans le mouvement qui les emporte et les souffles qu les traversent! Musique à nulle autre pareille, vaste comme l'espace, perpétuelle comme la durée, grande comme la création : musique vraiment universelle où se mêlent toutes les voix, où vibrent toutes les cordes, où frémissent tous les souffles, où retentissent tous les bruits, et où tout être créé fait entendre, plus ou moins écouté et plus ou moins entendu, son hymne au Créateur.

Grand Dieu, que ces spectacles sont beaux, et que ces harmonies sont belles! Oh! si nous pouvions entendre à la fois tous ces concerts qui ne se taisent ni jour ni nuit, d'un bout à l'autre de la création, depuis le bourdonnement de l'imperceptible insecte dans un rayon de soleil jusqu'aux vastes rugissements du lion au fond de la forêt, et depuis la plaintive mélodie du ruisseau qui murmure jusqu'à la voix grondante du

tonnerre dans la tempête qui mugit ! Oh ! si nous pouvions aussi embrasser dans l'horizon d'un regard étendu comme l'univers, toutes ces architectures, et toutes ces peintures, et toutes ces sculptures, tous ces spectacles de la beauté créée ; si nous pouvions, en un moment, voir, entendre, goûter et respirer toutes ces poésies de la terre et du ciel : grand Dieu ! quel charme, quel enivrement, quelle extase nous éprouverions même en face de ces terrestres beautés, malgré la limite et l'imperfection inhérente à leur création même !

Mais non ; voir tous ces spectacles, entendre toutes ces harmonies, impossible, impossible ! Comme notre regard ne peut découvrir que quelques rayons de cette beauté qui reluit dans l'univers, notre oreille ne peut entendre que quelques échos de ses harmonies qui y retentissent. Comme il y a pour nous un horizon de la vue qui nous empêche de tout voir dans les spectacles que la création nous montre, il y a pour nous un horizon de l'ouïe qui nous empêche de tout entendre dans les concerts qu'elle nous chante.

Et alors même que nous aurions la faculté double et de voir tout ce qui se montre au soleil, et d'entendre tout ce qui résonne au sein de la nature, comment, avec les instruments que Dieu nous fait, pourrions-

nous reproduire et tous ces spectacles contemplés et toutes ces harmonies entendues? Où trouver les plans, les matériaux et les engins, pour reproduire toutes ces architectures? où trouver le ciseau pour imiter toutes ces sculptures? où les couleurs et les pinceaux pour reproduire toutes ces peintures? où des instruments et des voix pour faire entendre de ces chants de la nature créée des échos dignes d'eux? Comment, avec quelques cordes, un roseau, quelques molécules de bois, de cuivre, ou d'acier, avec un instrument quelconque, si bien concerté soit-il, comment rendre le gémissement de la mer sur la grève et le mugissement de ses vagues dans la tempête, le chant des feuilles qui frémissent au passage de la brise, le soupir mystérieux de toutes les plantes qui végètent dans la nature; et surtout, comment rendre quelque chose de ce chant des sphères célestes que Dieu entend marcher dans l'espace, et que des créatures autrement organisées que nous entendraient aussi peut-être?...

N'importe; si nous ne pouvons voir toute beauté qui reluit; si nous ne pouvons entendre toute harmonie qui retentit; si nous ne pouvons reproduire tous ces spectacles ni redire tous ces concerts, nous pouvons en voir, en entendre et en exprimer quelque chose. Ces

spectacles et ces concerts, bon gré mal gré, si nous sommes artistes, nous apportent avec le charme l'amour de la beauté créée; nous éprouvons le besoin de retracer ces visions qui nous enchantent et de redire ces harmonies qui nous ravissent; et nous avons l'ambition de jeter dans nos créations humaines une image de cette beauté qui est l'œuvre de Dieu. Car si Dieu est un artiste divin, qui porte en lui-même l'exemplaire éternel des beautés qu'il crée dans le temps, l'artiste de son côté est un créateur humain dont la gloire est de comprendre et de reproduire quelque chose de l'œuvre divine.

Mais comment? Comment l'homme artiste imite-t-il dans ses créations les créations divines? Est-ce en regardant seulement ces œuvres créées telles qu'elles se déploient sous ses regards? Non; c'est en regardant, comme Dieu, en Dieu lui-même, leur archétype éternel; c'est en contemplant d'une manière plus ou moins distincte, dans son Verbe divin, l'exemplaire incréé de ses œuvres créées. Oh! non, ne croyez pas que notre artiste créateur se borne à la reproduction adéquate de l'être créé qu'il a sous ses regards : oh! non, je vous en prie, n'abaissez pas la majesté de cette puissance créatrice, jusqu'à n'y voir que le calque ou la photogra-

phie de la réalité *telle quelle*. Ce serait destituer l'artiste de sa dignité et de sa fonction ; ce serait lui ôter sa physionomie, sa gloire et sa couronne. Que dis-je, ce serait l'anéantir lui-même. Ah ! le regard de notre artiste, croyez-le bien, voit par-delà tous les spectacles de la création des spectacles plus beaux ; et son oreille, je me trompe, son âme entend par-delà tous les concerts de ce monde des mélodies plus belles.

Oui, l'artiste peintre ou sculpteur, à l'heure de son inspiration, voit, même dans la nuit, passer et repasser devant lui des beautés qui effacent à ses yeux toutes les beautés de la terre : formes aériennes, visions enchanteresses mais fugitives, qui illuminent et charment son génie, et qui semblent ne se montrer que pour lui porter le défi de les peindre telles qu'elles lui ont apparu. C'est que, même à travers toutes les ombres de la terre, notre artiste créateur voit briller son idéal ! Et l'artiste musicien, à l'heure mystérieuse de l'inspiration, même dans le silence, entend des voix qui chantent au fond de son âme d'ineffables concerts. Car pour lui le silence a des chants ; et toutes les voix qu'il entend dans la création vivante ou inanimée ne peuvent donner une idée de ce concert intime qu'il entend en lui-même. Ah ! c'est que par-delà toute musique réelle

il écoute la musique idéale!... C'est que, selon le beau mot d'un de nos artistes poëtes :

> Il entend ce silence où parle l'idéal [1],

et que lui aussi peut dire de lui-même :

> Et moi, dans ce silence aux douceurs infinies,
> J'entendais à grands flots jaillir des harmonies!

Mais, hélas! quand le musicien veut faire sortir de l'instrument inanimé qui vibre sous ses doigts ou des cordes émues de sa voix vivante quelque chose de cette musique qu'il écoute au fond de lui-même, il sent qu'il ne fait retentir au dehors que des échos affaiblis de ce qu'il entendait au dedans, et que ses efforts mêmes les plus heureux n'aboutissent qu'à troubler pour lui-même, par des sonorités rebelles, ces mélodies immatérielles qui semblent se déconcerter en demandant à la matière de les faire retentir. Et notre artiste, peintre ou sculpteur, lui aussi, quand, prenant le pinceau ou le ciseau, il essaye de reproduire, en les fixant, ces images qu'il a vues passer devant son regard intérieur, hélas! il sent qu'il ne fait qu'obscurcir par l'ombre de son instru-

1. Victor de Laprade.

ment et de sa main la lumière de cet idéal qui brillait tout à l'heure si éclatant et si pur dans le ciel de sa pensée.

Ah ! je le comprends : si les arts sont impuissants à rendre même toute la nature et toute la réalité; si, comme nous venons de le dire tout à l'heure, la parole, la couleur, le son, le ciseau, le pinceau, tous les organes les plus souples et les plus ingénieux de l'art, ne peuvent ni reproduire tous les spectacles, ni redire tous les chants de la création ; qu'est-ce donc, lorsqu'il s'agit de peindre, de retracer, de reproduire, d'exprimer l'idéal ou du moins une image de lui ? Qu'est-ce donc, quand l'artiste essaye de faire cette image aussi belle dans son œuvre qu'elle est belle en lui-même ? Un écrivain qui a le grand sens de l'art a dit : « Ce qu'il y a de plus « beau et de plus divin dans le cœur de l'homme n'en « sort jamais ; entre ce qu'on sent et ce qu'on exprime, « il y a la même différence qu'entre l'âme humaine et « les vingt-quatre lettres de l'alphabet[1]. » — Ce que l'écrivain dit ici de la parole exprimant l'âme humaine, on peut le dire de tout artiste essayant d'exprimer l'idéal qui le séduit, le charme et l'attire. Ah ! c'est qu'entre l'idéal qu'il poursuit et les instruments dont

1. Lamartine.

il dispose, l'artiste sent je ne sais quelle disproportion infinie ; c'est qu'entre le beau qu'il conçoit et l'œuvre qu'il réalise, son génie avec effroi mesure la distance. Car, tout infirme qu'il est, tout aplati qu'il se sent à la surface de la terre, il plonge, par des intuitions plus ou moins distinctes, aux profondeurs mêmes de Dieu ; il regarde, comme d'un extatique regard, cet archétype des choses que Dieu lui-même contemple en leur donnant l'existence ; et cette puissance de voir, et cette impuissance de traduire ce qu'il voit, lui donne et d'inexprimables joies et d'inexprimables tristesses.

De là, dans toute grande création de l'art, deux moments solennels, deux heures qui apportent à l'artiste créateur des sentiments si différents : l'heure de la conception et l'heure de l'enfantement, l'heure de l'inspiration et l'heure de l'exécution, l'heure où il voit passer dans le ciel de l'idéal l'image de la beauté, et l'heure où il veut mettre dans son œuvre la forme de cette beauté entrevue par son génie. Ah ! Messieurs, recueillons-nous un moment ; contemplons dans l'âme de l'artiste et ce mystère de joie et ce mystère de douleur ; contemplation, pour qui sait voir et comprendre, plus émouvante encore que la contemplation de ses chefs-d'œuvre.

Il y a, dans les créations réalisées par le génie de l'art, une heure sans pareille, un moment incomparable pour l'artiste ; c'est ce que l'on peut nommer le passage de l'astre. Regardez notre artiste, à l'heure où, pour la première fois, il voit poindre du fond de l'infini l'idée première de son œuvre. L'astre de l'éternelle beauté monte peu à peu aux lointains horizons de sa pensée créatrice. Ce n'est qu'un crépuscule d'abord, puis c'est l'aurore, l'aurore de l'éternelle beauté qui dore de ses premières clartés les hautes cimes de l'intelligence : et puis, à mesure que l'astre s'élève, c'est le jour, c'est la splendeur du grand jour. Oh ! alors, comme la lumière s'épand au fond de cette grande âme ; et, au sein de cette lumière, quelle joie et quels tressaillements ! Avec quels ravissements l'artiste, béatifié par ses propres visions, voit briller devant lui sa pensée, sa pensée radieuse, éthérée, céleste et, en quelque sorte, divinisée par son contact avec la divine beauté ! Comme il la regarde et l'admire dans sa candeur virginale ! Comme il l'aime dans sa beauté immaculée ! Sous ce rayon lumineux et chaud qui lui laisse voir et sentir cet idéal encore inexprimé, comme il tressaille d'une sainte et angélique ivresse ! Comme il salue avec amour cette beauté qui semble le visiter du fond de l'infini, sa de-

meure éternelle! Quel ciel radieux et profond se déploie devant son regard, et au fond de ce ciel quelles magnifiques étoiles semblent se lever et répondre à son appel en lui disant : « Nous voici ! » Et dans cette heure fortunée, que d'harmonies chantent en lui, et comme il écoute avec transport ce silence harmonieux qui ressemble à une musique du ciel! Dans ce silence de l'âme face à face avec son idéal, que de voix il croit entendre, et que ces voix sont mélodieuses! Quels accents inconnus! quelles notes mystérieuses! quels sons innommés! On dirait la voix des anges chantant à son oreille de célestes concerts! On dirait une vision du ciel descendant sur la terre : c'est comme une annonce de l'incarnation prochaine de la beauté de Dieu dans une œuvre de l'homme. La beauté divine, en effet, va descendre dans une mélodie chantée par la voix, ou dans une image tracée par la main de l'artiste!

Oh! oui, je comprends cette heure ravissante, et ce moment béatifique dans la vie du grand artiste. Mais après l'heure de la joie, hélas! il y a l'heure de la tristesse; après l'heure de la conception du chef-d'œuvre, il y a l'heure de son enfantement. Cet enfantement, souvent plus douloureux que celui de nos mères, com-

ment le raconter avec tous ses mystères d'angoisses, de frayeur, de tristesse, d'ennuis, d'abattements, de découragements et quelquefois de désespoirs? O brillant prédestiné de l'art, noble élu de la beauté qui a séduit votre génie, vous avez fait un rêve splendide, et ce rêve vous a donné sur la terre comme un pressentiment du ciel. Mais voici venir l'heure douloureuse, l'heure de vous prendre aux obstacles que la matière et votre infirmité vont opposer ensemble à l'expression adéquate de votre pensée; et déjà vous savez que vous n'en triompherez pas, ou que vous n'en triompherez qu'à demi. Serviteur dévoué, amant passionné, et, si j'ose le dire, religieux adorateur de cette beauté divine que votre génie a vue passer dans une si pure lumière, vous savez que cette beauté vous ne l'exprimerez pas, telle du moins que vous l'avez vue briller dans ce rayon détaché de l'éternel foyer. Lutteur acharné, opiniâtre, intrépide, vous allez engager entre la matière et vous une grande bataille; et selon le mot d'un brillant écrivain, vous êtes condamné à la perdre. Cet idéal qui vous appelle et vous attire, et que votre ardeur poursuit à travers mille obstacles, vous êtes sûr de ne le pas atteindre; et alors même que vous auriez réalisé un chef-d'œuvre, alors même que l'humanité enthou-

siaste vous porterait dans ses bras au sommet de la gloire, vous sentez que vous seriez vaincu jusqu'en votre triomphe; et quand le monde entier crierait autour de vous « victoire, victoire! » une voix plus forte que le bruit du monde crierait encore en vous : « défaite, défaite! » Mais les chefs-d'œuvre sont à ce prix. L'artiste luttera quand même; il se prendra, s'il le faut, corps à corps avec toutes les rébellions de la matière, avec toutes les répugnances de son âme, avec toutes les âpretés de l'exécution. Il entrera intrépide et opiniâtre dans les douleurs de son enfantement; il se plongera, s'il le faut, dans le torrent de toutes les amertumes; il acceptera toutes les mélancolies, toutes les angoisses, toutes les agonies auxquelles le condamne la loi des travaux féconds et des enfantements glorieux!...

Le voyez-vous d'ici ce vaillant soldat de l'art, ce glorieux martyr de la beauté qu'il essaye de conquérir : le voilà aux prises avec la difficulté, aux prises avec la matière, aux prises avec lui-même, avec ses tristesses, ses découragements, ses frayeurs, ses défaillances : il lutte, il lutte encore pour réaliser son idéal. Sous le coup de cet idéal qui l'a frappé, comme son âme tressaille et frémit, jouit et souffre, s'élève et retombe, es-

père et désespère, et, en quelque sorte, vit et meurt sous la lumière qui l'accable, sous le souffle qui le tourmente, et, comme disent les poëtes, sous le Dieu qui l'étreint!

Alors sous ce front vaste et pensif, qui tantôt s'illumine et tantôt s'obscurcit, qui tour à tour s'épanouit de joie et se contracte de tristesse, se colore d'enthousiasme et pâlit de frayeur, il se passe quelque chose d'étrange : la fécondation silencieuse de l'idée par le génie; l'élaboration solitaire de cet ordre qui se fait au dedans parmi les éléments de la pensée, et qui bientôt va resplendir au dehors comme la physionomie de la beauté. Cette élaboration sera longue peut-être. Comme Dieu au commencement, on peut le croire du moins, a laissé aux éléments matériels de la création des siècles et des siècles pour préparer, sous le souffle qui planait sur leur chaos, cet ordre splendide qui est la beauté de l'univers : ainsi à ce génie inconnu que bientôt l'humanité va saluer roi, il faudra peut-être des jours et encore des jours pour créer, dans les éléments de la pensée qui fermente, cet ordre subjectif, cette image interne de son idéal, qui bientôt en s'incarnant dans la parole ou en retentissant dans des sons, en se peignant dans la couleur sous un pinceau miraculeux, ou en se

dégageant d'un marbre inerte sous un ciseau magique, va séduire en se montrant l'humanité accourue pour la voir.

Quoi qu'il en soit du temps, proche ou lointaine pour lui la grande et belle heure doit sonner. L'artiste, lui aussi, dira le *fiat lux* de la création. Un jour, à travers ces éléments qui semblaient en lui s'agiter dans le chaos, la lumière jaillit comme au commencement à travers la création soudainement illuminée. Inondé de cette lumière et brûlant d'enthousiasme, il éprouve le besoin de faire resplendir au dehors ce qui resplendit au dedans. Et prenant d'une main frémissante l'instrument, ministre souple et docile de son génie créateur, il dit : Allons, faisons un chef-d'œuvre ; faisons du moins une œuvre brillante de notre clarté, brûlante de notre flamme, vivante de notre vie ; faisons-la belle d'unité et de variété, de proportion et d'harmonie, belle enfin de cet ordre qui resplendit en nous ; faisons-la à la ressemblance de l'image radieuse peinte en notre âme ravie, comme cette image elle-même est faite à la ressemblance de l'éternelle beauté qui a rayonné sur nous des profondeurs de l'infini !...

C'est alors que, par un acte de volonté royale, volonté créatrice où la liberté et la spontanéité, l'inspira-

tion et la réflexion se rencontrent et s'embrassent, tout ce qui fermentait et se remuait au dedans éclate par le dehors en une apparition splendide : c'est quelque chose comme ces grandes fleurs des tropiques, qui ont tenu longtemps obscur le mystère de leur végétation et de leur fécondité, et qui un jour éclatant tout à coup sous un rayon du soleil dans un épanouissement magnifique, laissent voir toute leur beauté en répandant tout leur parfum !

C'est alors que l'œuvre artistique, véritable création de l'homme, se découvre au soleil, comme ces créations de Dieu, après leurs élaborations longues et silencieuses, apparurent dans la lumière. Et tandis que l'artiste encore plein de son idéal, triste et humilié peut-être, regarde son chef-d'œuvre, soupire et dit en touchant son front pensif : « Ce n'est pas lui ; » l'humanité l'acclame et elle s'écrie : « Un chef-d'œuvre nous est né. » L'idéal est descendu sur le réel : cette œuvre est sortie de Dieu en passant par le génie de l'homme ; et elle doit y retourner par la glorification que toute création humaine doit à Dieu créateur de toutes choses ! *Gloria in excelsis Deo :* gloire au Verbe éternel, suprême artiste de l'univers, centre de toute beauté, auteur de tout génie et inspirateur de toutes ses œuvres !

Ainsi nous revenons, par un autre chemin, à ce que nous avons nommé l'étoile polaire du génie artistique, l'idéal brillant au firmament de l'art, du fond de Dieu même jetant ses clartés dans l'âme de l'artiste ; et par lui et avec lui, nous remontons à son lieu éternel, au Verbe de Dieu, cause efficace et idéal suprême de toute création. Vu de ce sommet divin, de cette hauteur transcendante, la seule où le génie reçoit avec sa grande lumière ses fécondes inspirations, l'art, vous le voyez, Messieurs, non-seulement tend vers Dieu, mais, dans un sens vrai, il touche à Dieu : car cet idéal qu'il doit poursuivre sans cesse et plus ou moins exprimer toujours, cet idéal qui plane si haut par-dessus toute réalité, cet idéal qui fuit, à mesure qu'on veut le saisir, dans les profondeurs de l'infini, cet idéal qui est l'infini lui-même rayonnant par toutes ses faces et dans toutes les sphères, cet idéal dans sa vérité concrète et substantielle, encore une fois c'est Dieu même, c'est le Verbe de qui émane éternellement toute vérité, toute sainteté, tout ordre, toute harmonie, toute beauté. Oui, à travers les splendeurs de cet idéal inspirateur et modèle divin de tout chef-d'œuvre du génie humain, Jésus-Christ, le Verbe de Dieu incarné, se découvre au regard de ma raison et de ma foi comme le centre vi-

vant de l'art, et comme l'éternel foyer de la beauté. L'univers est couvert de ses rayons; la nature en réfléchit dans le temps les splendeurs éternelles; et pour reproduire cette beauté par la puissance du génie, ce n'est pas assez d'en saisir le reflet; il faut par une contemplation sublime remonter jusqu'au foyer lui-même.

Oui, ô mon Maître, ô Verbe incarné, image de la substance du Père et splendeur de sa gloire, *imago substantiæ*, *splendor gloriæ*, vous êtes à la fois et la force divine qui a tout fait, et le type divin sur lequel tout a été fait; *per quem omnia facta, et in quo omnia constant :* ô Verbe de Dieu, en qui réside éternellement, avec les types de toute beauté, la puissance de les réaliser, vous êtes tout ensemble l'idéal et l'artiste, le type et l'ouvrier de tout ce qu'il y a de beau dans cet immense panorama de la beauté qui se nomme l'univers. Je le crois, je le vois, je le sens, j'en suis absolument certain; oui, comme pour arriver à la vérité pleine, il faut s'élever jusqu'à vous, pour arriver à la contemplation de la beauté vraie, il faut s'élever jusqu'à la contemplation de votre divine beauté! Oui, je le crois, et j'en tressaille de joie, comme vous donnez au génie de la philosophie l'intuition et l'amour de tout ce qu'il y a

de plus vrai ; comme vous donnez au génie de la sainteté l'intuition et l'amour de tout ce qu'il y a de plus pur ; ainsi, vous donnez au génie de l'art l'intuition et l'amour de tout ce qu'il y a de plus beau. Oui, je le crois, *credo ;* comme vous êtes le moteur divin du progrès philosophique, moral, social, scientifique et économique, vous êtes le moteur du progrès artistique ; et l'art, lui aussi, crie partout, par la voix des chefs-d'œuvre qui couronnent votre tête divine, ce que cette prédication crie depuis quinze ans dans cette enceinte, le *Progrès par le christianisme !*

DEUXIÈME CONFÉRENCE

BUT DE L'ART ET VOCATION DE L'ARTISTE

MONSEIGNEUR [1],

Nous avons entrepris de montrer, cette année, le *Progrès par le Christianisme* au point de vue artistique, et nous avons essayé de poser, au début de notre carrière, comme le flambeau qui doit l'éclairer tout entière, la véritable notion de l'art. Expression de la beauté idéale sous une forme créée, l'art a pour objet direct et immédiat le *beau,* c'est-à-dire la splendeur de l'ordre ; et considéré en lui-même, dans son acte propre et constitutif, l'art s'est révélé à nous comme une *création*; création humaine faite à la ressemblance des créations divines. Telle est vraiment l'essence de l'art et l'honneur de l'artiste, l'homme par sa puissance finie créant la beauté ou la forme harmonieuse des

1 Mgr Darboy, archevêque de Paris.

choses, en regardant leur idéal, comme Dieu par sa puissance crée leur substance et leur forme tout ensemble, en regardant l'idéal éternel, qu'il contemple dans son Verbe, et qui est son Verbe lui-même. Privilége singulier qui fait de l'artiste proprement dit un homme à part, et de tous les vrais élus de l'art une légion choisie; légion éclatante et puissante tout à la fois, où chacun vaut par sa force de créer, et brille par la gloire de ses œuvres.

Après avoir répondu à cette question préliminaire : qu'est-ce que l'art? quelle est la vraie notion de l'art? nous devons répondre à cette autre question que soulève nécessairement la première : pourquoi l'art? quel est le but et la destinée de l'art? En d'autres termes, quelle est dans l'humanité la véritable vocation et la fonction providentielle de l'artiste? Tout privilége impose des devoirs; toute noblesse oblige; toute aristocratie engage. Il est donc tout simple qu'après avoir établi, avec la vraie notion de l'art, la dignité de l'artiste, nous en recherchions aujourd'hui la fonction, en déterminant le but qu'il doit atteindre et la destinée qu'il doit remplir dans l'œuvre générale du vrai progrès du monde. Il s'agit cette fois non plus seulement de l'objet propre et immédiat de l'art, qui est de créer le

beau; mais il s'agit d'une fin supérieure à lui-même; il s'agit de savoir ce que tout artiste, chrétien ou non, doit se proposer dans cette création de la beauté qui est son acte et son objet propre.

Ici, Messieurs, nous rencontrons devant nous cette grande aberration artistique qui naguère avait plus ou moins envahi le domaine de l'art; aberration radicale qu'on traduisait par cette formule vraiment impertinente : *l'art pour l'art!* L'art pour l'art, c'est-à-dire l'art pour lui-même, c'est philosophiquement et esthétiquement l'absurde au premier chef; et je ne ferai pas à cette formule vide l'honneur de porter le poids d'un discours et d'attirer, une heure, l'attention de cette grande assemblée. Rien dans la création n'est par soi ni pour soi. Est-ce que le soleil est pour le soleil? est-ce que le fleuve est pour le fleuve? est-ce que la fleur est pour la fleur? est-ce que l'homme lui-même est pour l'homme? Non; et la fleur, et le fleuve, et le soleil, et l'homme, comme la création entière, sont pour la plus grande gloire de Dieu: *ad majorem Dei gloriam*. Dès lors, pourquoi l'art pour l'art? L'art comme tout le reste est pour une fin supérieure à lui-même. Le ciel de l'art comme le ciel de la nature a pour fin dernière de raconter la gloire de Dieu, *cœli enarrant*

gloriam Dei. Inutile d'insister davantage sur cette fin dernière du ministère artistique. Avant de toucher à cette fin absolument suprême, l'art a une fin plus rapprochée de lui ; il a une fonction sociale devant l'humanité ; et c'est cette fin et cette fonction que je veux montrer dans cette conférence.

Le ministère de l'art, Messieurs, sa grande fonction sociale, est de perfectionner la vie humaine en la rapprochant de son idéal qui est Dieu même. Oui, élever les hommes en les attirant vers les hauteurs, imprimer à l'humanité par un mouvement de bas en haut une direction ascensionnelle et une marche progressive : artistes qui m'écoutez, ne l'oubliez jamais, voilà votre vocation sublime, votre fonction vraiment royale. L'humanité pour laquelle vous travaillez, quelle que soit sa grandeur et son progrès, a toujours besoin qu'on l'*élève* ; car son éducation n'est jamais achevée. A vous de prendre votre part généreuse de ce glorieux ministère ; à vous d'être, avec beaucoup d'autres coopérant à la même œuvre, les brillants éducateurs de cette humanité qui a la vocation de monter toujours et de ne descendre jamais : à vous, en un mot, d'*élever* les générations qui vous admirent en les entraînant avec vous-mêmes dans le sens de leur vraie destinée.

Pour établir cette vocation des artistes, je n'aurai pas recours à des considérations étrangères au sujet; je la montrerai sortant de l'art lui-même, de la nature de l'art, du génie de l'art, de la puissance de l'art.

I. — Les choses créées portent dans leur nature le signe de la vocation que leur fait le créateur. Aussi, est-ce dans la nature de l'art, telle que nous l'avons définie et montrée dans notre première conférence, que je veux chercher le premier signe révélateur de cette noble vocation que Dieu fait à l'artiste : *élever* l'humanité. Monter et attirer en haut, c'est la nature et l'essence même de l'art. L'artiste est né pour élever, comme l'oiseau pour voler, comme l'onde pour couler, comme le vent pour souffler, comme la flamme pour briller, comme la sève pour fleurir, comme la poitrine pour respirer, comme l'intelligence pour penser. Cette fonction est tellement inhérente à la nature de l'art, que l'artiste ne peut l'abdiquer, non-seulement sans forfaire à la vocation qu'il déserte et qu'il trahit, mais encore sans forfaire à l'art lui-même qu'il déshonore et qu'il anéantit. Tous les grands et nobles esprits donnent à cette destinée de l'art leur suffrage unanime; et cette vocation de l'artiste, ils la font dériver, comme nous,

de la nature et de l'essence même de l'art. Ils peuvent varier sur les moyens d'atteindre le but, ils sont d'accord sur l'évidence et la nécessité du but. « L'art, dit « un auteur célèbre des derniers temps, seconde l'effort de l'homme pour s'élever à sa fin, c'est-à-dire « vers l'infini ; son but est de le soulever de terre, et « de lui imprimer un mouvement d'ascension. » Naguère, dans le plus haut lieu de la littérature française, l'un des quarante de l'Académie prononçait ces paroles dignes de trouver un écho sympathique dans la prédication chrétienne : « On a tort de croire que pour se « mettre à la portée de la foule, l'art soit obligé de descendre : il n'a qu'à l'appeler en haut pour qu'elle « monte avec lui. » On ne fait pas de l'art, en effet, pour descendre des hauteurs et pour aller chercher la foule où elle se trouve en se mettant à son niveau ; on fait de l'art pour appeler la foule vers les sommets où l'on habite soi-même ; on fait de l'art pour allumer aux yeux des multitudes des flambeaux qui les éclairent, et leur montrent par leurs reflets les routes ascendantes de l'avenir et du progrès. Joseph de Maistre disait dans sa langue originale : « Dans un concert, quand la tonique baisse, tout baisse ; » et réciproquement, quand la tonique monte, tout monte. Que les artistes, les litté-

rateurs, les poëtes, se laissent dire cette vérité qui leur est glorieuse, s'ils savent la comprendre et la pratiquer : à eux surtout il appartient de donner la tonique et la dominante du grand concert des âmes; à eux il appartient de monter pour les élever avec eux-mêmes.

Ce but supérieur à lui-même, que l'art doit se proposer, n'échappait pas aux païens illustres qui ont appliqué à la théorie de l'art une part de leur grand esprit. Tout païens qu'ils étaient, ils ne pensaient pas que l'art dût se borner à remuer même honnêtement la fibre de la sensibilité humaine, ou à n'être pour l'humanité qu'un simple amusement. Ils reconnaissaient à l'art une vocation plus royale; ils voulaient qu'il élevât et agrandît l'âme humaine. Aristote y cherchait un moyen de purification et d'élévation. Voilà pourquoi il entendait qu'on représentât dans l'art plutôt le type idéal des hommes et des choses que leur réalité triviale, et qu'on offrît aux regards beaucoup moins l'homme tel qu'il est dans les réalités vulgaires de sa vie, que l'homme tel qu'il doit être conformément à son type idéal. Platon abusa de cette idée en proscrivant de l'art tout ce qui n'offre pas le modèle de la perfection accomplie et de la beauté achevée, au double point de vue physique et moral. C'était l'exagération d'une vérité, à savoir que

l'art, la sculpture, la peinture, l'architecture, la musique, le drame, ayant pour mission d'élever et d'agrandir, doivent offrir à l'admiration ce qu'il y a de plus grand et ce qu'il y a de plus élevé.

Et certes, Messieurs, si des païens portaient si haut le ministère de l'artiste, que ne pouvons-nous pas exiger, nous apôtres de Jésus-Christ? Je n'ai pas besoin de faire remarquer ce que le christianisme ici demande à l'artiste en face de Dieu et de l'humanité. S'il appelle en haut ce qu'il y a de plus infime, à plus forte raison appelle-t-il en haut cette chose essentiellement ascendante dont la nature est de monter toujours. Et si le Christ, moteur universel de tous nos progrès, crie aux économistes mettant leur science et leur industrie au service de nos besoins matériels : « Cherchez d'abord « le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera « donné par surcroît ; » que ne dira-t-il pas aux artistes dont la fonction est de répondre à nos besoins les plus généreux et les plus élevés? Ah! je crois l'entendre crier du haut du ciel à cette race choisie : cherchez d'abord la gloire de Dieu et la grandeur de l'humanité ; et les chefs-d'œuvre naîtront d'eux-mêmes au souffle de cette ambition deux fois sublime ; et la grandeur de l'humanité et la gloire de Dieu cherchée par votre

génie se réfléchiront dans la grandeur et la gloire de vos œuvres elles-mêmes.

Mais, Messieurs, entrons un peu dans l'intime des choses, et nous allons mieux voir comment la nature et l'essence même de l'art lui imposent cette vocation glorieuse : élever les hommes. Ici, sans retourner en arrière, nous pouvons nous appuyer sur la base posée dans la première conférence, et accepter notre point de départ pour marcher en avant.

D'après ce qui a été dit sur l'essence et la nature de l'œuvre artistique, l'art, quel qu'il soit, exige essentiellement de l'artiste ces trois choses connexes : la contemplation, l'amour et l'expression de la beauté idéale; un regard pour la voir, un cœur pour l'aimer, une main pour l'exprimer. Tels sont les trois éléments, ou si vous voulez, les trois puissances qui concourent simultanément à la création de l'œuvre d'art; et toutes trois attestent dans l'art la fonction et dans l'artiste l'obligation d'*élever*.

Oui, Messieurs, le premier acte de toute création artistique, c'est un regard jeté sur l'idéal même de la beauté; c'est la contemplation plus ou moins lumineuse de cette beauté infinie, qui reluit sur le génie de l'homme des profondeurs de Dieu. Sans cet œil ouvert

pour regarder l'idéal, nous l'avons dit, il n'y a pas de véritable artiste. O vous qui le portez avec honneur ce grand nom d'artiste, reconnaissez-vous ici; car je vous montre vous-mêmes à vous-mêmes. Voilà bien votre naturelle attitude; il vous sied de la garder et de comprendre la fonction qu'elle vous fait. A vous, encore plus qu'à l'humanité en général, Dieu a donné un front sublime, un visage qui regarde le ciel. Debout sur les plus hauts sommets de la vie humaine, vous devez sans cesse, plus haut que toute beauté et toute grandeur finie, contempler l'idéal de l'infinie beauté et de l'infinie grandeur; séduits les premiers par ce charme de la beauté et de la grandeur infinies, vous devez prendre notre pensée sur les ailes de votre pensée et nous emporter avec vous, comme l'aigle ses petits, vers ces régions éthérées et pures où l'idéal vous attire par sa propre attraction. Par vous et avec vous, l'âme du peuple, elle aussi, doit regarder et voir dans ce monde supérieur qui se découvre à vos yeux. Car le principe de sa grandeur, c'est la contemplation de tout ce qui est grand; ses contemplations préparent ses ascensions; elles en sont du moins la première condition.

Donc, artistes mes frères, commencez par arracher nos yeux avec les vôtres aux réalités ténébreuses et tri-

viales; laissez-nous regarder avec vous dans ce monde de lumière sans ombre et de beauté sans tache. Et même alors que vous peignez sous nos regards la réalité palpable, montrez-nous planant au-dessus d'elle l'idée qui fait voir plus haut et regarder plus loin; laissez-nous vous crier avec votre art lui-même : en haut nos regards avec vos regards.

Ce n'est pas assez; laissez-nous vous crier aussi : En haut nos cœurs avec vos cœurs : *Sursum corda*, *sursum corda !* Car s'il vous faut un regard pour contempler l'idéal, l'art vous dit qu'il vous faut aussi un cœur pour l'aimer. Il vous faut une contemplation sublime de l'idéale beauté, oui; mais il faut que cette contemplation soit une contemplation émue, ardente, transportée, enthousiaste. C'est qu'en effet, pour atteindre votre but, vous ne devez pas seulement élever le regard des multitudes avec votre propre regard vers tout ce qu'il y a de plus grand, de plus parfait, de plus divinement beau; vous devez élever surtout avec leur cœur leurs affections et leurs amours. Ce qui arrête par-dessus tout les individus, les familles et les peuples dans leur marche ascensionnelle, c'est la gravitation des cœurs vers les infimes choses; et ce qui précipite leur marche vers les abîmes de la dégradation, c'est l'abaissement du

cœur, c'est la chute de ses amours. Voilà pourquoi j'ai posé un jour devant vous, comme le moteur universel du progrès, le cœur de Jésus-Christ attirant à lui tous les cœurs et les entraînant dans le mouvement d'ascension infinie qui l'emporte lui-même. Ah! c'est que le cœur est le centre de la vie, et que l'amour en est le poids, *pondus meum amor meus*. Là où penche mon cœur, ma vie penche tout entière; et partout où je vais, c'est mon amour qui me porte, *quocumque feror amore feror*. Donc, si vous voulez que l'humanité s'élève, faites que ses amours montent avec son cœur : *Sursum corda !* Élevez les cœurs, élevez les cœurs, vous dis-je; et vous élèverez l'humanité tout entière. Ah ! nos cœurs penchent, ils s'affaissent sous la pression de tous les sensualismes que les souffles de ce siècle font passer sur nous. Nous étouffons dans cette épaisse atmosphère. Ne voyez-vous pas comment partout les choses basses, viles et quelquefois immondes, font pencher nos cœurs, et y développent, d'une manière qui épouvante, les tendances ravalées et grossières? Qui viendra rehausser nos affections, en relevant nos cœurs vers les sublimes choses? qui viendra nous arracher à ces dégradations du cœur et à ces décadences de l'amour? qui nous fera aimer le pur, le saint, le beau, l'invisible, l'in-

fini, Dieu lui-même?... Artistes, si vous le voulez, ce sera vous. Cette vocation, c'est vraiment la vôtre : oui, vous passionner noblement, et les multitudes avec vous, pour tout ce qu'il y a de plus grand, de plus beau, de plus divin : voilà ce que l'art lui-même exige de vous; car, comme je le dirai plus longuement, on n'est pas un grand artiste sans un sublime amour.

Avec la contemplation et l'amour de la beauté idéale, l'art vous en demande l'expression. Et voici surtout ce qui nous montre dans la nature même de l'art cette généreuse fonction de l'artiste que je traduis par ce mot *élever*; c'est que ce travail d'expression est un travail d'élévation; c'est un effort pour monter. Exprimer par l'énergie du travail l'idéal vu par le regard et aimé par le cœur, c'est comme si vous disiez, étreindre la matière, la presser sous sa main, sous son souffle et sous le poids de son génie, pour en faire jaillir la clarté de l'esprit. Travailler, travailler encore pour dégager des obscurités du faux la splendeur du vrai, des désaccords du mal les harmonies du bien, et des formes du laid la vraie physionomie du beau : dites-moi, est-ce que tout cela ne signifie pas la même chose, c'est-à-dire une lutte généreuse contre les abaissements de la vie, un effort pour monter et faire monter avec soi-même les

générations qui regardent, admirent et applaudissent? Est-ce que ces trois choses qui unissent comme dans un même travail le philosophe, le saint et l'artiste, c'est-à-dire le vrai, le bien et le beau, ne sont pas comme les trois faces de l'infini rayonnant sur l'âme humaine? et qui ne voit que refléter dans une œuvre l'une de ces trois faces de Dieu, c'est inviter les âmes à s'élever jusqu'à Dieu, et qu'ainsi, toute expression de l'idéal est un appel à chercher l'infini?

Sans doute, l'artiste, dans son vol vers l'idéal, ne déserte pas tout à fait le réel. Il cherche dans le réel même des reflets de cet idéal qu'il contemple, qu'il aime et qu'il veut reproduire; il reconnaît, aime et admire dans la nature les vestiges de Dieu. Car plus on est artiste, plus on comprend et on sent dans la nature l'œuvre divine. Mais la hiérarchie des beautés créées qui sollicitent à la fois son regard, son cœur et sa main, le fait remonter de la terre au ciel, de la nature à Dieu, et de la beauté imparfaite à la beauté parfaite. Comme les saints passionnés par le divin amour, si l'artiste donne un regard aux beautés de la terre, c'est pour mieux apercevoir la beauté du ciel; s'il touche à la matière, c'est pour mieux la transfigurer dans les clartés de l'esprit; s'il peint, sculpte et reproduit la beauté des corps, c'est

pour mieux faire briller à travers ces corps la beauté des âmes ; en un mot, s'il représente les réalités placées aux degrés même les plus infimes de la nature, c'est pour mieux montrer au-dessus de toutes l'idéal rayonnant sur elles des profondeurs de l'infini, et par là faire remonter avec lui-même les âmes enchaînées par son génie et ravies par la beauté de ses œuvres.

Comprenez-vous maintenant, Messieurs, comment l'art avec ces trois choses, la contemplation, l'amour et l'expression de la beauté idéale, est essentiellement une élévation, un essor, un entraînement vers cette beauté infinie qu'il contemple, qu'il aime et qu'il essaye de montrer? Ah! c'est que cette beauté qu'il exprime, c'est la vérité qui se montre, c'est le bien qui sourit, c'est l'ordre qui resplendit dans l'œuvre de l'artiste ; c'est un attrait, un charme et une séduction ; un attrait de l'invisible, un charme du ciel, une séduction du divin : et l'art, cédant à cet attrait et communiquant cette séduction sainte, vous apparaît comme le *sursum corda* de l'humanité. C'est le *sursum corda* peint sur la toile, sculpté sur le marbre, gravé dans les chefs-d'œuvre d'architecture, retentissant dans les chefs-d'œuvre de l'harmonie. Oui, l'artiste, qu'il soit peintre ou architecte, sculpteur ou musicien, s'il est fidèle à sa

loi, dit et redit sans cesse, dans ses œuvres pleines des clartés de son idéal, le *sursum corda* de l'humanité ascendante : « En haut les regards, en haut les amours, en haut tous les mouvements de la vie. Je suis artiste, et, fidèle à ma vocation, je gravite vers mon pôle et cherche mon étoile : je suis artiste; comme tel, je monte par toutes mes puissances vers tout ce qui est en haut; j'entraîne sur ma route toutes les nobles âmes émues par le contre-coup de cette beauté qui a frappé mon génie; et je dis, en montrant à tous quelque chose de cette beauté que je contemple, que j'aime et que j'exprime : *Sursum corda!* Oui, allons en haut; allons à l'infini; allons à Dieu. Ah ! c'est que mon art est un apostolat, mon ministère un sacerdoce, et mes œuvres une prédication. Ma parole montre et révèle Dieu, centre de toute beauté, comme d'autres le révèlent et le prêchent comme centre de toute vérité et de toute sainteté. Et en faisant briller dans des chefs-d'œuvre cette face la plus attractive de l'infini, j'attire vers cette beauté tout ce qui subit son empire; et je dis en la montrant de loin : Montez à elle et embrassez-la; votre âme est faite pour cet éternel hymen dont le pressentiment me donne sur la terre un avant-goût du ciel, et dont j'ai la révélation au fond de mon propre génie ! »

En effet, Messieurs, le génie même de l'art, avec les instincts qui lui sont propres, est pour nous la seconde révélation de la fonction de l'art et de la vocation des artistes.

II. — Jusqu'ici, pour connaître la vraie fonction de l'artiste, nous n'avons considéré que l'art en lui-même; et vous venez de voir que l'art par ses exigences les plus élémentaires convie l'artiste à la sublime mission d'*élever* les hommes, en élevant avec leurs regards et leurs amours tous les mouvements de leur vie. Maintenant, Messieurs, entrons dans le génie de l'art; pénétrons avec respect dans ce sanctuaire intime où la grande âme d'un artiste reçoit ses révélations et ses inspirations; et vous allez voir comment ce que l'art nous crie déjà si haut par sa nature, *sursum corda*, le vrai génie de l'art nous le crie encore plus haut. Il nous le crie par ces trois voix qui n'en font qu'une, par la voix de ses nécessaires aspirations, par la voix de ses inévitables souffrances et par la voix de ses plus invincibles besoins; c'est-à-dire, par toutes les voix qui sortent du fond même du génie de l'art pour proclamer sa vocation.

Le génie de l'art, qu'est-ce à dire? C'est-à-dire les

prédispositions natives qui prédestinent un artiste à la création des chefs-d'œuvre. Les aspirations, les besoins, les souffrances elles-mêmes, sont en rapport providentiel avec les vocations que Dieu fait; elles désignent la fonction, elles attestent la destinée. Et vous allez voir comment le génie de l'art porte, lui aussi, dans ces trois choses le signe authentique et royal de sa vocation, *élever* l'humanité. J'appelle ici à témoin les hommes vraiment prédestinés par le don du ciel au ministère de l'art, ceux du moins qui en ont le sens profond; et j'ose croire que nul d'entre eux ne démentira, par son verbe intérieur, cette parole qui va proclamer par le dehors ce qu'ils éprouvent au dedans.

Et d'abord, Messieurs, il est une disposition innée qui caractérise éminemment l'instinct artistique et le vrai génie de l'art : c'est l'aspiration nécessaire, non-seulement vers ce qu'il y a de plus grand et de plus beau dans la nature et dans l'humanité, mais l'aspiration vers ce qui est *par-delà* la nature et l'humanité. Montrez à un véritable artiste la plus belle chose de la nature; il trouve qu'elle n'est pas assez belle. Montrez-lui le plus beau chef-d'œuvre de l'art; il trouve qu'il n'est pas assez beau; il aspire *au delà*. Comme le voyageur arrivé aux plus hautes cimes des plus hautes mon-

tagnes voudrait monter encore plus haut, et plonge ses regards inassouvis dans les profondeurs azurées qui semblent fuir dans le vague de l'infini ; ainsi le génie de l'art, parvenu aux sommets les plus splendides de la beauté naturelle et de la beauté artistique, cherche, au firmament de la beauté et dans le ciel profond de sa propre pensée, des étoiles plus éclatantes et de plus ravissantes visions. Sa faculté d'aspirer n'est jamais satisfaite; il dit sans cesse : « En-« core plus haut et encore plus loin; encore plus loin « dans le champ de la perfection, encore plus haut « dans les régions de l'idéal. » Comme Xavier s'écriait dans un rêve d'ambition apostolique, *amplius, amplius :* encore plus de royaumes à conquérir, encore plus d'âmes à sauver; l'artiste s'écrie dans son indomptable ambition de l'*au delà :* « Encore plus de perfection à « réaliser; encore plus de beauté à faire resplendir. » Pour le philosophe ce n'est jamais assez de vérité; pour le saint, jamais assez de sainteté; pour l'artiste, ce n'est jamais assez de beauté. Je le sais, il y a des artistes qui se heurtent au réel et qui prétendent s'y arrêter. Nous verrons ce qu'il faut penser de cette grande hérésie artistique qui découronne l'art, humilie le génie et renverse par son sommet la statue de la beauté. Mais

pour le moment j'affirme que ce qu'ils font en se heurtant à la borne du réel, ils ne le font pas comme artistes. Dans le génie dévoyé, il y a deux êtres qui n'en font qu'un, l'artiste et l'homme. Il y a l'homme avec ses instincts ravalés, ses systèmes étroits, ses préjugés misérables, peut-être même avec ses mœurs dépravées, ses habitudes perverses; et cet homme, j'en conviens, peut s'arrêter là. Mais l'artiste, ah! s'il est vraiment artiste, il franchit la réalité; il perce les murailles de cette obscure prison, et il porte dans ses aspirations vraiment ascensionnelles le signe irrécusable de sa vraie destinée.

Un homme de notre temps, parlant avec un certain éclat de cette grande chose de l'art, n'a pas craint d'écrire et d'imprimer ces mots : « Quand pour la pre-« mière fois on découvre la vie réelle, et que, péné-« trant dans sa structure, on comprend le méca-« nisme admirable de ses parties, cette contemplation « suffit, on ne désire *rien au delà*[1]. » Pour l'honneur de l'art et la gloire des artistes, ou plutôt pour l'honneur et la gloire de l'humanité, j'élève, du haut de cette chaire, contre de tels enseignements, ma protestation solennelle; et il n'est pas un homme vraiment doué du génie artistique, qui du fond de son âme ne proteste

1. Taine.

avec moi contre une affirmation qui ment tout ensemble à la nature, au génie et à la destinée de l'art. Messieurs, je fais appel ici à la meilleure part de vous-même, à cette part de votre vie la plus noble et la plus royale, et je vous adjure de me répondre. Est-il vrai que quand vous avez compris tout le mécanisme admirable de la vie réelle, et que vous voulez la peindre ou la sculpter dans une œuvre immortelle, est-il vrai que cette contemplation vous suffise, et que votre génie, parvenu aux colonnes d'Hercule de son ambition satisfaite, ne demande plus rien *au delà?* Oh ! non, dites-vous, cela n'est pas vrai ; et tous en ce moment, par le témoignage de nos âmes affamées d'infini, nous protestons contre ces théories dégradantes qui disent au génie de l'art, en essayant de l'arrêter à la frontière de la réalité : « Tu n'iras pas plus loin. » Ah ! vous avez raison ; non, non, le vrai génie ne se laisse pas ainsi enfermer dans la prison qu'on essaye de lui faire ; il écoute avec un dédain sublime ces doctrines d'abaissement, antipathiques à ses propres aspirations ; il couvre d'un mépris souverain ces théories du terre-à-terre, qui prétendent lui ôter les ailes et abattre son vol ; et s'élançant pardessus toutes les barrières que de grossiers systèmes élèvent devant ses essors illimités et ses ambitions

transcendantes, il dit en déployant ses ailes et en regardant le ciel : « Au delà, encore au delà, toujours au delà. » Et par cette tendance vraiment indestructible, parce qu'elle tient à sa nature, le grand artiste se sent appelé à monter lui-même et à enlever avec lui l'humanité qui le suit vers les sommets les plus hauts : parce qu'il aspire à la perfection infinie, à la beauté infinie, à la splendeur infinie, il nous appelle avec lui vers les profondeurs de l'infini.

Il y a dans le fond du génie artistique une autre disposition révélatrice de sa destinée; c'est comme un immense ennui, et je ne sais quel sentiment de son exil qu'il éprouve au sein de la réalité, loin de la beauté qu'il entrevoit et qu'il cherche. Je ne sais plus qui a dit le premier ce mot demeuré célèbre « : Il n'y a pas de grand génie sans mélancolie, *non est magnum ingenium sine melancolia.* » Cela est vrai surtout du génie artistique. Il y a une mélancolie misérable qui se consume elle-même en d'égoïstes chagrins et des tristesses stériles; mais il y a la grande mélancolie qui est le signe et le privilége du génie. Le génie sent et porte en lui des abîmes de vide, et dans ce vide souvent l'*inexprimable ennui.* Tout ce qu'il voit et tout ce qu'il fait lui paraît si effroyablement éloigné de la

beauté qu'il entrevoit, qu'il en pleurerait quelquefois d'un pleur inénarrable. Il a une vue de la perfection et de la beauté qui lui fait sentir cruellement dans tout ce qu'il rencontre l'imperfection et la laideur de la réalité; et cette distance mesurée par son vaste regard, entre la beauté qu'il aperçoit et la réalité qu'il touche, fait passer sur son front cette mélancolie royale qui est peut-être ce qu'il y a de plus beau à voir dans le visage du véritable grand homme. Aussi, chose étonnante et pourtant véritable, là où le vulgaire souvent ne rencontre que le plaisir, lui sent la tristesse. C'est qu'au lieu d'y trouver ce qui peut l'assouvir, il trouve au fond même de ses joies ce qu'un jeune homme, trop tôt moissonné par la mort, nommait si bien *une délicieuse source de tourments*. « La splendeur d'une soirée, le « calme d'un paysage, un souffle de printemps, la di- « vine pureté d'un front de madone, un vers, un « chant, tout cela lui donne la joie de sentir ce qui est « beau; mais que tout cela aussi *le remplit de souf-* « *france!* [1]» Ah! c'est qu'en effet, pour les natures d'élite, tout cela n'est qu'un éclair, une lueur de cette beauté dont elles portent en elles-mêmes l'image adorée, et dont la réalité insaisissable toujours se dérobe et s'enfuit.

1. Tonnelé.

Telle est ici-bas la situation des amants passionnés de l'invisible idéal. Retenus, comme le commun des hommes, à la surface de cette terre, dans la captivité de la chair et la servitude des sens, loin, bien loin de ces régions où leur génie aspire à s'élever, ils souffrent, à la lettre, le *mal du pays*. Ils voient de loin leur vraie patrie, et ils ont au cœur la nostalgie de l'exilé. Exilés qu'ils sont en effet, comme sur un rivage étranger, pareils aux enfants d'Israël, ils entrevoient aux lointains horizons leur Jérusalem si brillante et si belle, étincelant dans les clartés de leur idéal, lieu natal de leur génie. A voir leur tristesse désintéressée des terrestres bonheurs, vous diriez qu'ils sont tombés de leur ciel radieux dans cette vallée obscure. Et comme ces exilés dont parle le poëte, ils ne se consolent de l'exil qu'en reproduisant, dans les œuvres de leurs mains, quelque chose de ces splendeurs qu'ils entrevoient à travers les ombres de la vallée, sur ces hauteurs illuminées où, malgré eux, leur pensée s'envole pour contempler le soleil de la patrie. Ainsi le génie de l'artiste porte, dans ces basses régions que notre vie habite, le sens de l'exilé. Aussi, pour lui, le suprême effort est de diminuer la distance qui le sépare de son lieu natal; et sa souveraine ambition, c'est de remonter, à force d'élans

généreux et de travail opiniâtre, vers cette vraie patrie des âmes, où la beauté dans sa splendeur infinie convie au bonheur de sa propre contemplation l'élite de l'humanité.

Et malheur à l'artiste qui n'éprouve rien de ce mal de la patrie absente ! Malheur à l'artiste qui fait du réel et du vulgaire sa demeure choisie et s'y complaît comme en une patrie ! Ah ! celui-là n'est pas vraiment artiste; s'il en a le talent, il en méconnaît la vocation. Aussi, au lieu de monter et de nous élever avec lui-même, il descendra et entraînera avec lui une humanité descendante; au lieu de poursuivre, en prenant de bas en haut, son essor vers ce ciel de la beauté où il avait la mission d'emporter les âmes, il rasera la terre, poursuivant dans les plus basses régions, guidé par des lueurs trompeuses, les formes du trivial et les spectres de la laideur; et se retournant contre son propre but, conspirant contre sa propre grandeur, il fera descendre, au lieu de l'*élever*, cette humanité complice de ses chutes et de ses décadences.

Au contraire, si le génie de l'art est fidèle à lui-même, s'il garde ce noble sentiment qui le caractérise, s'il sent au contact de la réalité cette mélancolie de l'idéal absent, il cherchera, en travaillant à remonter vers lui,

des consolations généreuses ; et il donnera à l'humanité qui le regarde et l'applaudit des impulsions sublimes. Il développera en lui-même et dans les autres toutes les tendances qui nous rapprochent du ciel et de Dieu ; surtout il suscitera et agrandira en lui et autour de lui ce besoin de noble race, qui nous élève naturellement vers tout ce qui est sublime, je veux dire le besoin d'admirer : troisième disposition native qui porte en haut le vrai génie de l'art.

En effet, Messieurs, avec ce besoin d'aspirer et de gémir que nous venons de voir au fond du génie de l'art, il est un autre besoin, noble et généreux besoin qui lui imprime ainsi qu'à l'humanité entière un vrai mouvement d'ascension, c'est le besoin d'admirer. Admirer hors de soi, par un sentiment désintéressé, tout ce qui porte le signe de la beauté, et provoquer dans les autres par des œuvres éclatantes une admiration semblable à celle que l'on éprouve soi-même : voilà ce qui élève l'âme des artistes, et avec elle la grande âme du peuple épris et ennobli tout ensemble par le charme de la vraie beauté. L'admiration du beau se manifestant dans les chefs-d'œuvre de l'art n'est pas seulement le signe des grandes âmes, elle est une excitation à la grandeur ; c'est une impulsion vers toutes les sublimes choses.

L'amour du beau est un amour vaste, profond, sublime; il envahit les plus belles et les plus nobles âmes, et il les envahit par leurs côtés les plus élevés; il a par l'absolu de son désintéressement quelque chose de céleste. L'admiration, non l'admiration de commande ou salariée, mais l'admiration d'instinct et spontanée, est un sentiment essentiellement généreux, parce qu'il est absolument désintéressé. Il y a plus de deux mille ans que l'humanité passe, en les admirant, devant certaines créations du génie, sans y chercher d'autre intérêt propre que le plaisir même de les admirer. L'égoïsme n'est pour rien dans une admiration sincère; et tout ce qui est affranchi de l'égoïsme est noble, élevé, grandissant. Voilà pourquoi l'admiration a la puissance d'agrandir et d'élever avec elle-même les âmes que visite sur la terre ce sentiment qui a je ne sais quoi du ciel. J'accepte comme absolument vraie cette gracieuse formule d'un auteur comtemporain[1]: « L'admiration est le soleil des âmes. » En effet, comme le soleil, l'admiration illumine ; comme le soleil, l'admiration échauffe ; comme le soleil, l'admiration vivifie ; comme le soleil, l'admiration féconde ; elle agrandit et elle élève tout ensemble. Comme le soleil fait monter, en les attirant, les fleurs

1. L'évêque.

qui se tournent vers lui, ainsi l'admiration fait monter vers la beauté les âmes qui admirent. La beauté parfaite, rien qu'en se laissant entrevoir dans une œuvre même imparfaite, invite à monter à elle : elle élève l'admirateur vers la perfection de l'objet admiré. Que dis-je ? dans cette heure ardente et féconde où l'homme subit dans sa plénitude le doux et noble empire de l'admiration, elle l'égale, dans un sens, au génie qui la lui inspire ; et l'on a dit avec une souveraine raison : *admirer, c'est égaler.*

Voyez d'ici l'homme même vulgaire, mais assez grand pourtant pour n'être pas destitué de la gloire d'admirer. Regardez-le, alors qu'il est sous le charme d'une grande et belle chose qu'il admire. Voyez comme son regard jette des étincelles ! comme une flamme ardente éclaire son visage et montre sur sa physionomie son âme tout entière ! Cet homme apparaît transfiguré ; et vous diriez en le voyant qu'il n'a qu'à toucher son front, ouvrir ses lèvres ou étendre la main, pour réaliser un miracle de génie comparable à celui qu'il admire. Tant est efficace la puissance de l'admiration pour agrandir les âmes, et leur donner, avec l'enivrement d'une joie sublime et désintéressée, un accroissement de vie, de force et de fécondité. Et voilà ce qui achève de montrer dans le

génie de l'art la mission d'*élever :* c'est que le génie de l'art est la faculté d'admirer et de faire admirer; et que le propre de l'admiration est d'élever à la hauteur de celui qui la produit, et de se faire soi-même plus ou moins à l'image de la beauté et de la grandeur qu'on admire. Donc, à vous, artistes, qui avez reçu le don d'emporter l'admiration par le charme de la beauté resplendissant dans vos œuvres, à vous de nous passionner pour la céleste beauté, et d'emporter avec nos admirations nos âmes vers le ciel!

Tels sont, Messieurs, les trois instincts que je découvre dans le véritable génie de l'art, et qui en se révélant à nous avec leurs tendances sublimes et leurs ambitions généreuses, nous révèlent en lui-même la vocation de nous agrandir et de nous élever. Et devant ces naturels essors et ces invincibles ascensions du génie artistique qui nous font voir en lui l'un des plus puissants leviers dont la Providence veut se servir pour soulever de bas en haut nos générations humaines si promptes aux chutes et aux décadences, je me demande avec effroi ce que je dois penser des théories et des pratiques artistiques qui tendraient à précipiter l'art sur tout ce qui est infime, vulgaire, grossier, sensuel, matériel, réel, et rien que réel; qui voudraient l'arrêter

là, le fixer là, et au nom d'une science nouvelle lui défendre de regarder plus loin et de viser plus haut. Vraiment je suis forcé de me répondre : cela n'a qu'un nom dans notre langue francaise ; cela n'est pas seulement l'abdication de la vocation et la trahison de l'humanité ; c'est la profanation de l'art et la prostitution du génie !

Le Génie, ô vous qui êtes marqués de son signe et brillez de son éclat, dites, pourquoi l'avez-vous reçu du ciel ? Pourquoi êtes-vous nés de la race des aigles, si ce n'est pour aller comtempler le soleil ? Et pourquoi allez-vous le contempler, si ce n'est pour en rapporter la lumière et en faire sur nous rejaillir les rayons ? Pourquoi Dieu a-t-il enfermé dans votre sein, comme la meilleure part de votre génie, un cœur riche d'amour, capable des affections les plus célestes et des aspirations les plus saintes, si ce n'est pour passionner nos cœurs avec les vôtres des plus purs et des plus chastes amours ? Et pourquoi, dans la souplesse et l'habilité de votre main d'artiste, cette faculté presque divine de créer la beauté idéale qui est le charme sacré de votre intelligence et de votre cœur, si ce n'est pour nous élever avec vous vers tout ce qu'il y a de plus sublime, de plus saint, de plus céleste, de plus parfait, en un

mot de plus idéal? Pourquoi enfin, dans le fond le plus intime, le plus lumineux et le plus pur de votre génie lui-même, ces aspirations vers l'*au-delà*, ces essors vers les beautés du ciel, ces mélancolies devant les laideurs de la terre, et cette insatiable passion d'admirer et de faire admirer tout ce qui reflète Dieu et nous rapproche de l'infini? Pourquoi? si ce n'est pour remplir la fonction que fait Dieu, ici-bas, à tout ce qui est supérieur, c'est-à-dire pour élever jusqu'à vous l'humanité qui vous admire, et avec vous l'emporter vers Dieu, vers le ciel, et vers la destinée?... Ah! l'humanité, j'entends l'humanité qui a gardé le respect d'elle-même, a l'instinct indéracinable de cette fonction que Dieu vous fait devant elle et pour elle. Du fond de ses obscurités et de ses abaissements, elle vous supplie de la relever de ses chutes et de la reporter en haut vers les splendeurs de la lumière, dans la patrie des sublimes choses. Et moi, interprète et des supplications et des gémissements de cette grande déchue, de cette noble exilée, je vous crie en son nom : Montrez-nous quelque chose des splendeurs de notre vraie patrie; inondez-nous de ses clartés; enivrez-nous d'enthousiasme pour tout ce qui est grand et pour tout ce qui est beau, beau surtout de la céleste beauté; prenez-nous sur vos ailes de flamme;

enlevez-nous, ravissez-nous; et tournez vers le perfectionnement et l'agrandissement de notre race cette puissance incomparable de l'art qui deviendrait pour elle la plus redoutable puissance d'abaissement, si elle venait à cesser un jour d'être ce qu'elle a la vocation d'être toujours, une puissance d'élévation!... Et c'est ici la troisième chose qui va achever de mettre au grand jour la vocation de l'artiste.

III.—Voici en effet, Messieurs, le suprême témoignage qui atteste dans l'art la vocation d'élever, la *puissance;* puissance vraiment dominatrice ; royauté d'autant plus efficace et d'autant plus sûre d'elle-même, qu'elle se fait obéir, sans avoir besoin de donner aucun ordre. L'obligation de travailler à élever l'humanité est en raison directe de la puissance qu'on a reçue; et ici comme en toutes choses, les responsabilités sont proportionnelles aux puissances. Aussi, ce qui rend les artistes responsables devant l'humanité d'une grande part de ses décadences, c'est la puissance inhérente à l'art lui-même. La puissance de l'art, comment vous la montrer dans toute sa plénitude? L'art, avons-nous dit, c'est la création humaine faite à l'imitation de la création divine; c'est l'homme avec son génie faisant

resplendir le beau dans des œuvres créées : or, la création est le signe de la puissance, et selon le mot d'un auteur contemporain, elle en est le point culminant. Je crois à la puissance de Dieu, parce que je crois qu'il a créé le ciel et la terre : *credo in Deum patrem omnipotentem creatorem cœli et terræ;* je crois à la puissance du génie artistique, parce qu'il a créé le chef-d'œuvre qui emporte mon admiration; et comme la puissance de l'artiste éclate dans son œuvre, la puissance de son œuvre éclate dans l'humanité, et s'y fait un empire.

Cette puissance des œuvres de l'art a cela de singulier et de particulièrement glorieux pour l'artiste, qu'elle est essentiellement propre, rigoureusement personnelle, absolument indépendante et autonome, dans le meilleur sens de ce mot. Les hasards, les rencontres n'y sont pour rien; et quoi qu'en disent certaines théories, les *circonstances*, les *temps*, le *milieu*, ne *créent* pas les chefs-d'œuvre. Si je suis artiste, si j'ai reçu du créateur le don de créer avec lui, sous la seule dépendance de Dieu de qui tout relève dans les arts comme dans les empires, ma puissance est à moi, et ma création m'appartient. Mon œuvre est le fruit de ma personnalité devenue féconde; c'est la fructification ingénue de mon moi créateur; c'est l'expansion féconde

de toutes mes facultés réunies pour créer. Et dans cette création artistique qui est mon enfantement à moi, je ne mets pas seulement, comme le père dans son enfant, une prolongation de mon sang; j'y mets ce que mon être contient de plus pur, de plus élevé, de plus généreux, et si je l'ose dire, de plus véritablement moi, ma pensée, mon imagination, ma volonté, ma liberté, mon travail, ma souffrance, ma sueur, mes larmes peut-être, et dans le travail et la sueur, voire même un peu de cette chair et de ce sang nécessaires à l'exercice régulier de mes facultés, c'est-à-dire que je me mets dans mon œuvre moi-même tout entier.

De là, Messieurs, dans l'homme artiste la grandeur de ses responsabilités en face de la fonction que la Providence lui fait. Il est de toute évidence, en effet, que l'homme, dans ce qu'il fait, est d'autant justiciable au tribunal de Dieu et au tribunal des hommes, que sa puissance est plus personnelle dans sa nature, plus volontaire et plus libre dans son exercice. Or, vous venez de le voir, rien de plus inhérent à la personnalité que la création de l'œuvre d'art, et en même temps, rien de plus libre et de moins fatal que l'exercice des facultés artistiques. Donc, même sans aller plus loin, nous pouvons mesurer déjà la responsabilité qu'impose à l'ar-

tiste la puissance de son art, et avec la responsabilité qu'elle lui impose, la vocation qu'elle lui fait. Mais ce qui montre par-dessus tout cette responsabilité et cette vocation de l'artiste, c'est que sa puissance, si essentiellement libre et personnelle, est à la fois, et la plus énergique, et la plus étendue, et la plus populaire; la plus énergique par la force qui la constitue, la plus étendue par la sphère où elle se déploie, la plus populaire par la sympathie qui la fait accepter.

Puissance la plus énergique par la force même qui la constitue. En effet, Messieurs, cette puissance si autonome, si personnelle, si vraiment humaine, qui dira ce qu'elle peut pour le bonheur ou pour le malheur, pour le progrès ou la décadence du peuple qui en subit la domination? Elle est comme la puissance même de la parole; car l'art est une parole, et comme la parole, qu'il se déploie pour le règne du bien ou pour le règne du mal, il est vraiment dominateur; l'humanité dans son ensemble ne lui résiste pas. Que l'artiste le veuille ou non, s'il a attaché à son œuvre le sceau royal du génie, cette œuvre régnera; elle souillera ou purifiera, elle pervertira ou sanctifiera, elle abaissera ou élèvera, selon que ce génie aura suivi ou violé sa loi, accompli sa destinée ou trahi sa vocation. Qui de vous, Messieurs,

ne pourrait être ici le témoin vivant de cette admirable, mais redoutable puissance que le génie de l'art exerce sur l'âme humaine? Qui ne l'a sentie passer sur soi et au dedans de soi, en traversant les sphères diverses où l'art trône avec ses chefs-d'œuvre? Qui n'a ressenti au plus intime de son être, dans le sens du bien ou dans le sens du mal, le coup mystérieux mais profond d'une harmonie qui retentissait, d'une statue qui posait, d'un tableau qui se déployait, d'une architecture qui s'élevait, d'un drame qui se jouait, d'un poëme qui chantait, d'une éloquence qui parlait? Sous ce coup victorieux qui n'a tressailli? qui n'est tombé peut-être en proclamant la puissance qui triomphait de lui? Ah! l'humanité essayerait en vain de protester contre cette royauté de l'art : inutile protestation qui n'empêcherait ni son trône de s'établir, ni son sceptre de s'étendre, ni sa puissance de régner. Aussi l'humanité la subit-elle sans même songer à s'en affranchir; loin de protester, elle applaudit; loin de secouer son joug, elle l'appelle; loin de s'en croire humiliée, elle en est heureuse et fière. Aussi l'artiste qui a forcé la parole, le pinceau, la couleur, le son, à faire ce qu'il veut, entre comme en triomphe dans la cité des âmes émues sur son passage; il y entre avec une force qui n'est

pas la violence, mais la vraie domination; et les âmes, en s'inclinant devant lui, lui crient autour de son char triomphal : Tu es notre roi, et nous sommes tes sujets.

Vous demandez à quoi tient ce prodigieux empire que l'art exerce sur nous? Il n'est pas bien difficile de le deviner : c'est que la puissance de l'art se révélant dans un chef-d'œuvre, c'est une grande âme qui se montre; c'est une grande force qui se déploie, et qui, en se déployant au dehors telle qu'elle est au dedans, donne une secousse aux autres âmes, et leur communique par le charme de la beauté vraie, ou pour la fascination de la beauté fausse, la passion du bien ou la contagion du mal. Oui, Messieurs, une âme dans sa vitalité pleine et son énergie totale, une âme grande, féconde, puissante, une âme de géant se déployant devant les multitudes, dans une œuvre magistrale, en leur disant par la voix de son chef-d'œvre : Regardez, me voici; me voici avec mes vertus ou avec mes vices, avec ma perfection ou avec ma corruption, avec ma sainteté ou avec ma perversité : en un mot, la personnalité, mais une personnalité exceptionnellement dominatrice et communicative, portant au dedans d'elle-même tous les éléments d'une royauté latente, et tout à coup se découvrant au dehors, et montrant dans une

œuvre essentiellement autonome, originale et saisissante d'expression, le signe authentique du génie créateur : voilà tout le mystère de la royauté artistique. Cette œuvre de l'artiste, ce tableau, cette statue, cette harmonie, c'est la traduction brillante, sympathique et entraînante de la personne humaine; c'est l'expansion extérieure de ses énergies intérieures; c'est une âme lumineuse, ardente et robuste, une âme pleine de lumière, d'amour et de force, éclatant sous la magie de ses formes sensibles, et donnant aux autres âmes une impulsion plus ou moins décisive, mais toujours réelle et toujours efficace. Et l'explosion de cette âme se déployant dans sa force, est dans l'ordre moral comme l'agitation d'une onde émue se communiquant de proche en proche; mieux encore, c'est comme une électricité qui fait courir sur toute la chaîne le frémissement donné au premier anneau.

Et voici ce qui agrandit étonnamment l'empire que cette puissance se crée à elle-même en se produisant dans l'humanité; c'est qu'en même temps qu'elle est la plus énergique par la force qui la constitue, elle est la plus étendue par la sphère où elle se déploie; sphère immense quelquefois, formée autour de sa royauté par la triple dimension de la durée, de l'espace et de l'hu-

manité. Tel est, en effet, le caractère des grandes dominations, de celles-là, surtout, qui aspirent à une royauté plus ou moins universelle : se faire des sujets à tous les points de la durée, à tous les points de l'espace et à tous les degrés de l'humanité ; n'avoir pour frontière à son empire ni une date dans le temps, ni une barrière dans l'espace, ni une classe d'hommes dans la société : et voilà la royauté que se fait dans le monde la puissance du génie par la création de ses chefs-d'œuvre.

Et d'abord, elle se fait un empire qui dure à lui seul plus que l'empire des dynasties les plus longues et les plus séculaires. Cette puissance qui éclate aujourd'hui comme l'explosion spontanée d'une grande vitalité en fleurs, ne s'évanouira pas, comme tant d'autres, dans l'ombre du lendemain ; elle ne s'enfuira pas, éphémère et fragile, emportée sur l'aile du temps avec l'empire qu'elle s'est fait. Cette puissance demeure ; on dirait qu'elle a mis dans son œuvre créée je ne sais quoi de l'incréé ; et son apparition dans le temps semble avoir quelque chose de l'éternité. Cette œuvre se fait un empire long comme les siècles. Ces siècles qui passent, loin de l'anéantir, multiplient son action ; et au lieu d'emporter dans leur flot le piédestal où elle pose dans l'univers, ils l'élèvent, et lui appor-

tent, avec le suffrage des générations qui passent en la saluant devant sa royauté immortelle, un accroissement d'efficacité. Et la longueur de son règne dans la durée n'est égalée que par l'étendue de son domaine et l'universalité de son action dans l'humanité. Le philosophe, le savant, agissent directement sur une fraction, et d'ordinaire sur une part minime de l'humanité ; l'artiste agit sur l'humanité même. La langue philosophique et scientifique parle à un petit nombre ; la langue artistique parle à tous et est entendue de tous. Quelques-uns comprennent et expliquent le prodigieux empire que l'art exerce dans la société humaine ; mais tous le sentent, même sans le comprendre ; tous le subissent, même sans se l'expliquer.

Et c'est là ce qui fait à l'artiste une responsabilité vraiment incommensurable. C'est qu'en produisant hors de lui-même ce qu'il y a de plus personnel, de plus libre et de plus élevé en lui, il le produit pour tous et le manifeste rigoureusement à tous, sans distinction aucune. Car, c'est le propre de la langue de l'art, d'être une parole essentiellement universelle et indépendante de toute convention ; elle est intelligible à tous ; son but est de dire à tous des choses qui élèvent les âmes, toutes les âmes, et de les faire entendre dans la plus

vaste sphère. Et nous pouvons bien le dire, jamais la sphère où se déploie la puissance artistique n'apparut aussi vaste qu'aujourd'hui; et vos Expositions, de plus en plus universelles, tendent à lui faire chaque jour une royauté grande comme le monde.

Ce qui achève de compléter dans l'humanité cet empire de l'artiste, c'est que la puissance du génie artistique trouve, pour assurer sa domination, au fond de l'âme humaine un auxiliaire et un complice qui conspire avec le génie pour le soumettre à son doux, mais tout-puissant empire. Il y a dans l'âme humaine, si vulgaire soit-elle, l'instinct natif et l'inextinguible besoin de l'imitation; instinct souvent aveugle au sein des multitudes, et dont le génie se sert, à son gré, comme d'un levier puissant, pour les élever ou les abaisser, les pousser aux progrès ou les précipiter aux décadences. L'artiste, avons-nous dit, contemple l'idéal; cet idéal qu'il contemple, il l'aime; et cet idéal qu'il contemple et qu'il aime, il a besoin de l'imiter; il veut donner à cette forme idéale vue et aimée en lui-même la forme plastique de la beauté. Or, veuillez le remarquer, ce besoin de l'homme artiste est aussi, dans une mesure, le besoin de l'homme peuple. S'il en était autrement, la multitude humaine, ainsi que l'ani-

mal sans raison, passerait, sans être émue, devant les plus beaux chefs-d'œuvre de l'art, comme devant les plus grandes merveilles de la nature. L'homme peuple, plus qu'on ne l'imagine, a besoin d'admirer; il se complaît à la vision des choses grandes, belles, sublimes; et lui aussi, ce qu'il contemple il tend à l'aimer, et ce qu'il aime il tend à le traduire, non comme l'artiste dans les œuvres de l'art, mais, ce qui est autrement décisif, dans les œuvres et les réalités de la vie. Cet instinct populaire, laissé à son libre essor, monte de lui-même vers ce qui est en haut. Comme à l'artiste, Dieu ne lui a pas seulement donné un front assez sublime pour regarder le ciel; il lui a donné une âme assez grande pour chercher l'infini; et lui aussi crie du fond de cette âme qui entrevoit l'infinie beauté et l'infinie grandeur : *sursum corda!* devant les sublimes visions il sent naître en lui les sublimes amours, et les sublimes amours l'emportent, par leur naturel essor, vers toutes les sublimes choses.

Mais, prenez-y garde, ce noble besoin de la grande âme populaire peut s'égarer et s'égare en effet trop souvent. La beauté, la grandeur vont si bien au côté sublime de l'homme-peuple, il éprouve pour l'un et l'autre une passion si sincère et quelquefois un enthou-

siasme si naïf, que leur simple apparence et leur ressemblance trompeuse ont encore la puissance de le charmer, de le séduire et de le dominer.

Aussi, Messieurs, la plus grande perversion de l'art en face de la destinée, et la plus grande prévarication des hommes artistes en face de l'humanité, la voici : c'est de tromper ce royal instinct de l'âme populaire ; c'est de lui faire admirer comme la grandeur la bassesse ; c'est de donner, sous ses regards éblouis par le charme de la beauté factice, à l'erreur le visage de la vérité, au vice la physionomie de la vertu ; c'est surtout, comme nous le verrons mieux bientôt, de faire prévaloir, dans les œuvres de l'art, la beauté des corps sur la beauté des âmes et les sensations de la chair sur les impressions de l'esprit : c'est, en un mot, par un effroyable abus de la puissance et de la domination, de déployer, pour abaisser, pour corrompre et pour pervertir, tout ce que l'on a reçu d'énergie, de force, de talent et de génie pour purifier, assainir et élever l'âme humaine ; c'est de faire de ce peuple trompé, dont on flatte les basses convoitises et les pervers instincts, la dupe de ses applaudissements et la victime de ses admirations, en lui donnant à applaudir, comme des chefs-d'œuvre et des miracles du génie, les hontes d'un art perverti,

et quelquefois les mascarades de la beauté travestie ; c'est enfin de retourner insolemment et sacrilégement l'art en sens inverse de sa destinée, en le condamnant à faire descendre tout ce qu'il devait faire monter, et à faire graviter vers le néant ce qu'il devait faire graviter vers l'infini.

Et voilà que j'ai dit la vocation de l'artiste proclamée par l'art lui-même, par sa nature, par son génie, par sa puissance. Quelle vocation que cette vocation ! quelle fonction que cette fonction : élever l'humanité, si naturellement éprise de tout ce qui est beau, par le charme et l'attraction même de la beauté : nobles prédestinés de l'art, à vous il appartient de comprendre, avec votre dignité, la grande mission qu'elle vous fait dans cette humanité qui veut grandir sans cesse et s'élever toujours!...

Mais, Messieurs, laissez-moi vous le demander ici : n'y a-t-il pas, parmi vous, des déserteurs de leur vocation, et des apostats de leur sacerdoce? Hélas ! hélas ! je dois bien l'avouer, lorsque après avoir vu, au firmament de l'art, la pure étoile qui doit guider vos marches ascensionnelles, je viens à regarder la terre et à jeter les yeux sur le domaine des arts, tel que tendent à nous le faire certains génies retournés contre leur destinée, j'éprouve en mon âme je ne sais quel sentiment indé-

finissable où l'on dirait que l'indignation se mêle à la désolation ; et en face de ces prévarications et de ces apostasies, j'ai besoin de m'écrier : O dépravation, ô profanation, ô dégradation ! Quoi ! ils ont reçu le don du ciel, et ils ne l'emploient qu'à souiller la terre ! Ils sont couverts du bienfait de Dieu, et, les ingrats, on dirait qu'ils ont juré de ne s'en servir que pour profaner l'humanité ! Ils portent dans leur génie la puissance des célestes essors ; et voici qu'ils ne me montrent dans l'abjection de leurs œuvres que la profondeur de leurs chutes ! Quoi ! ils devaient nous enlever et nous ravir avec eux-mêmes, comme les anges du paradis, dans le ciel des esprits ; et voici qu'ils nous font descendre avec eux, anges tombés et déchus, dans les plus basses régions de la chair, au-dessous même de la sphère naturelle de notre vie humaine !...

Artistes, nobles frères, brillants auxiliaires de notre apostolat, ah ! je vous en prie, ne trouvez ni hostile, ni sévère, une parole qui, en proclamant la grandeur de votre dignité et la gloire de votre vocation, a le droit de vous avertir de vos devoirs et de protester contre vos prévarications. Je le reconnais d'ailleurs, non, tout l'art contemporain n'a ni répudié sa dignité, ni failli à sa vocation. Un pays qui a vu éclore si récemment les

belles créations des Flandrin et des Ingres, peut encore, avec quelque raison, être fier de ses artistes et de leurs œuvres. Mais, vous ne pouvez l'ignorer, le grand art a ses déserteurs et ses traîtres; il faut en finir avec ces trahisons de l'art qui sont celles de l'humanité aussi. Ah! si vous le vouliez, à force d'élever vos cœurs avec votre génie, comme vous élèveriez vos âmes! et à force de mettre dans vos œuvres la vraie beauté artistique, comme vous nous feriez rougir de nos laideurs morales! Puisse du moins cet inaltérable instinct de la pureté et de la beauté, qui est le fond virginal de nos âmes, n'avoir jamais à protester contre les manifestations dégradantes de l'impur et du laid. Et si l'élévation et la pureté de vos œuvres ne peut parvenir à nous faire rougir de l'opprobre de nos mœurs, puissions-nous du moins n'avoir jamais nous-mêmes à rougir de l'opprobre de nos œuvres! Puisse enfin ce vaste et brillant théâtre que la France va faire à votre génie, en appelant l'Europe et les deux mondes pour vous admirer et vous applaudir, n'être pas la célébrité de nos vices, de nos hontes et de nos dégradations, mais une illustration légitime de nos vertus et de nos arts, de toutes nos grandeurs et de tous nos progrès!

TROISIÈME CONFÉRENCE

L'HOMME ET L'ARTISTE



Messieurs,

L'art est né et l'artiste existe pour glorifier Dieu et agrandir l'humanité. J'aurais voulu montrer à la fois ces deux fins de l'art si divinement harmonisées dans le plan de la Providence. J'ai insisté sur la seconde de ces fins subordonnée à la première : *élever l'humanité.* Cette vocation glorieuse de l'artiste, nous l'avons montrée sortant, avec les signes qui nous la révèlent, des exigences mêmes de l'art. La nature de l'art, le génie de l'art, la puissance de l'art conspirent ensemble à proclamer cette fonction providentielle de l'artiste dans l'humanité. De là, la part glorieuse et vraiment efficace qu'il est appelé à prendre dans l'œuvre totale du progrès humain, et la responsabilité,

devant Dieu et les hommes, que cette puissance lui fait.

Ainsi deux choses jusqu'ici nous sont acquises : nous avons répondu à ces deux questions : qu'est-ce que l'art, et quelle est la destinée de l'art ? quelle est l'essence de l'œuvre artistique ? quelle est la vocation de l'artiste et sa vraie fonction dans l'humanité ? Nous marchons lentement pour avancer sûrement.

Aujourd'hui nous allons pénétrer plus avant dans la vie et la fonction pratique de l'artiste : il s'agit de rechercher quelles sont les conditions que doit apporter l'homme de l'art pour remplir la vocation qui est faite à l'artiste. Question éminemment grave dans le sujet qui nous occupe. L'artiste est une personne humaine qui applique ses puissances à la création du beau ; et la valeur de l'artiste est dans une dépendance nécessaire de la valeur de l'homme. Entre l'homme et l'artiste la séparation est impossible ; l'un influe nécessairement sur l'autre. Quelle est cette influence ? Quelles sont, du côté de l'homme, les conditions des grandes œuvres artistiques ?

Deux choses, avons-nous dit, sont nécessaires à la création des chefs-d'œuvre : le travail et le génie. Ces deux conditions tiennent à l'artiste considéré comme

tel. Mais ce serait une erreur de croire que ces deux conditions nécessaires suffisent pour l'élever et surtout pour le maintenir à la hauteur de sa mission. Dans l'artiste, et au-dessous de l'artiste, il y a l'*homme*, l'homme avec ses convictions, ses amours et ses libres déterminations, l'homme avec sa valeur et sa physionomie personnelles. Or l'homme, plus qu'on ne saurait dire, réagit sur l'artiste ; et selon qu'il croit, qu'il aime et qu'il agit, selon qu'il est religieux ou impie, croyant ou sceptique, homme de cœur ou d'égoïsme, homme de volupté ou de chasteté, son génie dans ses créations prend des directions tout à fait différentes. L'art est la manifestation de la vie ; et il faut avoir perdu le sens pour croire que l'artiste dans ses œuvres ne met autre chose que son travail et son génie. La vérité est qu'il s'y met lui-même. L'art est une parole ; l'art est un style ; et ce style, comme tout style, manifeste une personne. Voyons aujourd'hui, étant supposé tout le reste, ce que l'homme doit mettre de lui-même dans les œuvres de l'artiste ; c'est tout le sujet de cette conférence.

I. — Et d'abord, ce que l'homme doit apporter à l'artiste pour agrandir et élever ses œuvres, c'est la reli-

gion. Le génie de l'art, pour aller loin et monter haut, doit être avant tout éminemment *religieux*.

Ce qui agrandit les aspirations, ce qui approfondit le regard du génie artistique, ce sont les perspectives de l'infini et les horizons de l'invisible; et ce qui donne l'essor, pour lui, comme pour l'oiseau, c'est le souffle qui le saisit, l'enlève, et le porte vers les hauteurs. Or, le souffle qui porte en haut, c'est le souffle religieux; vrai souffle de l'esprit descendant de Dieu sur l'homme pour l'emporter au ciel; et ce qui ouvre larges et radieux, devant les regards et les aspirations de l'artiste, les horizons de l'infini et les perspectives de l'invisible, c'est la religion, et la religion seule. Supprimez un moment, pour l'homme de l'art, tout commerce avec Dieu, c'est-à-dire toute religion : à l'instant, je ne sais quelle barrière de ténèbres vient fermer devant lui toutes les ouvertures sur le ciel; une épaisse muraille intercepte pour lui la grande lumière de l'immortel et de l'infini; l'idéal disparaît comme un soleil couchant derrière un nuage; et le voilà seul, enfermé dans les limites obscures de la nature et du temps, comme un prisonnier dans un cachot. L'idée de Dieu, qui, pareille à un lustre suspendu sur le monde, en éclairait toutes les beautés visibles d'un reflet de l'invisible, s'est

éteinte pour ce déshérité de la grande lumière ; et vous le voyez, dans un triste face-à-face avec les beautés opaques et les spectacles obscurs, sans rayon du ciel et sans souffle de Dieu, sans rien d'*au delà*, pour éclairer son regard et inspirer son génie, réduit à demander à cette réalité qu'il veut peindre et à cette beauté qu'il veut exprimer une lumière qu'elles n'ont pas et une inspiration qu'elles ne peuvent donner.

Aussi qu'arrive-t-il d'ordinaire ? L'instinct artistique, dans l'homme de génie, triomphe tôt ou tard de la tyrannie du préjugé philosophique. Une inconséquence heureuse arrache l'artiste aux étreintes étouffantes de son matérialisme et de son athéisme. Ses maîtres en impiété ont beau lui dire que la nature est tout, et qu'*au delà* il n'y a rien ; le génie suit son instinct ; il cède à son besoin d'invisible et d'infini ; il cherche et plus haut et plus loin ; et alors même qu'il se persuade que seule la réalité l'illumine et que seule la nature l'inspire, il reçoit, même sans s'en rendre compte, une irradiation de cet invisible qu'il méconnaît, et peut-être une inspiration venue de ce Dieu qu'il blasphème. C'est qu'il n'est pas donné à l'homme, si impie soit-il, de violer jusqu'au bout la loi de son génie et de briser

l'indissoluble lien qui unit d'un hymen sacré l'art et la religion. Il y a, bon gré mal gré, une attraction de l'humanité vers l'infini. « La puissance attractive qui lie « les mondes aux mondes jusqu'aux extrêmes limites « de l'espace, selon la remarque d'un écrivain, n'est « qu'une manifestation particulière de la loi générale « qui pousse tout vers le principe infini. » L'homme sent cette attraction et la comprend. Par elle, quand il n'est pas soumis à des influences perturbatrices, ses pensées montent, ses désirs montent, ses amours montent, toutes ses puissances montent vers leur éternel principe ; et alors même que l'homme, regardant en bas, ne songe plus même à cette loi de la vie qui l'appelle en haut, il la subit encore. L'infini, même à notre insu, nous appelle et nous séduit toujours. Le génie, ah ! le génie surtout, aspire à se plonger dans cet océan du vrai, du bien et du beau; il voudrait y abreuver ses désirs, que toutes les réalités d'ici-bas laissent inassouvis et trompés : et quand ce besoin d'infini vient à s'incarner dans une œuvre magistrale, il se répand en des harmonies, il s'exhale en des accents, ou bien il resplendit sur la toile ou sur le marbre, dans une lumière qui atteste en ses inspirations une céleste origine, et en ses œuvres un reflet du surnaturel.

En effet, Messieurs, l'artiste religieux répand sur ses œuvres une lumière qui ne vient pas de la nature seule, et que je nomme volontiers le rayon transfigurateur du surnaturel. Le surnaturel est à l'art ce qu'il est à l'homme même ; il est une gloire, une couronne, une auréole. Les artistes, qui jettent sur la toile l'expression vraie de la figure de nos saints, mettent d'ordinaire autour de leur tête ce qu'on nomme le nimbe de la sainteté ; ils éclairent de rayons plus éclatants ces douces et sereines figures ; ils en font, à la lettre, des figures rayonnantes : physionomies célestes qu'on croirait éclairées par une lumière venue directement du ciel. Ce que ces nimbes sont aux figures de nos saints reproduites par le génie de l'art, le surnaturel l'est pour l'art lui-même tout entier. Le surnaturel donne au génie l'idée d'une lumière supérieure à celle que le soleil de la nature laisse tomber sur ses œuvres : il lui ouvre des perspectives qui demeurent éternellement fermées pour le génie confiné dans le naturalisme pur, si élevé soit-il encore. Et sous ce rapport je n'hésite pas à dire que l'artiste chrétien a des illuminations qui se dérobent au génie purement naturaliste. Le surnaturel est comme une ouverture sur l'infini entrevu à travers le mystère : il fait flotter à de lointains horizons, dans un azur mille

fois plus éthéré que celui de notre ciel, de ravissante images ; et il donne à l'artiste des visions qui le transportent par-delà toutes les naturelles beautés. Le surnaturel est pour le grand artiste comme un firmament plus reculé, au fond duquel il entrevoit des étoiles plus pures et des astres plus beaux. Ce ciel plus reculé apparaît de loin à ses regards illuminés comme ces aurores boréales qui inondent les pôles d'un mystérieux éclat. Et ce mélange de splendeurs et d'ombres, de vision et de mystère, devient la souveraine fascination du génie artistique; il exalte l'imagination, il épure le sentiment, il séduit par un charme indéfinissable toutes nos puissances créatrices, et il fait rêver à des créations dont la beauté surpasse toutes les beautés de la nature. Les clartés qu'il envoie aux regards de l'artiste ressemblent à ces douces clartés du soleil couchant, qui bordent d'une franche d'or des nuages de pourpre ; elles surexcitent en lui la passion sublime de découvrir de plus en plus et de reproduire de mieux en mieux cette beauté dont il n'aperçoit que les reflets, et qui se découvre même en se voilant. Quiconque est artiste me comprend. L'instinct du surnaturel est dans le génie de l'art quelque chose d'inné. Je conçois le génie rationaliste aux prises avec le surnaturel ; le génie artisti-

que, jamais. Je ne comprends pas un roi arrachant son diadème et jetant sa couronne.

Ah ! cette alliance aussi nécessaire et sacrée qu'elle est puissante et féconde, si vous la niez, malgré ses témoignages historiques et ses manifestations vivantes, malheur à vous ! vous n'êtes pas de la grande race des artistes ; vous n'êtes pas digne de figurer dans cette légion choisie qui porte étincelants sur son front la lumière du ciel et le rayon de Dieu. Vous qui, le pinceau ou le ciseau à la main, prétendez laisser de votre vie sur la terre un vestige éclatant; quoi ! vous posez en naturaliste ? en impie ? en athée peut-être ? Ah ! je vous plains, non-seulement comme homme, mais aussi comme artiste. Tous les grands artistes m'apparaissent religieux. Je ne me place pas encore, pour le moment, au point de vue rigoureusement chrétien. Je regarde les artistes du sommet sublime de l'idée de Dieu : ils passent sous mes regards, couverts devant les hommes d'une gloire qui n'est surpassée que par le respect qui les prosternait eux-mêmes devant Dieu. Je vois Michel-Ange et Raphaël, inondés de l'éclat de leur gloire, marcher le regard fixé sur l'infini ; j'entends l'immortel Haydn, commençant ses œuvres prodigieuses par ces mots sublimes : *In nomine Domini*, et les terminant

par ce cri de glorification plus sublime encore : *Laus Deo;* louange et gloire à Dieu ! J'entends Mozart et Palestrina faisant retentir sur la terre ces mélodies que l'on croirait empruntées à la musique du ciel, et communiquant aux âmes ce charme du divin et ce sens de l'infini qu'ils portaient en eux-mêmes ; et je m'écrie : Oui, j'en jure par la vérité, oui le génie de l'art est vraiment religieux ; et l'apostasie de toute religion est comme une apostasie de l'art lui-même.

II. — Mais, Messieurs, ce n'est pas assez que l'artiste soit, dans un sens vague, homme religieux. Il y a une religiosité vaporeuse et vide, qui ne suffit pas à donner le souffle à l'artiste et le vol à son génie. Il faut que l'artiste soit un *croyant;* ce n'est pas assez qu'il soit un homme de religion, il faut qu'il soit un homme de foi; il faut, du moins, qu'il ait la foi exigée par le sujet qu'il traite.

La foi, du moins une foi relative, est la condition fondamentale de toutes les grandes choses de l'art. Les créations artistiques ressemblent, sous ce rapport, à ce grand chef-d'œuvre de Dieu qu'on appelle l'Église; elles reposent sur la foi; elles ont pour principe efficace une conviction profonde. Et comment, je vous prie, en

serait-il autrement? Où donc ces lis et ces roses, qui embellissent et parfument le merveilleux jardin de l'art, pourraient-ils fleurir, si ce n'est sur la tige vivante de ces convictions sincères, qui ont leurs racines au plus profond mystère de notre vie? Ah! ne l'oubliez jamais, l'art est une affirmation. Dans un tableau, dans une sculpture, dans un chant, dans un édifice, dans un poëme, l'art affirme quelque chose, un fait, un mystère, une idée; et ce fait, ce mystère, cette idée, il l'affirme dans la lumière même dont il l'environne. Or, pour affirmer quelque chose, la première condition c'est de croire à quelque chose. L'art est une parole; c'est la splendeur donnée par le génie à la pensée humaine; quelle que soit la forme que lui donne l'artiste, son œuvre est une parole, c'est son verbe intérieur qui se fait extérieur; qu'il soit peintre, sculpteur, musicien, poëte, l'artiste est un homme qui parle. Or, quiconque parle a le devoir absolu de dire quelque chose; et quiconque parle aux intelligences, pour leur dire quelque chose, a la stricte obligation de croire ce qu'il dit. Si vous ne croyez ce que vous dites, de quel droit me parlez-vous?...Vous ne croyez pas en votre âme d'homme ce que vous me parlez dans votre œuvre d'artiste? taisez-vous. Vous ne croyez rien, ne me dites rien. Le nihilisme de la

foi n'a droit qu'au nihilisme de la parole, c'est-à-dire au silence. Si votre art n'est pour moi la manifestation de l'idée, alors il n'est plus l'art; je n'ai pas souci de vos œuvres; mieux me vaut entendre parler la nature. Mais si votre œuvre prétend dire quelque chose, et si vous-même ne croyez pas ce qu'elle dit, alors votre art est convaincu de n'être qu'un verbe insincère, une parole hypocrite, une affirmation menteuse, oui menteuse, entendez-le bien, et d'autant plus menteuse, que cette parole qui sort de vous doit être par-dessus tout la traduction vivante de votre être vivant, et que, dans cette œuvre ironique qui semble vouloir vous manifester, vous n'avez rien mis de vous, rien, si ce n'est la misère de ce doute qui vous appartient, et qui, malgré vous, percera, pour la défigurer, à travers cette œuvre de mensonge.

Messieurs, ce que, même sans la foi intime et la conviction sincère, vous pouvez réaliser dans le domaine de l'art, je ne l'ignore pas. Vous pouvez vous promener avec grâce et quelquefois même avec éclat dans le champ fleuri où se joue la fantaisie. Mais nous ne parlons pas ici des amusements de l'art, nous parlons de ses créations. Or, les grandes créations de l'art ne sortent pas d'ordinaire de ces jeux artistiques. Vous pouvez aussi,

même sans croire aux divinités du paganisme, lui emprunter, pour les reproduire, des légendes où la grâce poétique dissimule l'absence de la croyance dogmatique. Mais, il faut bien le dire, les grands chefs-d'œuvre de l'art ne jaillissent plus guère parmi nous de ces sources taries et trop souvent infectes. Ce que nous empruntons au paganisme, sans croire à ses divinités, ce n'est pas ce que d'illustres païens ont créé de plus beau en regardant, du fond des ténèbres mythologiques, les splendeurs de l'idéal; presque toujours, hélas! ce que nous allons demander à ce paganisme qui survit à la chute de ses dieux, c'est ce que lui-même a produit de plus honteux, le sensualisme et le matérialisme dans l'art. Ce que vous pouvez atteindre enfin, sans une foi sincère, c'est l'imitation qui, à force de travail et d'habileté, arrive à surprendre des admirations; c'est le prodige de la couleur, du modelé, de l'exécution matérielle et de la perfection technique. Mais la grande chose de l'art, cette chose que l'imitation est impuissante à suppléer, l'inspiration, ah! l'inspiration vraie, ardente, enthousiaste, où donc la puiserez-vous? Artiste, c'est à vous de répondre : dites, si la vérité que vous entreprenez de faire resplendir dans une œuvre créée vous trouve incrédule, sceptique, et peut-être

même railleur, de quelle source l'inspiration pourra-t-elle vous venir ?

Ah ! Messieurs, alors même qu'il ne s'agit que de reproduire dans l'œuvre d'art un fait purement humain, mais un fait sublime, un dévoûment magnanime, un sacrifice héroïque : si vous ne croyez ni à la vérité du fait, ni à la sincérité du héros, comment ferez-vous passer dans votre âme quelque chose de cette flamme qui fait éclore l'héroïsme ? et comment mettrez-vous au front du héros une auréole vraiment digne de lui ? Qu'est-ce donc, quand il s'agit d'exprimer ce qui plus ou moins immédiatement touche au céleste, à l'invisible, au divin ? Qu'est-ce, quand il faut traduire sous une forme éclatante, mais sincère, ce qui touche à la fois et au plus intime de la religion divine et au plus profond de l'âme humaine ? Que va faire votre génie égaré dans le sanctuaire, essayant de reproduire ce monde de la foi, où votre scepticisme ne voit qu'un monde fantastique créé par la crédulité ou la sottise humaine ?

J'entends dire que « les scènes évangéliques et les « légendes chrétiennes offrent à l'artiste, quelle que « soit sa conviction personnelle, le merveilleux avan-« tage d'une donnée admise de tous, idéalisée par la

« conscience de chacun, et environnée par l'imagina-
« tion d'un prestige de sainteté. » J'entends dire que « l'artiste dans ce cas ne crée pas la poésie de son sujet, « mais qu'il la reçoit toute faite; que la moitié de son « œuvre est esquissée par la croyance populaire, et que « l'opinion générale ceint d'une auréole la tête de ses « héros; » j'entends dire enfin « qu'il suffit à l'artiste, « pour réaliser le *grand art*, d'accepter un ensemble « d'idées religieuses reçues non pas comme un *symbole* « *dogmatique, ce qui est assez indifférent*, mais « comme un langage commun par lequel on se com- « prend [1]. »

Ainsi vous l'entendez, la conviction personnelle, la foi dogmatique de l'artiste, n'entrera plus pour rien dans la création de son œuvre! Qu'importe ce qu'il croit ou ne croit pas sur la vérité absolue de son sujet? La poésie en est toute faite; il n'a qu'à la recevoir de l'imagination et de la conscience populaire, et à la traduire avec force et souplesse. En vérité, on se demande comment une telle pensée a pu tomber dans l'intelligence d'un homme, alors surtout que cet homme, affectant dans des œuvres non sans quelque

1. Renan. Étude sur *la Tentation du Christ* de Ary Scheffer.

gloire, des allures philosophiques et artistiques, a la prétention de poser à la fois en philosophe et en artiste. Cette séparation systématique de la perfection de l'œuvre artistique et de la croyance de l'artiste nous paraît atteindre l'extrême limite de l'absurde.

Quoi! c'est sérieusement que vous le soutenez ce paradoxe insolent qui outrage tout ensemble la religion, la philosophie et l'art : l'indifférentisme doctrinal de l'artiste devant les créations de l'art! Quoi! vous ne croyez rien de ma religion : et vous prétendez traduire, sous une forme sincère et dans un verbe authentique, ce qu'il y a de plus intime et de plus vivant dans ma religion, ce qui est ma religion elle-même?

Quoi! vous voulez faire revivre dans vos œuvres, avec l'auréole de leurs vertus, la physionomie de nos saints : et vous ne croyez ni à la vie surnaturelle, ni à la transfiguration céleste de nos saints? Ah! je comprends pourquoi, sous votre ciseau sceptique ou votre pinceau naturaliste, nos héros apparaissent vulgaires, contrefaits, pour ne pas dire grotesques et quelquefois tout à fait ridicules.

Quoi! vous voulez peindre, avec toute sa beauté et tout son charme original, le type de la pureté, dans celle que nous nommons par excellence la Vierge, la

Vierge immaculée, la Vierge-Mère : et vous ne croyez pas au privilége de sa conception immaculée? que dis-je? votre négation outrageante sourit devant la rencontre miraculeuse de la virginité et de la maternité dans cette femme sans égale : et vous vous flattez de mettre sur son visage et de répandre sur sa personne cette splendeur suave dans laquelle je me plais à contempler la Mère de mon Dieu, qui est ma mère aussi?

Quoi! vous ne croyez pas à la divinité du Christ que j'adore; vous ne saluez en lui qu'un homme idéalisé par la croyance des peuples, type humain de la beauté virile : et vous osez bien, de votre pinceau téméraire, toucher à cette figure qu'un grand artiste chrétien laissait longtemps inachevée, parce qu'il désespérait de la faire jamais assez belle? Et vous vous flattez que je reconnaîtrai dans votre œuvre ce que j'aime, ce que j'admire, ce que j'adore dans sa personne? Vous ne voyez dans le mystère de Bethléem qu'une poétique et naïve légende, comme vous la nommez; et pour vous, cet enfant n'est qu'un enfant. Vous osez le peindre, cependant, mon Christ naissant; vous l'osez : et vous vous étonnez de ne pas trouver, dans les couleurs que vous mêlez pour éclairer son visage, le rayon divin qui surgit au

front de l'Enfant-Dieu? Vous le représentez étonnant les Docteurs par le prodige de sa science et de sa sagesse incomprise; et, pour vous, ce divin enfant n'est que le fils vulgaire d'un vulgaire ouvrier. Vous le représentez faisant des miracles; et pour vous le divin thaumaturge n'est qu'un homme habile, surprenant par des prestiges la crédulité populaire. Vous le montrez mourant dans d'inexprimables supplices; vous essayez de rendre, dans sa solennelle beauté, l'ineffable *consummatum est;* et pour vous ce mourant n'est qu'un supplicié qui a reçu des passions humaines un châtiment légal. Vous le montrez sortant de la tombe dans la splendeur de sa chair transfigurée, portant à la mort ses défis glorieux; et pour vous ce ressuscité ne fut jamais un mort, et sa résurrection n'est que le rêve d'une femme enthousiaste et de quelques disciples hallucinés! Ah! comment vous étonner, après cela, que, malgré tous vos efforts de talents pour traduire dans vos œuvres l'idéal que ma foi découvre à travers les clartés évangéliques, la beauté et la majesté divine manquent à cette tête de notre Christ, découronnée, dans votre pensée rationaliste, de la gloire et de l'auréole du Dieu? Comment vous étonner, qu'en regardant ces figures de notre Christ, tracées par un art incapable même de le com-

prendre, notre foi s'indigne et s'écrie, en détournant la tête : non ce n'est pas lui !

Messieurs, il m'en coûte de le dire; j'en rougis pour mon siècle et pour mon pays : de ces Christs mutilés, de ces Christs déshonorés, portant un visage et un costume dont la trivialité révolte ensemble le bon sens, le goût et la foi, caricatures plutôt que portraits de mon Dieu, j'en ai vu offerts par le scepticisme ou la négation artistique aux suffrages des maîtres et aux admirations des croyants eux-mêmes : en les voyant j'ai baissé les yeux de tristesse et de honte, et j'ai dit : mutilation ! sacrilége ! Hommes sans religion, artistes sans croyance et sans foi, allez, peignez et sculptez l'homme, puisque vous ne croyez qu'à l'homme ; mais, de grâce, respectez notre Christ; de grâce, épargnez-moi la caricature de Dieu !...

Ce que nous disons ici des tableaux et des portraits que l'art sceptique fait du Dieu des chrétiens, ne pouvons-nous pas le dire aussi et des temples qu'on lui bâtit et des harmonies qu'on lui chante ? Est-ce que ce n'est pas surtout de cette absence de foi que viennent ces édifices religieux qu'un écrivain a bien nommé les *docks* de la prière ? Édifices bizarres qui signifient tout ce qu'on veut, hormis l'idée chrétienne. O grands ar-

chitectes, vous ne croyez pas à la divinité de mon Dieu; comment dès lors lui élèverez-vous un temple digne de notre foi et de sa majesté? Comment forcerez-vous la pierre à respirer sa vie et à traduire son symbole? Et vous, princes de l'harmonie, vous entreprenez de faire planer sur l'autel, à l'heure du grand mystère, le chant du sacrifice; et vous ne croyez ni à la réalité du sacrifice, ni à la présence du Dieu qu'on y adore? Ah! vous serez châtiés. L'âme sera absente de vos œuvres sonores mais vides; votre scepticisme sera la trahison de votre génie; et j'entends l'art et la foi vous crier d'une même voix : *Arrière les profanateurs!*

III. — Si la croyance de l'homme doit entrer dans l'œuvre de l'artiste, la croyance toutefois ne suffit pas; avec la foi, il y faut mettre l'amour : car, selon le beau mot d'un écrivain, « art veut dire amour, et artiste celui qui aime. »

L'amour! ce mot trop profané s'impose ici à mon sujet. Je vous demande la permission de le prononcer plus d'une fois, mais dans son sens le plus rigoureusement chaste, et, si je l'ose dire, le plus divinement pur; et j'évoque en vous, pour y faire écho, la part la plus virginale et la plus angélique de vous-mêmes.

En quelque genre que ce soit, il n'y a pas de chef-d'œuvre de l'art qui ne soit une fleur ou un fruit d'amour. Un auteur fort profane de ce temps a écrit ces mots : « L'amour, quel qu'il soit, est le premier élément de l'art; c'est son souffle vital. » Le *quel qu'il soit* est ici de trop; il fait jurer le faux au fond d'une formule vraie. Il est un amour renversé qui déplace le pôle et éteint la lumière de l'art, en déplaçant le pôle et éteignant la lumière de la vie : cet amour retourné contre son but aboutit à la beauté satanique, c'est-à-dire à la laideur voilée sous une splendeur factice. Non, ce qui est le premier élément de l'art et son souffle vital, ce n'est pas l'amour *quel qu'il soit,* mais c'est vraiment l'amour. L'amour dans le vrai, l'amour dans l'ordre, l'amour le plus fort et le plus ordonné : voilà la vraie puissance artistique, la puissance de créer et de faire éclater hors de soi l'ordre que l'on porte en soi.

Regardez le monde, ou, si vous voulez, les mondes, c'est-à-dire l'harmonie et la beauté dans l'univers : partout et en tout, ce qui est beau dans un degré quelconque sort d'une création d'amour. L'amour, c'est-à-dire le mouvement de la vie qui s'épand hors de soi, est le principe créateur de toute beauté qui reluit. La

création du monde entier n'est qu'un fruit de l'amour divin : c'est l'amour de Dieu qui s'épand hors de lui-même selon le penchant de sa divine bonté ; *amor sui diffusivus*. Oui, Messieurs, la création du monde, c'est-à-dire l'œuvre si admirablement harmonieuse du divin artiste, est l'acte de l'amour incréé se manifestant dans la création : et cet acte d'amour, non pas fatal, comme le rêvent des doctrines insensées, mais généreux et libre, fait reluire dans l'ensemble des êtres créés l'ordre général qui est la beauté de l'univers, et dans chaque être individuel l'ordre particulier qui constitue sa beauté propre ; en sorte que, d'une extrémité du monde à l'autre, il n'y a pas un seul être portant un rayon de beauté, qui ne puisse et ne doive s'écrier : Je suis un enfant de l'amour. Eh bien ! Messieurs, ce que Dieu a fait pour le monde, tout être créé le fait selon la mesure de sa propre énergie : il produit par l'amour qui est en lui, dans un mouvement qui l'appelle hors de lui. Tous les vivants, sans exception, depuis le plus petit jusqu'au plus gigantesque, créent dans l'amour et impriment à ce qu'ils créent l'effigie de leur propre beauté. Ce qui n'aime pas ne produit pas. L'égoïsme absolu est la stérilité absolue, parce que c'est la vie exclusivement en soi. La stérilité n'est pas l'absence de la vie, mais c'est

la vie retenue en soi. L'être vivant mais stérile est celui qui librement ou forcément retient la vie dans la captivité du moi. Mais partout où il y a une fécondité, une création, un fruit du bien ou du beau se montrant au soleil, il y a une vie qui sort d'elle-même pour se répandre hors d'elle-même, c'est-à-dire un acte d'amour.

Il fallait jeter de haut sur ce mystère profond un regard discret. Nous voyons mieux, dans la lumière de ce regard, pourquoi et comment l'amour est vraiment la grande puissance et la grande vitalité de l'art. L'artiste, avons-nous dit, lui aussi, est créateur; il est le créateur humain de la beauté dans l'art. Dès lors, on conçoit que pour lui surtout l'amour est principe de force et de fécondité, et pourquoi cet amour bien ordonné est la grande puissance de son art. L'artiste qui n'aime pas peut encore être habile; il ne sera pas vraiment beau. L'artiste qui n'a plus de cœur peut encore avoir du génie; mais cette puissance du génie sans le ressort du cœur ne fera rien de ravissant. Car dans l'art comme dans la nature, l'amour est le grand ravisseur, et le cœur est le moteur suprême. Voilà pourquoi l'artiste doit être un homme de cœur autant et plus encore qu'un homme de génie. J'aime ce mot qu'un auteur

met dans la bouche d'un artiste déjà célèbre, parlant à un enfant bien doué qu'il voyait doucement ému au souvenir de sa mère : « Vous avez du cœur, dit-il en l'embrassant : je vous en félicite, c'est une bonne chose même en art. » L'amour fait sur les œuvres de l'artiste quelque chose d'analogue à ce qu'il fait sur le visage de l'homme qui aime, il y fait fleurir la beauté. La haine enlaidit, l'égoïsme défigure ; l'amour embellit et transfigure. Quelle qu'en soit la raison, c'est un fait : tout visage épanoui par un amour virginal et pur s'empreint d'une beauté qui ne ressemble à aucune autre. Qui aime bien et dans l'ordre est beau de son amour même. Ainsi en est-il à peu près de l'œuvre de l'artiste ; on y voit, on y sent l'épanouissement harmonieux d'un cœur qui aime. L'homme ne trouve que dans un mouvement de son amour l'expression parfaite de la beauté ; et il n'atteint qu'à force d'aimer les sommets radieux de l'art.

Il y a en effet un rapport merveilleux entre le beau qui produit l'amour, et l'amour qui reproduit le beau. Ce beau une fois saisi par un regard lucide et une fois aimé par un cœur pur, l'amour éprouve cette généreuse ambition qui prépare la création des chefs-d'œuvre, l'ambition de le faire briller d'une splendeur nouvelle.

Tel est le besoin naïf et charmant de tout ce qui aime sincèrement et purement : faire plus beau ce que l'on trouve déjà beau, et, s'il est permis de le dire, embellir la beauté même. « Celui qui aime, dit un auteur, se plaît à tracer partout les traits du bien-aimé ; » s'il a un génie à mettre au service de son amour et une habileté à mettre au service de l'un et de l'autre, il fera un chef-d'œuvre. Cette image de ce qu'il aime, il ne lui suffit pas qu'elle soit belle, il faut qu'elle soit très-belle ; et si la réalité ne l'y autorise, il invoquera l'idéal. Oui, comme tous ceux qui aiment vraiment, il idéalisera ce qu'il aime, afin de pouvoir aimer encore davantage; et, s'il le peut, sur un front obscurci par l'ombre terrestre, il fera briller un reflet de la céleste beauté. En un mot, non-seulement l'artiste embellira ce qu'il aime, il idéalisera, il divinisera peut-être l'objet de son amour. Oui, s'il aime à l'adoration, son ambition ira jusque-là; il essayera d'en faire une divinité qu'il puisse non-seulement aimer, mais adorer; et si son cœur n'est monté jusqu'à Dieu, il mettra son art au service de son idolâtrie.

Aussi, heureux l'artiste qui a su se passionner tellement pour le céleste et le divin, que son amour de la beauté peut devenir un culte sans devenir une idolâtrie.

Heureux du moins, s'il a élevé assez son amour pour contempler les beautés plus rapprochées du ciel et plus voisines de Dieu! Heureux s'il a le cœur assez tourné vers son vrai centre, et l'amour assez incliné vers son véritable pôle, pour ne recevoir de la vision de la beauté d'autre secousse que celle qui fait monter davantage du côté de l'infini! Heureux si, en voyant passer sous ses regards saintement ravis, ou à travers son âme chastement émue, la vision de la beauté, il n'éprouve le besoin d'en suivre le rayon que pour remonter par lui jusqu'à son éternel foyer, et puiser dans les apparitions de la beauté créée la sainte et sublime passion de la beauté incréée! Heureux enfin notre artiste, s'il sait assez *disposer dans son cœur ces ascensions* sublimes qui font monter l'âme jusqu'à l'amour de la divine beauté, et l'élèvent, disons le mot, jusqu'à l'amour de Dieu! Je dirai plus tard ce que l'amour de cette beauté divine incarnée dans l'Homme-Dieu a fait de miracles dans la sphère de l'art chrétien. Mais, ne l'oubliez jamais, même dans la sphère de l'art humain, il importe d'épurer son amour à la flamme de ce chaste amour de l'éternelle et divine beauté. Donc, artistes, mes nobles et glorieux frères, aimez toute beauté dans l'amour de la souveraine beauté; aimez Dieu enfin

plus que tout et par-dessus tout; et par la puissance de cet amour souverainement légitime et ordonné, vous ferez des miracles : vous garderez le culte de la beauté sans tomber dans l'idolâtrie; vous ne ferez pas de statues pour que l'humanité les adore, vous ferez des chefs-d'œuvre pour qu'elle les admire, et monte par ses admirations jusqu'à l'amour de la divine beauté.

IV. — Mais, Messieurs, pour que cet amour dont je viens de parler obtienne dans l'art toute sa puissance et toute sa fécondité, il faut que, par un effort généreux, il devienne véritablement ce que nous disions tout à l'heure, un amour *hors de soi,* un amour enlevé à lui-même par cette sainte et sublime chose que l'on appelle l'abnégation du moi, ou le sacrifice personnel.

En toutes choses, et particulièrement dans l'art, ce qui fait les chefs-d'œuvre, c'est l'abnégation; l'abnégation artistique dont le premier degré est l'oubli de soi, le second l'extase qui met hors de soi, et le troisième l'enthousiasme qui transporte en Dieu. L'égoïsme est en tout, même dans l'art, une si monstrueuse chose, qu'on ne parvient à la gloire des grandes créations, qu'à force de réaction courageuse

contre ses tendances désastreuses et ses instincts barbares.

La première chose à obtenir dans l'art, c'est, avons-nous dit, la vision lumineuse de la vraie beauté. Or, remarquez-le bien, sans une certaine mesure d'oubli de soi, il n'y a pas de vraie clairvoyance de la beauté. La première condition pour arriver à la claire vue de la beauté, ce n'est pas le regard ramené sur soi, mais le regard jeté hors de soi. C'est qu'en effet le véritable objectif de la beauté à contempler n'est pas dans l'homme; il est hors de l'homme; il n'est pas dans le moi, mais hors du moi. Sans doute l'âme humaine elle-même est une beauté à voir, et quelquefois une beauté à ravir; elle est le sanctuaire où réside la beauté morale. Mais cette beauté elle-même, alors qu'elle existe, n'est que le reflet dans l'homme d'une beauté supérieure à l'homme; et quiconque s'arrête à contempler en lui-même cette beauté venue d'un rayon d'en haut, sans remonter par le regard jusqu'au foyer divin, perd peu à peu le sens de la vraie beauté; il tourne le dos au vrai soleil du beau pour s'absorber dans un reflet; il renverse pour lui l'objet de la vision artistique : plus il s'arrête en lui-même, plus il obscurcit les clartés qui lui découvrent la vraie beauté; et à mesure que son âme

s'isole dans la contemplation et l'admiration d'elle-même, elle perd de plus en plus cette beauté qui n'a tout son éclat qu'à la condition de s'ignorer. La vraie beauté de l'âme ressemble à ces beautés candides qui se découvrent à tous sans se comprendre elles-mêmes, et qui ne laissent voir dans leur pur éclat aucune de ces ombres que les retours d'amour-propre jettent sur toute beauté. Il faut, en un mot, à l'artiste, devant la beauté qui se montre pour provoquer sa contemplation, un regard absolument désintéressé, aussi désoccupé et dépris de lui-même que préoccupé et vraiment épris de la beauté qu'il contemple. L'abnégation, par l'oubli de soi, fait ce prodige; et, par là, elle donne à l'artiste la première condition de sa puissance, à savoir, le regard lumineux devant son objectif; en un mot, la vraie clairvoyance de la beauté.

Et avec la clairvoyance elle lui donne l'inspiration, une inspiration sincère : chose si rare dans l'artiste soumis à la tyrannie du moi. Le génie qui n'a rien su conquérir de la virile puissance de l'abnégation est voué tout entier au culte de cette divinité vulgaire qu'on nomme la renommée ou la popularité : divinité barbare, capricieuse, dévorante, qui prosterne devant elle

ses vaniteux adorateurs, et, en échange d'un de ses sourires, demande trop souvent au génie humilié l'immolation de ses plus belles prérogatives. Combien, pour complaire à cette déesse Renommée régnant en des jours mauvais sur des peuples frivoles, ont préféré le succès d'un jour à la gloire de l'immortalité ! Combien ont consumé, dans des médiocrités encouragées par un goût dépravé, une énergie capable d'enfanter les chefs-d'œuvre !

L'homme qui, sentant se remuer en lui la forte sève qui fait les œuvres fécondes, a dit un jour : « Je vais célébrer mon nom ; je vais faire violence à la gloire ; je vais contraindre la renommée à me faire un piédestal, une auréole, une royauté ; » celui-là, croyez-le bien, n'est pas un vrai serviteur de l'art ; c'est un serviteur du moi, c'est un adorateur de lui-même, c'est un esclave de l'égoïsme. Il ne sera pas l'homme du *sursum corda ;* il ne sera pas le créateur des grandes choses. Sa préoccupation de soi, son égoïsme misérable jettera au vent de la popularité qui passe les qualités même les plus précieuses. Il nous devait des œuvres achevées, des créations immortelles ; l'égoïsme l'a touché de son souffle ; il ne nous donnera que des créations éphémères et des œuvres avortées. Pourquoi,

Messieurs? Vous demandez pourquoi? Mais parce que cette préoccupation exclusive du moi ferme pour lui les grandes sources de l'inspiration. Ah! c'est qu'au lieu d'écouter, dans le silence de la conception, avec un désintéressement absolu, les éternelles harmonies de la vérité et de l'ordre, l'égoïsme artistique prête l'oreille aux bruits enivrants de l'acclamation humaine et de l'ovation populaire. Au lieu de relever dans ses créations des immortelles lois de la vie et de la fécondité, il relève des caprices changeants de l'humanité qui le regarde et du siècle qui l'écoute. Au lieu de chercher l'infini, il cherche le fini; au lieu de regarder en haut, il regarde en bas; au lieu de s'inspirer du ciel il s'inspire de la terre; au lieu de chercher ce qui élève, il cherche ce qui flatte; au lieu d'aspirer à faire des œuvres vraiment belles, il aspire à faire avant tout des œuvres applaudies; il demande au bruit de la renommée l'éclat de la réputation et peut-être la réalisation de sa fortune. Car, une fois livré à la domination de l'égoïsme, l'art tombe jusque-là : au lieu de travailler à élever les âmes par la puissance de l'admiration, il travaille à s'enrichir lui-même par la puissance de la spéculation!...

Quoi qu'il arrive, et quel que soit son génie, cet homme

ne fera rien de vraiment admirable ; et si, à force de travail et de talent, il peut encore passer dans le monde artistique comme un astre qui étonne, il n'y passera jamais comme un soleil qui féconde. Car l'oubli de soi, l'abnégation du moi n'est pas seulement nécessaire pour avoir la vision de la beauté et la sincérité de l'inspiration, elle est nécessaire aussi pour le travail de l'exécution. Les grandes choses de l'art, comme les grandes choses de la vertu, sont filles du sacrifice. Le génie porte avec lui partout cette loi de la fécondité qui atteignit l'humanité au berceau : « Tu enfanteras dans la douleur. » Et quelle douleur quelquefois ! Que de larmes, peut-être, l'artiste a laissées tomber sur ce chef-d'œuvre que le monde aujourd'hui couvre de couronnes d'honneur et de fleurs d'amour ! Il en est ainsi ; vos jouissances artistiques croissent dans les larmes ou le sang de l'artiste ; il vous fait par la douleur de créer le bonheur d'admirer ; et chacune de vos joies est pleine de ses souffrances. Voilà pourquoi l'homme de l'art doit être l'homme du sacrifice. En vain l'idéal aura brillé dans son âme inondée de lumière ; en vain la beauté lui aura souri du plus céleste de ses sourires ; en vain, en lui révélant tous ses charmes, l'aura-t-elle provoqué à reproduire son image ; en vain l'idée de la

création à réaliser se sera levée à l'horizon de sa pensée comme une étoile brillante de clarté : s'il répudie la souffrance, s'il repousse le sacrifice, l'idée ne fera pas sous sa main son incarnation splendide ; s'il ne met dans son œuvre les larmes, la sueur et le sang, son œuvre n'aboutira pas, le miracle ne se réalisera pas ; en un mot, s'il n'est sacrificateur, il ne sera pas créateur.

Ainsi, nous retrouvons ici dominant le monde artistique, comme le monde moral, le monde social et le monde économique, la grande et féconde loi de l'abnégation et du sacrifice. Et cette abnégation montant à un certain degré devient plus que l'oubli de soi; elle transporte hors de soi ; elle engendre l'*extase* artistique, c'est-à-dire le génie arraché aux étroites limites du moi, le génie enlevé par la contemplation absorbante et l'amour ravisseur de la beauté idéale. L'extase ! Ah ! Messieurs, je le sais, ce mot pourra faire sourire la médiocrité inintelligente et superficielle ; mais, j'en suis bien assuré, le vrai génie de l'art ne s'en étonnera pas. Oui, l'heure, la minute, si vous voulez, où l'artiste reçoit de son idéal le coup qui le rend maître de son œuvre et triomphant de l'obstacle ; l'heure, si pleine à la fois de lumière et de feu, qui fait jaillir l'étincelle, décide la création et

fait crier à l'artiste comme au philosophe : « J'ai trouvé ; » oui, cette heure est vraiment une heure d'extase ; car dans cette heure, non-seulement l'artiste s'oublie, mais, comme le mot même le révèle, il est *hors de lui;* il est ravi à lui-même et enlevé, comme par miracle, au sens normal de sa propre vie et aux étroites frontières de la personnalité égoïste. Et qui ne voit ici dans la lumière même des choses, que cette extase artistique, présage infaillible de l'avènement d'un chef-d'œuvre, n'est que l'abnégation elle-même élevée à son sommet, c'est-à-dire l'amour complétement *hors de soi?* Qui ne voit comment ce sublime et généreux sacrifice du moi, en arrachant l'homme à lui-même, le met sur la grande route de l'art, et brisant devant lui tous les obstacles qui le pouvaient arrêter, lui donne des ailes pour l'enlever jusqu'au ciel des plus sublimes et des plus ardentes visions ? C'est alors, en effet, qu'absorbé tout entier dans les clartés de son idéal, l'artiste disparaît à ses propres regards ; c'est dans ce quart d'heure solennel, où le ravissement l'enlève lui-même à lui-même, qu'il oublie la forme qu'il engendre pour rendre sensible l'idée qui le séduit ; et c'est en l'oubliant qu'il la crée la plus parfaite, parce qu'elle naît d'elle-même sous le feu de l'inspiration, spontanée, éclatante, belle

enfin de sa naturelle beauté, comme un corps vivant avec l'âme qui l'inspire.

Arrivé là, l'artiste connaît, même sans sortir de l'ordre naturel, ce qu'il y a de plus divin dans l'homme, ce qui porte aux plus hauts sommets de l'art le génie artistique soulevé par son souffle puissant, l'*enthousiasme;* l'enthousiasme, sans lequel jamais rien de tout à fait beau et de tout à fait grand ne se fait dans l'humanité; l'enthousiasme, comme si vous disiez l'*Emmanuel* de l'artiste arraché à lui-même et transporté en Dieu, du moins porté aussi près de Dieu que le permet la nature. Ah ! je le sais, cet enthousiasme n'est pas encore celui qui transporte les prophètes ; il n'est pas encore ce commerce rigoureusement divin qui est en essence la vie surnaturelle, la vie de la grâce telle que l'entend notre foi. Mais l'enthousiasme, ainsi que son nom même le dit, est comme une apparition du divin dans l'homme; c'est comme un contact de Dieu qui le fait tressaillir. Oui, toutes les fois que l'âme humaine a senti passer en elle le souffle qui enlève, la flamme qui féconde, avec cette rapidité prodigieuse qui semble l'affranchir tout à coup de la constitution normale de sa vie, c'est que cette âme a eu comme une apparition de l'infini; c'est qu'elle a senti plus ou

moins au fond d'elle-même le passage de Dieu. C'est alors que l'enthousiasme, prenant le génie haletant sur ses ailes de flammes, l'emporte dans les régions d'où il descend; c'est alors qu'aux regards de l'artiste les horizons s'élargissent et les perspectives s'étendent; c'est alors que ce qui n'était pour lui que clair devient lumineux; c'est alors qu'il voit avec profondeur, réfléchit avec éclat et reproduit avec splendeur. Ah! regardez en ce moment exceptionnel le grand artiste arraché à lui-même par l'absolu de son abnégation et par la contemplation extatique de la beauté qui le ravit. Le voilà transporté dans le voisinage de Dieu par la puissance de son enthousiasme. Ce qui l'enlève, le transporte, le transfigure en ce moment, ce n'est pas l'enthousiasme échevelé, effaré, l'enthousiasme énerguménique, contrefaçon misérable du véritable enthousiasme; c'est l'enthousiasme vrai, sincère, harmonieux. Le voilà dans la lumière de son enthousiasme, beau lui-même de la beauté qu'il contemple et qu'il veut reproduire : son âme est pleine de visions, son cœur de tressaillements, sa poitrine de souffles, son regard d'éclairs, son visage de rayons et sa main de puissance : il va faire son chef-d'œuvre; il va réaliser sa plus belle création, parce qu'il est porté par

son enthousiasme aussi près que possible de Dieu créateur.

Ah! je comprends, maintenant, pourquoi le rationalisme et l'athéisme tuent le beau dans l'humanité, comme ils y tuent le vrai et le bien; c'est qu'en détachant l'homme de Dieu pour le rejeter tout entier en lui-même et sur lui-même, ils suppriment l'enthousiasme. Je comprends pourquoi un rationaliste célèbre a pu dire, que le dernier mot de la science, telle qu'il la comprenait, devait être l'extinction simultanée de la religion et de l'art. Je comprends enfin pourquoi la religion, et surtout la religion chrétienne, est la grande inspiratrice de l'art : c'est qu'elle réalise le véritable enthousiasme par l'héroïsme de l'abnégation, et que le sommet de l'art n'est que l'enthousiasme à sa plus haute puissance.

V. — Je pourrais m'arrêter ici; mais pour achever de vous montrer la part de l'homme dans les œuvres de l'artiste, une chose demeure à vous signaler, sans laquelle ni cette pureté d'amour, ni cette sublimité de l'abnégation et de l'enthousiasme ne peuvent guère subsister. Cette chose sainte et belle entre toutes, dont les artistes ne peuvent abandonner le culte sans porter

à l'honneur de l'art et à la beauté de leurs œuvres des atteintes plus ou moins profondes; cette chose, auxiliaire puissante et gardienne sacrée du vrai génie de l'art, et qui a, comme ce génie lui-même, des intuitions lumineuses et des aspirations angéliques; cette chose vous l'avez devinée; elle se nomme la *chasteté*, c'est-à-dire, selon la langue chrétienne et le vocabulaire de la conscience honnête, la vraie pureté de l'âme.

Sur quoi se fonde cette admirable alliance de l'art et de la chasteté, c'est ce qu'il n'est pas difficile de faire entendre à des âmes pures.

Nous l'avons dit, ce qu'il faut avant tout à l'artiste, c'est un œil lucide pour découvrir la beauté, et une sorte d'infaillible instinct pour la reconnaître et pour la deviner. Or, voilà ce que fait tout d'abord la chasteté pour le génie de l'artiste : elle donne à son regard quelque chose de cette lucidité tranquille qui caractérise les natures angéliques. Le vrai sens de la beauté ne pénètre nulle part plus facilement qu'au fond d'une âme pure. La clarté suave d'une lune se réfléchissant sur la surface d'un lac, un rayon de soleil traversant un cristal immaculé, ou brillant le matin sur une goutte de rosée, aucune image, si gracieuse et si expressive soit-elle, ne peut peindre ce spectacle du monde

moral, une grande beauté gravant son image au fond d'une âme pure. Les âmes chastes, outre la clarté du regard, ont de plus comme un infaillible instinct qui les avertit de la présence du beau, comme il les avertit de la présence du bien. C'est que la pureté virginale, la chasteté, c'est la beauté de l'âme humaine ; c'est la beauté morale dans ce qu'elle a de plus pur et de plus immaculé. Or, comme le bien devine le bien, la beauté devine la beauté et lui dit en la reconnaissant : Je vous connais ; nous sommes deux rayons du même foyer, nous nous rencontrons au centre de toute beauté.

La chasteté fait plus que donner le tact de la beauté ; elle en donne l'amour ; elle est en sympathie naturelle avec tout ce qui est vraiment beau. Plus une âme a de lumière et de pureté, plus elle se passionne pour toute vraie beauté. Ce rapport intime, universel et constant, entre la pratique de la chasteté et l'amour de la beauté, n'a pas lieu d'étonner ; car la pureté est la plus belle image du bien reluisant au fond de l'âme humaine ; et comme la beauté reconnaît la beauté, elle aime, pour la même raison, la beauté qui lui ressemble. Et de même que la chasteté subit le charme de la beauté et l'aime d'un amour pur comme elle-même, elle éprouve en face de la laideur une répulsion instinctive. Un

auteur en a fait la remarque judicieuse : « Plus une « âme est pure et éclairée, plus la laideur lui est anti- « pathique : toute âme que n'a pas pervertie une cor- « ruption précoce est repoussée par la laideur [1]. » Et ce qui démontre encore mieux combien est profonde l'alliance qui unit à la pratique de la chasteté l'amour de la beauté, c'est qu'en même temps que la pureté nous attire vers ce qui est beau, ce qui est beau, de son côté, conspire à nous rendre plus pur. La noble passion du beau prédispose à la vertu; et quel qu'en soit le mystère, on dirait qu'on se sent meilleur après avoir admiré.

Certes, ce n'est pas moi qui conseillerai à une vertu tourmentée et à une chasteté militante de se contenter d'invoquer ce secours, la contemplation du beau. Mais il est incontestable qu'il y a dans la contemplation de ce qui est vraiment beau je ne sais quoi de purificateur. Et selon la remarque d'un jeune homme doué au plus haut degré du sens artistique, « on éprouve le besoin d'avoir la conscience pure pour s'approcher du beau [2]. »

Au contraire, ce qui se sent impur repousse ce qui

1. L'évêque.
2. Tonnelé.

est beau. C'est que la laideur morale empreinte dans notre âme, en face du beau qui se découvre au regard, offre un contraste dont le sens intime blesse la vie dans son fond. C'est comme une splendeur de l'ordre qui accuse notre désordre et nous inflige cette étrange douleur : voir d'un même regard et la beauté qui est hors de nous et la laideur qui est en nous. Aussi l'homme qui porte en lui, à un certain degré, la dépravation morale, réagit, au détriment du sens artistique, contre la douleur que lui inflige ce contraste de la laideur en lui et de la beauté hors de lui. Ou il nie sa propre laideur en glorifiant ses désordres ; ou il prend en dégoût la beauté qui le blesse ; et l'on a vu les hommes même les mieux doués arriver ainsi peu à peu, sans même le soupçonner, à amortir en eux cette fibre intime qui fait vibrer, dans un concert ravissant, toutes les facultés du génie artistique. C'est qu'on ne peut impunément se mettre en antagonisme avec l'harmonie des choses ; c'est que le beau et le bien sont frères ; c'est que la vertu et l'art sont solidaires ; c'est que la chasteté et la beauté s'attirent ; et dans les dévastations que la volupté fait dans une vie impure, rien ne peut empêcher les délicatesses du sens artistique de périr avec les délicatesses du sens moral.

Et avec les délicatesses du sens artistique, avec l'instinct et l'amour de la beauté, la ruine de la pureté enlève aussi peu à peu les grandes aspirations qui font les vrais artistes. Les âmes pures, on ne saurait le méconnaître, ont des aspirations que n'ont pas les âmes impures. L'impureté dans les mœurs renverse, ou du moins obscurcit l'idéal dans les arts. Au lieu de communiquer à la matière le rayon de l'esprit, elle fait tomber sur les clartés de l'esprit les ombres de la chair: elle voile comme d'un épais rideau aux regards de l'artiste les splendeurs de son idéal. L'idéal? mais en est-il encore pour l'artiste tombé dans les derniers bas-fonds, et, si je l'ose dire, dans la dernière fange de l'immondice humaine? L'idéal! mais qu'est-ce que ce soleil de l'art vu à travers les fumées de l'orgie, ou cherché avec un regard terne, avec une âme émoussée, avec des facultés atrophiées par les outrages de la débauche? Quel idéal peut demeurer à l'artiste qui ne sait pas même, par une vertu vulgaire, sauvegarder dans sa vie une pureté quelconque?

Ainsi vous le voyez, Messieurs, tout se tient dans les choses au fond d'une admirable unité: le Vrai tient au Beau, le Beau tient au Bien, le Bien tient au Pur, le Pur tient au Parfait dans la sphère de l'art comme en

toute autre sphère. La loi en est portée, entre le beau et l'impur l'alliance ne peut tenir; et le génie de l'art répudie avec l'impureté des mœurs une association qui ne saurait durer. Un moment sans doute, le vice et le génie peuvent se rencontrer comme une monstruosité dans le même individu. Mais, tôt ou tard, l'un des deux triomphe de l'autre : ou le génie de l'art, suivant ses inspirations généreuses, anéantit la pratique du vice, ou la pratique du vice, suivant ses instincts destructeurs, anéantit ou du moins humilie le génie de l'art. Mais le génie laissé à lui-même aime le pur et l'immaculé ; il admire comme les plus beaux reflets de l'idéal dans l'homme les splendeurs de la chasteté; et les œuvres qu'il crée sous sa propre inspiration ont je ne sais quoi de chaste et de pur comme lui-même. Il imite ce grand maître de l'harmonie, qui, alors qu'il se sentait arrêté dans une création, invoquait la Vierge immaculée, et lui demandait de faire descendre sur son œuvre un reflet de sa pureté virginale. La médiocrité seule rêve les faciles succès en surexcitant les instincts sensuels et les curiosités lubriques. Mais le vrai génie laisse tomber sur ces faciles triomphes ses dédains superbes et ses mépris glorieux. Si parfois l'homme de génie lui-même ne rougit pas d'avoir pour ces goûts dépravés

de lâches condescendances, ah ! croyez-le bien, il ne le doit pas à son génie : seule la convoitise, osons le dire, la *bête humaine* en est la cause; mais lui-même et par lui-même, il est comme l'ange des saintes pensées et des inspirations pures; il suit le souffle qui est le sien; il plane d'un vol libre bien haut par-dessus les basses régions de la chair et des sens ; il dédaigne avec toute impureté une union deux fois adultère; et fixant son regard d'aigle vers le soleil de la beauté idéale, il proclame, en déployant ses ailes et en prenant son naturel essor, son immortel hymen avec la chasteté.

Ah! peut-être, en entendant ces paroles, quelques hommes trop intéressés à répudier cette sainte alliance auront la tentation de réclamer; ils s'écrieront : Exagération sacerdotale ! ascétisme ! monachisme! fanatisme ! et peut-être ils ajouteront : cléricalisme ! — Mais non, Messieurs, croyez-le bien, tous ceux qui défendent cette alliance de l'art et de la chasteté ne sont pas des prêtres, des moines, des cléricaux. Écoutez entre autres le témoignage d'un auteur vivant qui échappe par ses œuvres mêmes à tout soupçon de monachisme ou de cléricalisme; témoignage d'autant plus irrécusable, que l'auteur connaît mieux le monde dont il peint les mœurs et signale les égarements.

« Fouillez la vie intime de ceux qui méritent véritablement le nom d'artistes; vous les trouverez tous hommes de bien, tous religieux, et quelquefois *purs comme des saints*. Quant à ces hommes débraillés et corrompus qui prennent le nom d'artistes, je les ai vus traînant le matin dans les ateliers, le soir dans les estaminets, la nuit partout. Ils sont toujours à la veille de produire une grande œuvre; et après avoir toute leur vie hurlé contre ce qui leur est supérieur, ils disparaissent sans laisser d'autre trace de leur passage sur la terre que la fumée qui s'évanouit. Ces gens-là ne sont pas plus des artistes que les déserteurs ne sont des soldats, et que les banqueroutiers ne sont des commerçants. Toutes les classes ont leur écume; ceux-là sont la nôtre. »

Messieurs, nous prenons notre bien là où nous le trouvons, et j'adhère de toute mon âme à ce témoignage ultra-profane, proclamant avec nous la parenté naturelle du beau et du pur, le mariage sacré du grand art et de la chasteté.

Tels sont, Messieurs, avec toutes les diversités et toutes les nuances que mille choses expliquent, les rapports intimes qui unissent l'homme et l'artiste, la valeur de la vie humaine et la valeur de l'œuvre ar-

tistique. Oui, Messieurs, croyez-le bien, étant supposés le travail et même le génie, pour monter haut dans la sphère de l'art, et pour se maintenir sur ces hautes cimes d'où l'on emporte les sympathies générales et les admirations légitimes, voilà ce qu'il vous faut : il faut que vous soyez tout à la fois hommes de religion, hommes de foi, hommes de cœur, hommes d'abnégation et d'enthousiasme, et par-dessus tout, il faut que vous soyez des hommes de chasteté.

O Dieu, écoutez la prière que mon cœur fait monter jusqu'au vôtre pour mes frères les artistes. Faites qu'ils vous connaissent, vous aiment et vous cherchent avant tout, vous, le centre vivant de toute beauté : faites qu'à force de religion, de foi et d'amour, ils portent l'abnégation et l'oubli d'eux-mêmes jusqu'à cet enthousiasme qui les transporte en vous. Faites luire surtout dans les réalités de leur vie, avec une pureté immaculée, cette beauté qu'ils cherchent et qu'ils ont l'ambition de reproduire par la puissance de leur génie. Faites fleurir, au centre de leur cœur, la rose céleste de la chasteté ; que cette rose en s'y épanouissant embaume d'un même parfum et leur vie et leurs œuvres, et que l'humanité en passant devant leurs chefs-d'œuvre s'écrie avec une admiration pleine d'amour et de reconnaissance : Oh ! qu'elle

est belle la génération des chastes, et quelle splendeur l'environne : *O quam pulchra est casta generatio cum claritate!* Ses œuvres sont embaumées de ses propres parfums; elles sont belles de sa propre beauté; et moi, l'humanité, je leur prépare dans la perpétuité de ma mémoire une gloire immortelle : *Immortalis est enim memoria illius.*

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LES CAUSES DE LA DÉCADENCE ARTISTIQUE

MONSEIGNEUR,

Après avoir montré la nature et le but de l'art, nous avons vu ce que peut l'homme pour le perfectionnement de l'artiste; nous avons dit ce que sa religion, sa foi, son amour, son abnégation, sa pureté, ses mœurs personnelles, font pour le progrès et pour la gloire de ses œuvres. Mais, il faut le reconnaître, l'artiste n'est pas un être isolé; il vit dans une atmosphère intellectuelle, morale et littéraire dont il subit les influences plus ou moins décisives; et s'il est vrai de dire que la valeur de l'homme influe sur les œuvres de l'artiste, il est vrai de dire aussi que le siècle par ses tendances dominantes influe sur l'un et l'autre. Après avoir recherché le rapport qui existe entre

l'homme et l'artiste, nous avons donc à rechercher le rapport qui existe entre l'artiste et son siècle, au point de vue du progrès ou de la décadence artistique.

L'art contemporain est-il en progrès, ou est-il en décadence? Question délicate, qui touche à la fibre toujours vibrante des susceptibilités artistiques, et qui n'est pas directement le sujet de ce discours. Écoutez seulement sur ce point quelques témoignages qui peuvent donner à réfléchir. « Si l'on se recueille, » disait naguère un critique des dernières expositions, « pour porter sur le caractère général de l'art à notre époque « un jugement consciencieux, il faudrait avoir l'esprit « bien disposé à l'optimisme, pour ne pas éprouver un « découragement attristé. » Voici, sur le même point, un jugement plus sévère encore : « Tout le monde est « d'accord sur la décadence de l'art. Tous en conviennent tout bas; tout haut, c'est autre chose. La « louange est de commande. Depuis que l'art s'est fait « libre penseur, il ne veut plus entendre la vérité. » Enfin, voici des paroles venues de plus haut, et dont il est impossible de méconnaître la portée exceptionnelle: « Le niveau littéraire et artistique n'est pas à la hauteur « où l'avait placé la sévérité du public gardien des saines « traditions de l'art français. » Les artistes, qui trouve-

raient ce jugement inique, peuvent demander justice au tribunal de l'opinion contre le *Livre bleu* de 1866.

Quoi qu'il en soit de la valeur de ces témoignages, la question de fait n'est pas celle que j'aborde directement dans ce discours. Il s'agit pour le moment de constater la cause plutôt que l'effet, le principe du mal plutôt que le mal lui-même ; il s'agit de montrer non pas précisément ce qui existe, mais ce qui doit naturellement se produire dans l'ordre artistique, étant donné le milieu où respire et se meut la vie des artistes.

Or, sans admettre ici la théorie grossière qui fait peser sur le génie artistique le *milieu* social comme une fatalité, on doit reconnaître cependant que l'atmosphère intellectuelle, morale et littéraire, où se meut l'artiste, exerce sur le génie de l'art et sur le caractère de ses créations une influence considérable. L'artiste subit plus ou moins le contre-coup des idées, des mœurs et des littératures vivantes ; et ces trois actions simultanées conspirent à créer pour l'homme les plus grandes tentations, et pour l'artiste les plus redoutables écueils. Si, portées par un souffle heureux, ces trois choses, entre beaucoup d'autres, vont de bas en haut, l'artiste, même sans y songer, participe à ce mouvement ascensionnel. Mais si ces trois forces d'impulsion vont en

sens contraire, l'art dans son ensemble participe à l'universelle décadence; et il n'y a plus, pour y échapper, que de rares génies armés d'une force exceptionnelle, marchant intrépides et fermes, les yeux fixés sur l'idéal, contre le courant qui emporte tout en bas.

Il s'agit de savoir quelle est l'influence qu'exerce aujourd'hui sur l'art l'atmosphère que nous respirons, et en particulier, quel est le mouvement que tendent à imprimer aux œuvres de l'art contemporain les perversions intellectuelles, morales et littéraires de notre temps.

I. — Et d'abord, ce qu'il faut entendre ici, c'est la dégradante influence que doivent inévitablement exercer sur le domaine de l'art les grandes négations philosophiques et scientifiques signalées dans les conférences de 1865. L'artiste vulgaire, l'artiste servilement imitateur ou grossièrement réaliste pourra demander en souriant : — Qu'y a-t-il de commun entre les erreurs philosophiques et les œuvres artistiques?... Qu'importent et le naturalisme et le panthéisme et l'athéisme et le matérialisme et le positivisme et le fatalisme et le scepticisme, alors qu'il s'agit des choses de l'art? — L'artiste qui a une main pour peindre avant d'avoir une tête pour penser pourra poser cette question niaise.

Mais l'artiste qui pense ne s'étonnera pas de voir la philosophie et l'art unis dans la solidarité des mêmes chutes et des mêmes décadences. Entre les négations de la science et les dégradations de l'art, en effet, la relation est intime; elle tient au fond des choses, comme au fond de l'âme humaine; et elle se produit au dehors par une marche régulière et un parallélisme constant.

La première négation que je signale comme le point de départ des dégradations artistiques, c'est la négation absolue du *surnaturel*. En supprimant de l'âme humaine la croyance au surnaturel, le naturalisme ôte par ce seul fait à la royauté de l'art son plus beau diadème. Nous l'avons fait remarquer dans la dernière conférence : supprimer le surnaturel, c'est découronner l'art. Je n'insiste pas sur ce point.

Il y a une négation qui porte aux conceptions de l'art et à ses créations un coup plus décisif, c'est la négation panthéistique. Le panthéisme est, de sa nature, destructif de l'art; il en supprime la base fondamentale en niant la distinction substantielle du fini et de l'infini, du réel et de l'idéal. « Otez Dieu de la création, » dit un écrivain célèbre, « le beau n'a plus de type essentiel; « l'art manque de raison et de vie, et il n'en reste que

« le cadavre ; il s'évanouit au sein d'une unité incom-
« préhensible. » L'art, en effet, pour vivre de sa véritable vie, suppose trois mondes : la nature, l'homme et Dieu ; le naturel, l'humain et le divin. L'art, comme la science elle-même, ne peut atteindre toute sa perfection qu'en s'élevant par ces trois degrés jusqu'au centre de toute vérité et de toute beauté. L'artiste pas plus que le philosophe ne doit oublier que l'homme domine la nature et que Dieu domine l'homme. Jamais dans les grandes créations du génie, ni la nature n'absorbe l'homme, ni l'homme n'absorbe Dieu. Supprimer de l'art la beauté humaine, c'est lui ôter sa vie ; en supprimer la beauté divine, c'est lui retirer son auréole : car c'est lui ôter son idéal, l'idéal transcendant, essentiellement supérieur à l'esprit qui le contemple et au génie qui le cherche. Que devient en effet l'idéal dans cette philosophie ambitieuse ? Il tombe au niveau de l'homme ; tout au plus il demeure à la hauteur de l'âme humaine. Toute idée qui surgit du fond d'une âme, c'est l'idéal ; idéal purement personnel, relatif à la capacité du sujet qui le conçoit. Chacun, dès lors, pose lui-même devant lui-même comme son propre idéal ; l'art manque fatalement sa vocation ; il ne tend plus à *élever* l'humanité au-dessus d'elle-

même : car l'art ne peut viser plus haut que son idéal, et l'idéal désormais n'est pas plus haut que l'humanité.

Telle est l'esthétique du panthéisme. Il y est encore question du *divin*, mais du divin ramené à la mesure de l'humain. Pour lui, l'idéal n'habite plus un monde supérieur à la nature et à l'humanité; il ne vit plus éternel et immuable au sein de l'absolu; car pour lui l'absolu n'est que le monde lui-même. Cette théorie de l'idéal objectivé dans l'homme même, théorie qui tue ensemble la religion et l'art, est le résumé de l'esthétique hégélienne; et c'est précisément le grand maître de cette théorie religieusement et artistiquement destructive, qui n'a pas craint de prophétiser, comme nous le rappelions dimanche, la chute prochaine de la religion et de l'art devant la domination définitive de la science, seule capable, dit-il, de saisir et d'atteindre l'*absolu*.

Une chute appelle une chute, et une dégradation amène une dégradation. Le panthéisme détruit la notion et la réalité du divin, mais il en garde le nom; il déplace Dieu en le mettant dans la nature et surtout dans l'homme, mais il prétend le maintenir : il conserve le nom, l'image, le spectre, la statue, le marbre

de Dieu. Mais voici une négation plus directe du divin, et partant une chute plus précipitée de l'art dans une destruction absolue de l'idéal; c'est la négation *athée*.

L'athéisme nie l'art parce qu'il nie Dieu; il supprime le divin d'une manière absolue; il en retranche même le nom, et en chasse même le simulacre. Il renverse l'idéal par sa base en supprimant le sujet qui le porte. Il n'y a rien au-dessus de l'homme, rien par-delà le grand tout, rien en dehors de la masse visible dont l'homme fait partie : l'*au delà* n'existe plus. *Au delà*, c'est la chimère; *au delà*, c'est l'imaginaire; *au delà*, c'est le néant. Dès lors, qu'adviendra-t-il de l'art? Il n'y a plus, il ne peut plus y avoir d'élancement vers l'invisible et d'essor vers l'infini; le génie n'a plus besoin de chercher des ailes pour voler vers les hauteurs : il est muré dans la réalité palpable; il n'a plus qu'à se traîner, pour ne pas dire, à ramper à la surface du monde réel.

Il ne semble pas possible à l'art de descendre plus bas. Pourtant le matérialisme pur fait faire à l'art un pas de plus dans la voie de ses dégradations. Nous disions tout à l'heure : l'art suppose trois mondes, la nature, l'homme et Dieu; le naturel, l'humain, le divin. L'athéisme supprime directement le divin; mais le ma-

térialisme, qui implique l'athéisme, supprime même l'humain : du moins il supprime ce qu'il y a de plus humain dans l'homme, c'est-à-dire son *âme*. Par là, il force l'art non-seulement à replier ses ailes d'ange pour retomber du divin dans l'humain; il le force à tomber encore plus bas; il le contraint à s'accroupir dans la matière. Et au bout de ces dégradations, il y a, comme résultat fatal, cette chose artistiquement monstrueuse, dont nous aurons à parler, et que notre siècle a nommé le *réalisme*. Représenter telle quelle la réalité et la réalité matérielle seulement : tel sera le suprême effort de l'art. Le reste ne serait plus que contradiction et mensonge. Pourquoi poursuivre un idéal? Il n'y a plus d'idéal. Pourquoi faire dans vos œuvres resplendir la lumière et la beauté de l'âme, puisqu'il n'y a plus ni lumière ni beauté de l'âme ?

Ici, Messieurs, au confluent de tous ces courants d'erreurs philosophiques qui emportent le monde moderne aux décadences artistiques, nous rencontrons le *positivisme*. Le positivisme est la négation de l'idéal et la mort de l'*art*, parce qu'il est le règne exclusif de la matière et du calcul. Tout ce qui éveille la passion de l'idéal, tout ce qui donne au génie le souffle et l'inspiration, le vol et l'essor, est éliminé par le positivisme et chassé

comme des fantômes vides dans la région des chimères. Le sens religieux, chimère; le sens de l'infini, chimère; le sens de l'invisible, chimère; le sens du bien, la conscience morale, chimère; le sens psychologique, la science de l'âme, chimère!... Et dès lors, que peut être, je vous prie, le sens artistique, si ce n'est une chimère jetant son prestige sur toutes les autres chimères?... Oh! mon frère le positiviste, dites-moi, comment l'art, ce fils radieux du génie et de la beauté, sortira-t-il de ce mariage grossier de la matière et du calcul, qui résume tous les dogmes de votre symbole et tous les sacrements de votre religion? Comment ferez-vous pour peser, pour mesurer, pour calculer, pour chiffrer la valeur d'un chef-d'œuvre, et lui donner sa place marquée dans le temple de la science et de la religion positive? Vous avez du talent, voire même du génie; à la bonne heure. Vous pousserez jusqu'où elle peut atteindre la perfection des procédés techniques et de l'exécution matérielle; vous ferez manœuvrer, avec une régularité exacte comme le calcul, la machine de l'art. En bon positiviste, vous réaliserez des prodiges; mais quels prodiges? les prodiges du métier. En soumettant tout, et l'âme humaine elle-même avec ses élans spontanés et ses libres essors, à la froide loi du calcul, vous fermez devant

votre génie toutes les sources de l'inspiration. Et si quelques jours vous faites sortir d'une inspiration profonde une œuvre sublime, ce sera pour infliger à votre propre système de glorieux démentis. C'est qu'à force d'être artiste, même sans le vouloir, peut-être même sans le savoir, vous aurez cessé d'être positiviste. Mais soyez positiviste, soyez-le quand même, soyez-le partout, soyez-le toujours : eussiez-vous reçu en partage le génie de Mozart, de Michel-Ange et de Raphaël ; le positivisme, suivant ses instincts, vous poussera sur une pente fatale, sa règle dans une main et son compas dans l'autre, à l'abaissement progressif de l'idéal, et finalement à l'extinction de l'art.

Il y a une erreur qui suit dans l'ordre philosophique ces systèmes dégradants, comme l'ombre suit les corps; c'est le fatalisme. D'après une théorie qui ne prend même plus la peine de s'adoucir ni de se voiler, le monde est un ensemble de *faits liés entre eux par la chaîne infrangible de la fatalité*. L'univers est le mécanisme universel. Dans ce mécanisme chaque fait est rivé à un autre fait ou à un ensemble de faits, comme un rouage dans une machine tient à d'autres rouages. Rien n'échappe à cette loi du mécanisme universel, ni le monde intellectuel, ni le monde moral, ni le

monde artistique. Vous comprenez tout de suite, Messieurs, quelle étrange esthétique doit sortir du sein de cette philosophie monstrueuse. Une œuvre d'art dépend fatalement d'un ensemble de faits qui l'expliquent et la font exister telle qu'elle est. Quels sont ces faits?... Écoutez la théorie. Une œuvre d'art dépend d'abord de l'œuvre totale de l'artiste, chaque artiste ayant un *faire* déterminé *fatalement* par l'ensemble de ses facultés. L'œuvre totale de l'artiste dépend elle-même (toujours fatalement) de l'ensemble ou du groupe des artistes auquel il vient se rattacher. Mais ce groupe d'artistes contemporains n'est pas lui-même en fait isolé; il dépend d'un ensemble plus vaste, c'est-à-dire du monde et de la société qui l'entoure. Cette voix des artistes, composant tel ou tel groupe dans l'histoire de l'art, n'est que l'écho agrandi du vaste bourdonnement populaire, et de la voix multiple et infinie des peuples chantant à l'unisson. — Ainsi, d'anneaux en anneaux, vous suivez la chaîne des nécessités qui se lient les unes aux autres; et le premier d'où se déroule toute la chaîne, vous le trouvez dans la main de fer de la fatalité. Car, veuillez le remarquer, il ne s'agit pas ici d'une simple influence des faits contemporains sur les phénomènes esthétiques ou les créations de l'art,

ce qui n'est contesté par personne, et ce que je démontre en ce moment moi-même : il s'agit de causes qui *déterminent* et de faits qui *nécessitent*. L'auteur même de la théorie le déclare : là se trouve la *raison dernière qui explique*, la *cause primitive* qui *détermine* tout le reste. De même que l'apparition de certaines végétations, l'aloès, l'oranger, la vigne, etc., s'explique par les zones où elles apparaissent : ainsi les *productions de l'esprit ne s'expliquent que par leur milieu*. Une œuvre d'art est un *produit* comme un autre : le milieu en détermine la croissance, la beauté ou la laideur. Comme le froid ou le chaud, l'humidité ou la sécheresse, éliminent d'un lieu certaines plantes et y font se développer les autres : ainsi les *circonstances environnantes* empêchent telle œuvre de paraître, et multiplient les œuvres qui leur sont opposées. La température morale fait non-seulement *à peu près*, mais *exactement*, sur les œuvres d'art ce que la température physique fait sur les plantes; et les deux végétations parallèles, mais soumises à la même loi, leur milieu étant donné, sont également fatales et nécessaires.

Et voilà ce que l'on a bien osé nommer la *Philosophie de l'art;* une théorie qui tue ensemble et l'art et la

philosophie !... On avait dit, en appliquant à l'ordre moral cette théorie étrange : La vertu et le vice ne sont qu'un produit, et un produit fatal, comme *le sucre et le vitriol*. On dit maintenant en l'appliquant à l'ordre esthétique : L'œuvre d'art est un produit comme un autre, comme un aloès, un palmier, une plante quelconque; sa perfection, sa beauté, sa grandeur sont déterminées d'avance par le milieu où elle paraît; elle est fixé *a priori* par le coin de fer de la nécessité. Hommes de génie, voilà votre destin : vous êtes les serviteurs de la fatalité ! Ah ! vous avez beau plonger dans l'infini votre regard profond; vous avez beau vous redresser de toute votre hauteur dans le sentiment de votre liberté créatrice et féconde; vous avez beau tendre tous vos ressorts pour secouer ce vêtement de plomb que les circonstances font peser sur vous : vous ferez ce qu'elles vous imposent, ni plus ni moins, des miracles de beauté ou des prodiges de laideur, des œuvres accomplies ou des œuvres misérables !

Arrivé là, l'art, s'il existe encore, tombe avec tout le reste dans le grand abîme du *scepticisme* universel où il s'évanouit. Comme il n'y a plus de règle pour distinguer le vrai du faux dans l'ordre intellectuel, le bien du mal dans l'ordre moral, il n'y en a plus pour distin-

tinguer le beau du laid dans l'ordre artistique. Le système dont nous venons de parler, il faut lui en savoir gré, accepte toutes ses conséquences. L'ancienne théorie de l'art en donnait la définition et en prescrivait les règles. La méthode nouvelle exclut toute définition et tout *criterium* de l'art. Elle consiste à considérer l'œuvre d'art comme un produit dont il faut marquer les caractères et rechercher les causes. Rien de plus. Qu'est-ce que l'art? Il n'y a pas de définition à donner, mais seulement des faits à toucher, c'est-à-dire les productions et les œuvres d'art rangées par familles, comme les plantes et les animaux dans un muséum. On applique l'analyse aux uns et aux autres; on cherche ce qu'est une œuvre d'art, comme on cherche ce qu'est une plante et un animal, et, d'un côté comme de l'autre, il n'est besoin que de l'expérience. Ainsi com-comprise, l'esthétique ne proscrit ni ne pardonne, elle constate et elle explique. Elle a des sympathies pour toutes les formes de l'art, même pour celles qui paraissent les plus opposées. Elle les accepte comme de simples manifestations de la vie humaine. Pourvu que l'artiste ait un sentiment profond, passionné et ne songe qu'à l'exprimer tel qu'il l'éprouve, sans hésitation, sans défaillance et sans réserve, *cela est bien.*

Dès qu'il est sincère et assez maître de ses procédés pour traduire exactement son impression, son œuvre est belle, ancienne ou moderne, gothique ou classique.

Après ces citations rigoureusement textuelles, je le demande, est-il possible de dire plus clairement qu'il n'y a plus dans l'art ni beauté ni laideur intrinsèque? que tout *criterium* esthétique est une chimère, et tout jugement sur la valeur artistique des œuvres du génie, une illusion? Et voyez-vous à quoi se réduiront désormais et la philosophie de l'art et la critique artistique? Des constatations de faits, des classifications de produits, des divisions de genres, d'espèces, de familles, des notations de rapports entre le sujet qui exprime et l'objet exprimé, entre l'artiste et son œuvre, entre le milieu social et le produit humain, entre l'atmosphère et la plante, entre la température du ciel et la fleur de l'art. Que devient alors l'œuvre artistique sous le regard du contemplateur, du critique, de l'appréciateur et de l'admirateur? Un *produit* naturel, un fait brut, placé en son ordre topographique, chronologique et spécifique, comme un animal en zoologie, une plante en botanique, une pierre en minéralogie. Que devient l'étude de l'art? Un numérotage de phénomènes nécessaires. L'histoire de l'art? Un herbier de plantes

mortes. Le sanctuaire de l'art? Un muséum de chefs-d'œuvre fossiles!...

Et voilà les erreurs intellectuelles semées comme la poussière dans l'atmosphère que vous respirez. Comment, je vous prie, le souffle de ces doctrines passerait-il, sans en altérer l'idéal, sur l'âme de nos artistes? Oh! non, mille fois non, que le génie de l'art, sous le coup de tant d'erreurs, demeure en lui-même inaltérable et pur, sans en recevoir aucune atteinte et sans en garder la blessure, non, cela n'est pas possible. Un homme, peut-être, un homme choisi, un homme exceptionnel, élevé par la puissance de ses convictions et l'essor de son génie au-dessus de ce monde d'erreurs et de ce chaos de négations, pourra échapper à ces influences; la masse des artistes, jamais. Pris dans son ensemble, le monde artistique marchera d'un même pas et sur un même penchant avec le monde philosophique; et toutes les chutes des intelligences marqueront d'étape en étape toutes les chutes de l'art.

II. — Mais, Messieurs, si le courant de nos *perversions intellectuelles* doit exercer et exerce en effet sur la décadence de l'art une influence lointaine, mais réelle le courant de nos *dépravations morales* en exerce

une autre plus visiblement et plus immédiatement désastreuse. L'art tient aux mœurs par des rapports si intimes, que, sauf quelques exceptions amenées par des causes accidentelles, le thermomètre de la moralité publique marque le niveau du progrès astistique. L'art est le réflecteur éclatant des mœurs populaires, et les mœurs populaires sont les moteurs tout-puissants de l'art lui-même. Vos créations artistiques reproduisent comme un miroir vos vertus et vos vices; et à leur tour, vos vices et vos vertus réagissent avec toute l'énergie d'un ressort vivant sur le mouvement des créations artistiques. Il y a entre ces deux choses action constante et réaction continue; action inévitable et réaction nécessaire. Considérée dans son ensemble, cette loi d'action et de réaction demeure inviolable et permanente. L'histoire de l'art, à quelque point de sa durée qu'on se place pour l'examiner, proclame ce parallélisme constant des dégradations morales et des dégradations artistiques.

Lorsque, dans la Grèce antique, le règne des sophistes, des matérialistes et des cyniques, ayant succédé à la philosophie de Socrate, de Platon et d'Aristote, eut exterminé avec ses croyances les derniers restes de ses vertus; alors cet art, qui fut dans ses beaux jours la

brillante couronne de la Grèce, tomba avec les mœurs d'une chute précipitée. Aux types artistiques relativement élevés de Minerve et de Jupiter, on substitua bientôt des types dégradants; types honteux, que je ne puis pas même nommer. Aux chefs-d'œuvre de Phidias, qui même en plein paganisme laissaient voir la matière elle-même brillant d'une beauté immatérielle, on vit succéder rapidement et se multiplier effroyablement, comme aujourd'hui, les œuvres écloses sous un souffle impur, et venant demander le succès à la satisfaction des curiosités lubriques et des grossières convoitises. Ce que l'on avait vu à Athènes se vit bientôt à Rome. Quand les doctrines sensuelles et les philosophies sybaritiques eurent amené dans Rome ces mœurs monstrueuses qu'on ne peut pas décrire, « l'art frappé à mort, dit un auteur peu suspect, pencha rapidement vers sa fin ; abruti par la corruption, il n'enfanta désormais que des ébauches informes et des êtres avortés. »

Ce phénomène historique est d'une généralité frappante. Il est la manifestation sincère du fond des choses à leurs surfaces visibles; il est le résultat d'une loi qui gouverne le monde moral aussi sûrement que la loi d'attraction gouverne le monde physique : vérité

tellement élémentaire, qu'il paraîtrait superflu d'insister pour la graver dans vos âmes, si elle n'était tout à fait fondamentale et absolument décisive.

J'ai établi autrefois que, sans un progrès moral proportionnel et même supérieur, tous les autres progrès doivent périr ou se retourner contre l'humanité même qui les accomplit. Cela est particulièrement vrai du progrès artistique; et jamais on ne vous dira trop et vous ne comprendrez assez tout ce que peut la dépravation des mœurs, pour précipiter la chute de l'art et en retourner contre vous-mêmes l'instrument dominateur et la puissance redoutable. Que peut et que doit devenir l'art dans la triple hypothèse que voici? Que doit-il advenir du progrès artistique, lorsque les âmes qu'il faut peindre sont généralement laides de leur laideur morale; lorsque le siècle, qui demande des tableaux et des peintures où il veut se reconnaître, a les instincts dépravés par d'ignobles passions; et lorsque les artistes, qui doivent peindre les âmes et répondre aux exigences du siècle, sont eux-mêmes gagnés par cette corruption qu'ils aspirent comme l'air dans l'atmosphère où ils vivent?

Veuillez vous le rappeler, Messieurs, l'art est avant tout une expression du beau; non-seulement du beau tel

qu'il apparaît à la surface de la nature, mais du beau tel qu'il se réfléchit du visage de Dieu au fond de l'âme humaine. Si l'artiste ne peut ni ne doit dédaigner de peindre et de reproduire la beauté qui resplendit dans la nature, il doit tendre bien plus à peindre la beauté qui resplendit dans l'homme. La beauté morale, la beauté de l'âme, doit faire surtout la noble séduction du génie de l'art; c'est elle qui doit primer, dans ses contemplations, ses amours et ses œuvres, toutes les autres beautés; parce que la beauté d'une âme est sur la terre le plus grand reflet de la beauté de Dieu.

Il résulte de là que la plus puissante cause d'élévation pour le génie artistique, c'est de contempler de grandes et de belles âmes; et réciproquement, la cause la plus active de ses abaissements, c'est de voir et de contempler souvent des âmes enlaidies par l'excès de leur corruption. Ah! Messieurs, lorsque, à force de dépravation, les âmes, à tous les degrés de la hiérarchie sociale, apparaissent, aux regards du génie qui veut les peindre, difformes et laides: comment voulez-vous que cette laideur, partout rencontrée face à face, n'arrive pas à s'empreindre dans l'imagination des artistes, et de là, à marquer leur œuvres au signe de son ignoble effigie? Comment, avec une vertu et une énergie vulgaires,

l'artiste, toujours en face de la laideur, apprendrait-il à peindre et à reproduire la beauté? Comment, poursuivi, obsédé tous les jours et à toutes les heures de sa vie par le spectre hideux de la laideur réelle, trouvera-t-il en lui assez de vision, assez d'amour, assez d'enthousiasme de la beauté idéale? Comment surtout trouvera-t-il en lui assez de puissance pour la peindre, et assez de courage pour la montrer à des générations qui ne peuvent plus ni se voir ni se reconnaître dans ces peintures de la véritable beauté? Sans doute, l'art n'est pas en essence l'imitation *telle quelle* des modèles vivants que l'artiste a sous les yeux. Qui oserait nier cependant que le besoin d'imiter n'entre dans le génie de l'art, et que cet instinct inné ne doive subir du perpétuel contact de la laideur une influence désastreuse? Si l'on a constaté que même le ciel matériel, vu par l'artiste au-dessus de sa tête, déteint sur ses œuvres et leur donne, selon la nuance des climats, la couleur sombre ou radieuse, grisâtre ou azurée : comment supposer que ce ciel du monde moral, où passent tant de figures difformes, ne laissera pas dans les œuvres de l'art quelque chose de sa triste empreinte? Et comment, malgré tout le génie et le bon vouloir des artistes, pourriez-vous empêcher cette conséquence fatale, que des

âmes généralement perverses, c'est-à-dire moralement laides, en posant devant les artistes, suscitent dans leurs œuvres des images qui leur ressemblent, c'est-à-dire de laides et repoussantes images? Comment surtout échapper à cette conséquence, alors que ces générations perverties ne se plaisent plus à contempler dans les arts que ce qu'elles mettent dans leurs mœurs, et que l'artiste, pour arriver au succès, se trouve condamné à répondre à des aspirations dépravées et à des exigences malsaines, par des représentations impures et des œuvres obscènes?

Ah! quand le génie se sent en face d'une société qui regarde en haut et aspire, en toute chose, le grand, le beau, le pur, le sublime; je comprends qu'alors un souffle divin l'emporte vers ces régions élevées où il se plaît à respirer lui-même. Le vent du siècle le pousse de bas en haut, et ses propres aspirations le poussent encore plus haut. Il sait que dans ces pures régions où brille la beauté sans tache, la gloire viendra couronner son front demeuré virginal et ses œuvres demeurées immaculées. Mais, quand le génie qui a l'ambition de resplendir aux regards de son siècle et de le remplir des échos de son nom, sent autour de lui je ne sais quoi de pesant qui fait pencher les âmes vers

la matière, le plaisir, la chair, la luxure; quand il se dit que pour voir la foule applaudir et saluer avec enthousiasme l'apparition de ses œuvres, il faut répondre à des aspirations descendantes et basses; quand il entend un peuple corrompu lui crier par toutes ses voix : « Montrez-moi ce que j'aime, ce que je poursuis, ce que j'idolâtre » ; grand Dieu ! quelle tentation pour l'homme de descendre avec son siècle dans les bas-fonds de la dépravation, et quel danger pour l'artiste de tomber avec ses œuvres jusqu'à ces abîmes où le beau disparaît avec le bien, où le goût meurt avec la conscience, où l'*art* enfin périt avec la *vertu!*

Ah ! Messieurs, si, non contents d'étaler partout aux regards de l'artiste par des mœurs dépravées des modèles immondes, vous l'invitez encore, par vos faveurs et vos applaudissements, à répondre par des œuvres éhontées à des goûts babyloniens; si, pour orner vos musées, vos salons, vos maisons, vos boudoirs, vous lui demandez, à prix d'or, des tableaux et des statues qui eussent fait rougir même la pudeur païenne; si vous passez avec la foule, distraits et indifférents, sans même leur accorder l'encouragement d'un regard, devant les œuvres moralement irréprochables, brillant des pures splendeurs de l'esprit et de la beauté

idéale; s'il vous faut, pour rassasier non l'admiration mais la convoitise d'un peuple sensuel, non pas ce qu'un homme a nommé la *nudité chaste*, la nudité pudique, où le rayonnement de l'esprit fait oublier la chair; mais s'il vous faut la nudité honteuse, libertine, audacieuse, provoquante; si vous demandez à l'artiste le nu pour le nu, le nu quand même, le nu partout; si vous poussez ces exigences jusqu'à l'invraisemblance, jusqu'à l'absurde et jusqu'à l'impossible : ou bien, ce qui revient au même, si l'artiste est convaincu que, pour arriver à la renommée, et surtout pour voir couvrir d'or ses œuvres fortunées, il n'a qu'à vous montrer dans ses tableaux des scènes de volupté et des débauches de sensualité : alors, je le demande, que peut-il advenir de la grandeur et de la dignité de l'art? Que pouvez-vous attendre et de ces mœurs dégradantes et de ces arts dégradés, si ce n'est une marche deux fois accélérée vers une double barbarie, vers l'extinction simultanée de la vertu et de l'art? Alors, à la lettre, vous avez les artistes que vous méritez; ils vous créent les œuvres que vous demandez, que vous applaudissez, que vous couronnez; ils disent, par l'exposition des œuvres écloses sous votre propre souffle : Ah! il vous faut du sensualisme; en voilà. Regardez, admirez, applaudissez; mais

surtout payez, payez bien cher ces audaces que nous n'eussions jamais montrées dans nos œuvres, si nous n'avions eu pour les tenter la complicité de vos vices et l'encouragement de vos mœurs ! Ah ! le parfum de vos louanges, la fumée de votre encens, le bruit de vos applaudissements, c'est bien ; mais ce n'est pas assez : le sacrifice de votre or, sachez-le bien, ce n'est pas trop pour compenser ces sacrifices de notre talent et ces immolations de notre art aux idoles de la chair et aux dieux de la volupté !...

Ainsi, même en ne tenant compte que de la laideur des âmes qui posent devant eux et des convoitises qui leur demandent de répondre à leurs goûts dépravés, déjà vous voyez à quelles tentations redoutables la publique immoralité expose le génie des artistes. Pour comprendre cette influence artistiquement désastreuse, il suffit, au moins pour la plupart, de les supposer faibles, c'est-à-dire de les supposer *hommes*. Et c'est bien autre chose si vous les supposez tels qu'ils se rencontrent trop souvent dans cette capitale, pauvres, isolés, luttant corps à corps contre la misère, qui vient, pareille à un spectre menaçant, se dresser dans leur atelier en face des grandes choses incomprises, et quelquefois même en face des chefs-d'œuvre exécutés par un génie

demeuré pur et désintéressé. Je vous le demande, en voyant autour de lui la médiocrité exploiter par des hardiesses insolentes la mine d'or du sensualisme, quelle tentation, pour notre artiste, de sacrifier l'esprit à la chair et l'art au métier, afin de s'arracher soi-même aux étreintes de la misère !

Mais il n'y a pas seulement sur le génie des artistes, dans la dépravation des mœurs, une influence indirecte de décadence artistique : la dépravation en se généralisant les atteint eux-mêmes, et directement corrompt en eux les vraies sources de l'art. Car ce que l'artiste met en ses œuvres, ce n'est pas seulement ce qu'il voit dans son siècle, c'est surtout ce que sa vie réelle met en lui-même. Je l'ai dit déjà, son art c'est sa parole; et sa parole c'est la manifestation de lui-même. L'art, la parole, le style, tout cela veut dire la même chose, la révélation de l'homme. L'art dans les hommes dépravés est donc forcément, plus ou moins, la manifestation de la vie dépravée, c'est-à-dire de la laideur morale, la pire de toutes les laideurs. La première condition de l'art comme de la parole, c'est la sincérité ; mettre au dehors par un signe authentique ce qui est au dedans : voilà la première loi de la parole et de l'art. Otez de la parole, du style et de l'art cette signature

brillante de la vie qui s'atteste, il n'y a plus de parole, plus de style, plus d'art ; il n'y a plus que la forme menteuse, contrefaite et souvent grimaçante, s'efforçant de donner à une vie qui essaye de se déguiser un masque ridicule ; d'autant plus ridicule que, comme à travers le masque carnavalesque, quelque chose du menteur perce toujours plus ou moins à travers son mensonge. De là, dans les artistes aux mœurs dégradées, cette situation fausse, équivoque, désastreuse au point de vue de l'art : ou bien contenir en soi, à force de contrainte et de calcul, l'explosion de la vie intérieure ; et alors ôter à ses propres œuvres la première condition de leur beauté, le souffle de la spontanéité et le caractère de la personnalité ; ordonner à l'œuvre de voiler l'ouvrier, au style de mentir à l'homme, à l'art de déguiser l'artiste ; demander à l'artifice de se substituer à l'art et de remplacer l'expression de la vie par la contrefaçon de la vie : ou bien laisser les contraintes hypocrites et les déguisements calculés ; garder au moins dans l'art le vulgaire honneur de la sincérité ; abandonner à sa spontanéité propre, dans l'œuvre de l'artiste, l'expression sincère de l'homme ; en un mot, se produire dans son œuvre tel qu'on se sent dans sa vie, se montrer tel qu'on est, laid de la laideur morale, laid de toutes ses

souillures et de toutes ses impuretés; et alors forcer les œuvres de l'art, appelées à manifester le beau, à n'être que la manifestation plus ou moins éclatante du laid, et à proposer à nos admirations, grâce au génie et à la dépravation de l'artiste, de magnifiques laideurs : voilà l'alternative où s'enferme, comme dans une impasse, l'art séparé de la vertu, l'expression de la beauté voulant faire divorce avec la moralité.

Un écrivain tristement célèbre du dernier siècle signale ainsi, dans un artiste de son temps, la dégradation de l'art, suivant parallèlement la dégradation des mœurs. « Je ne sais que dire de cet homme. La dégradation du goût, de la couleur, de la composition, des caractères, de l'expression, du dessin, a suivi pas à pas la dépravation de ses mœurs. Que voulez-vous que cet artiste jette sur la toile, si ce n'est ce qu'il a dans l'imagination? Et que peut avoir dans l'imagination un homme qui passe sa vie avec les prostituées du plus bas étage? J'ose dire que cet homme ne sait plus ce que c'est que la grâce. J'ose dire que les idées de délicatesse, d'honnêteté, d'innocence, de simplicité lui sont devenues absolument étrangères[1]. »

Tel est le résultat ordinaire des perversions morales

1. Diderot, *Salon* de 1867.

dans les artistes eux-mêmes. Quelques rares exceptions, plus apparentes que réelles, ne peuvent rien pour anéantir cette logique des choses qui se traduit dans les faits. Un homme, à force de génie, peut faire un moment illusion sur ce point, mais il faut que dans l'ensemble la loi se réalise. Encore ai-je supposé jusqu'ici que le vice laissait subsister les forces créatrices mises par l'artiste au service de l'art. Il s'en faut bien pourtant qu'il en soit toujours ainsi. Et voici le coup profond que porte aux artistes et à leurs œuvres la rupture de leur union avec la vertu. Le vice ne dévore pas seulement les germes de la vie morale; il ronge dans les artistes, avec la fleur parfumée de leurs plus belles facultés, ces forces latentes que l'homme créateur doit avoir en réserve pour l'heure féconde de ses créations. Que d'intelligences amoindries, que d'imaginations éteintes, que de cœurs taris, que de volontés asservies, que de puissances enchaînées, que de forces brisées, que de facultés perdues pour la gloire de l'art et le progrès artistique par ces débauches homicides qui condamnent à la médiocrité et peut-être à la stérilité des vies si pleines de sève et si riches d'espérances! Combien d'artistes, aujourd'hui encore, dans des nuits pleines d'orgies et des orgies pleines d'opprobres, consument

une vitalité qui pouvait être féconde, et étouffent dans l'ivresse de la chair ces germes de génie qui devaient au soleil de la vertu s'épanouir en chefs-d'œuvre! Ecoutez un homme du monde qui avait suivi d'un œil attentif ces ravages du vice au fond des plus belles âmes prédestinées par les dons du ciel à la création des plus grandes choses: «Qui dira combien dans une grande ville comme celle-ci, à certaines heures du soir et de la nuit, il se tarit de trésors de génie, de belles et bienfaisantes œuvres, de velléités qui pouvaient être fécondes, détournées avant de naître, tuées en essence et jetées au vent d'une prodigalité insensée? Tel qui était né capable d'un monument grandiose, ne jettera au monde que des fragments; tel en qui un chef-d'œuvre allait éclore sous une continence sévère, manquera l'heure, le passage de l'astre, le moment enflammé qui ne se rencontrera plus.»

Pourquoi s'en étonner? La pratique de certains désordres allume dans des vies encore jeunes ce feu dont parle l'Écriture, qui dévore jusqu'à extinction, *ignis devorans usque ad internecionem*, rongeant jusqu'aux racines et jusqu'aux germes du génie, *eradicans usque ad genimina*, ne laissant dans ces âmes ravagées que le désert, l'aridité, l'impuissance, la stérilité, et mon-

trant par ces ruines encore vivantes tout ce que peut le vice pour dévaster le génie et anéantir ses œuvres. Combien de ces êtres, que le désordre a faits stériles et impuissants, dans le sentiment attristé de la déperdition de la force et de la vitalité, ont pu dire, eux aussi, ces paroles qu'un romancier contemporain met dans la bouche d'un artiste : « Mon œil ne voyait plus, ma main ne savait plus ; le cœur avait vidé le cerveau ; et par l'abus de la sensation j'étais arrivé à l'impuissance de l'esprit. »

Ainsi la dépravation des mœurs en atteignant directement les artistes eux-mêmes, d'un côté les condamne à mettre tôt ou tard dans leurs œuvres l'expression de la laideur, de l'autre leur ôte plus ou moins la puissance de créer la vraie beauté ; et ces génies qui avaient la vocation sublime de nous *élever*, en se laissant aller au courant qui les entraîne, précipitent de plus en plus les décadences morales ; et les décadences morales précipitent elles-mêmes les décadences artistiques.

III. — Il y a une troisième chose qui tient à la fois à la science et aux mœurs, et qui exerce sur les progrès ou les décadences de l'art une influence décisive, c'est la littérature ; la littérature qui prélude à tous les

progrès et à toutes les décadences de l'art; la littérature, c'est-à-dire l'art supérieur, l'art magistral qui juge et régente tous les autres, qui condamne ou absout, qui approuve ou désapprouve, qui encourage ou décourage, qui applaudit ou persécute, qui élève ou renverse, couronne ou découronne les royautés artistiques. Cette puissance qui réfléchit, souvent même en les aggravant, les perversions intellectuelles et morales de la société contemporaine, a particulièrement de nos jours sur le monde de l'art un empire prépondérant. Dans ces dépravations littéraires qui tendent à abaisser le niveau des arts, je signale par-dessus tout trois grandes prévarications, que je formule en ces trois mots : l'immoralité, le cynisme et le mercantilisme littéraire; trois causes qui amènent lentement peut-être, mais sûrement, l'immoralité, le cynisme et le mercantilisme dans tous les arts, et par là précipitent leur décadence. L'immoralité y supprime la pureté, le cynisme la conscience, le mercantilisme l'honneur; et ces trois influences concourent ensemble à humilier à la fois et la grandeur de l'art et la dignité des artistes.

Et d'abord, dans la littérature contemporaine, pour préparer les perversions et les humiliations du génie de l'art, il y a ce que je ne crains pas de nommer la débauche

littéraire. Et ce qui dénonce aujourd'hui devant vous comme un attentat à la dignité de l'art ces orgies de la littérature vivante, ce n'est pas seulement l'austère parole de la prédication chrétienne, c'est la voix de toutes les âmes honnêtes prises d'une tristesse indignée au spectacle de ces publiques débauches. Écoutez quelques-uns des témoignages que la loyauté et l'honnêteté élevaient naguère, des divers points du monde profane, contre les déportements de notre littérature corruptrice, et en particulier du drame et du roman corrupteurs. « Qu'avez-vous fait de la scène française ? s'écriait naguère un orateur[1] dans l'assemblée même de nos législateurs : vous en avez fait un foyer de libertinage et d'impudicités. Vous y étalez des nudités qui font rougir toute pudeur. Vous souillez l'enfance sur vos théâtres en lui faisant représenter le type de la dégradation et du cynisme, au scandale de tous les honnêtes gens. » Qu'a-t-on fait, demande un écrivain[2] peu suspect de pruderie philosophique et de scrupule religieux, « qu'a-t-on fait de cette forme privilégiée de la littérature, le roman ? On en a tiré le roman bohême, le roman sans feu ni lieu, le roman qui traîne la jeunesse à l'égout, qui ra-

1. Jules Favre.
2. Pelletan.

conte la vie décousue, qui poétise le vice pour le vice, le vice naïf d'abord, expérimenté ensuite, et puis le roman scandaleux, où le scandale explique tout le succès et tient lieu de talent. » « Et sur la scène, vous dirai-je avec le même auteur, est-ce que vous n'avez pas tout épuisé en fait de débauche et de luxure? Non, sous ce rapport, il ne nous reste plus de curiosités à vendre : la page de l'impossible est tournée. Pour peu que l'on continue, on ne mettra bientôt plus sur les planches que des exhibitions babyloniennes de tableaux vivants. » Chose qu'on croirait à peine, il a fallu que la jeunesse elle-même, la jeunesse, d'ordinaire si ardente aux curiosités lubriques, élevât contre ces exhibitions scandaleuses sa protestation indignée : « Nous pensions, disaient ces jeunes gens au noble cœur, nous pensions qu'il était toujours temps de protester, même par nos sifflets, contre ce genre malsain qui envahit nos théâtres; et nous demandions quels attraits pouvaient avoir non-seulement pour des esprits cultivés, mais pour des esprits sensés, ces contorsions ridicules, ces hurlements qui n'ont rien d'humain, et surtout ces représentations obscènes. Grâce à de telles pièces, les exhibitions les plus scandaleuses se sont emparées de la scène. Hier elle nous montrait ses nudités savantes; aujour-

d'hui elle nous parle son argot : encore un peu et nous n'aurons rien à envier à la corruption des grandes époques de décadence. » Ainsi parlaient des jeunes gens en mars 1866 ; et un journal peu susceptible d'exagération ascétique, le moins clérical des journaux, ajoutait : « Cette lettre fait justice d'un système qui tend à déshonorer la scène française et à en faire la risée de l'étranger. On dit qu'il faut servir le public selon son goût : allons donc ! ce sont vos spectacles obscènes qui font la dépravation du goût public[1]. »

Telle apparaît cette orgie littéraire dénoncée par les profanes et les libres penseurs eux-mêmes. Or, vous essayeriez en vain de vous le dissimuler, les dégradations de l'art suivent inévitablement et dans toutes les sphères ces dégradations de la littérature. Une sorte d'impulsion irrésistible entraîne la masse des artistes vers ces hardiesses, ces audaces, ces licences, ces débauches applaudies dans les drames et les romans du jour. Et lorsque, pour comble de scandale et de malheur, la fortune vient à couronner au sein de ses triomphes cette littérature échevelée, pareille à une courtisane enrichie par ses débauches ; oh ! c'est alors que la contagion devient inévitable et le fléau universel. Le

1. *Opinion nationale.*

scandale fortuné et l'immoralité enrichie passent du roman sur la scène, de la scène dans l'atelier de l'artiste; et de là, si vous ne savez les arrêter, ils viendront jusqu'en ces expositions qui ont la légitime prétention de nous élever au spectacle des grandes choses, montrer à tous, comme une immense tentation, comment on fait sa fortune en outrageant la pudeur, comment on monte à la gloire en abdiquant la vertu, comment le scandale peut tenir lieu de génie, et comment la médiocrité, grâce aux complicités de la luxure, prime la supériorité et emporte sa royale couronne!

Après cela, que les hommes de lettres intéressés aux triomphes de la littérature immorale osent encore nier sur nos mœurs et nos arts l'influence dégradante de leurs œuvres; qu'ils viennent accuser de sévérité injuste la critique impartiale; qu'ils viennent dans des apologies de leurs livres plus immorales encore que leurs livres eux-mêmes, dire et redire que « l'œuvre de littérature et d'art est toujours *innocente* et qu'elle n'a d'autre résultat que d'exprimer devant le public le *tempérament* de l'auteur. » Est-ce que de telles apologies peuvent rien contre le témoignage universel de la conscience honnête? O démolisseurs publics de nos innocences et de nos vertus, quoi? vous

osez nous dire, en vous lavant les mains des souillures infligées aux âmes par vos impuretés littéraires : « Changez vos mœurs, et nous changerons nos œuvres ! » Et moi je vous dis : Changez vos œuvres et vous changerez nos mœurs : mettez la pureté dans vos livres, et vous la ferez passer peu à peu dans nos âmes ; et cette pureté dans les âmes produira, peu à peu, dans les arts la véritable beauté.

Savez-vous, Messieurs, ce qui dans ces dépravations de la littérature contemporaine porte aux mœurs et aux arts une atteinte encore plus profonde ? C'est qu'en outrageant directement les mœurs par les triomphes de l'immoralité, elle tend à pervertir par les erreurs qu'elle popularise la conscience elle-même ; c'est qu'elle anéantit la dernière majesté qui reste aux peuples comme aux individus au sein même de leurs plus grandes chutes, le sens moral ; c'est enfin qu'à l'orgie littéraire se joint, pour nous mieux ravaler, le cynisme littéraire. Quand on embrasse d'un regard attentif l'ensemble de notre monde littéraire, on dirait une conspiration universelle contre la conscience humaine.

C'est ici, il faut bien l'avouer, le trait saillant de notre littérature antichrétienne ou extra-chrétienne ; et c'est l'un des plus tristes symptômes de notre temps. Chaque

siècle produit, hélas! pour le malheur des hommes, son contingent d'œuvres immorales. Les époques même les moins dépravées voient croître, dans une certaine mesure, aux rayons de leur soleil, cette triste moisson. Il semble qu'il y a toujours et partout une somme de dépravation qui couve au fond de l'humanité, et qui a besoin de trouver une issue pour éclater à la surface; et vous ne parcourrez pas une seule littérature, sans y respirer, çà et là, ce je ne sais quoi de fétide qui s'exhale, même à travers les fleurs, de cet éternel fond de la corruption humaine.

Mais, Messieurs, autre chose est de créer des œuvres immorales, autre chose est de tuer la moralité; autre chose est de blesser la conscience, autre chose est de la détruire; autre chose est de braver le remords par des œuvres ou par des lectures provocantes, autre chose est de le supprimer. Ah! sans doute, dérouler pendant de longues heures, devant les imaginations ardentes, des turpitudes auxquelles une vertu vulgaire ne peut même pas songer, c'est un mal, un mal profond déjà; mais légitimer la honte, absoudre le scandale, justifier le crime, le crime qui se nomme ici l'adultère, là l'inceste, ailleurs l'assassinat, l'assassinat qui tue le rival, l'amante ou l'épouse, ou bien l'assassinat qui se tue

lui-même par une lâcheté et un crime suprême : voilà ce qui porte à la morale d'abord et à l'art ensuite de mortelles blessures. Eh bien, j'ai quelque honte de le dire, la littérature contemporaine, et en particulier la littérature du drame et du roman, est tombée jusque-là. A travers des péripéties où l'on marche avec dégoût de honte en honte, et souvent de crime en crime, on rencontre, avec un étonnement plein de tristesse, des apologies pour toutes les hontes et des absolutions pour tous les crimes. Des dramaturges et des romanciers qui, en face des quelques rares condescendances de la casuistique chrétienne, prendraient peut-être les attitudes les plus scandalisées, ne rougissent pas d'étendre sur tous les crimes, sur toutes les débauches, sur toutes les cruautés et quelquefois sur toutes les scélératesses, le voile doré de leurs morales nouvelles. Ils proclament volontiers que les vices corrompent les arts; mais une chose leur échappe, c'est que leur littérature inocule le vice en pervertissant la conscience, et par là dépose dans les âmes les germes toujours féconds des corruptions artistiques. Pour ne signaler ici qu'une de leurs principales aberrations, vous les entendez proclamer, avec un calme qui donne le froid au cœur, la prédestination fatale de certaines natures aux grandes déprava-

tions et aux grands crimes, et par là préparer une excuse toujours prête et toujours valable pour tout justifier, même la scélératesse.

Choisissons, entre mille, dans une production récente, un exemple de ces absolutions octroyées au crime par la fatalité. Ecoutez : « Le vice a aussi son innocence et sa naïveté. Il est des êtres prédestinés pour le mal ; ils en ont l'instinct et le besoin, et ils l'accomplissent sans en avoir ni la préméditation ni la conscience... Le serpent donne la mort, et le lotus rend fou. Cet animal et cette fleur savent-ils ce qu'ils font ? Non. La nature le veut ainsi. Leur mission est de détruire et ils détruisent : pourquoi ? Dieu le sait. Certaines âmes sont douées comme eux de ce privilége fatal. » Ainsi, comme le serpent, vous donnez la mort parce que c'est votre besoin et votre mission de la donner ! Quelle morale de Caraïbes et de Hottentots, prêchée en pleine civilisation par des lettrés se proclamant les porte-enseigne de la civilisation ! Est-il étonnant, après cela, d'entendre un homme que la vengeance vient de pousser à un assassinat où l'horreur de la cruauté se complique des horreurs de la volupté, l'âme encore pleine de sa double souillure, s'applaudir lui-même avec un calme cynique d'avoir reconquis sa

paix par la puissance de son crime. Il faut citer encore, car ici, en vérité, le vrai pourrait ne plus être vraisemblable. C'est deux fois horrible; mais il faut qu'on n'ignore pas ce que nous savons supporter, tolérer, et trop souvent applaudir!

« La nature, dans un mouvement irrésistible, meurtrier, m'a délivré tout à coup du démon qui m'obsédait. Le crime m'a exorcisé, calmé, assaini. Je suis rentré immédiatement après dans cet équilibre dont la physiologie fait la base de la morale... Quand je m'examine, et quand je me juge, je me trouve *absolument innocent*... J'ai été sauvé par l'assassinat. J'aurais mieux aimé être sauvé d'une autre manière; cela n'était pas, sans doute, dans mon pouvoir... Peut-être le crime était-il dans ma destinée. Je subis la fatalité héréditaire. Dès lors ce n'est plus moi qui ai commis ce meurtre, c'est l'être mystérieux que je porte en moi; c'est mon père, c'est l'Inconnu!... »

De quoi s'agit-il? Messieurs, d'un mélange inouï de volupté et de cruauté, d'une scène de honte qui échappe à la description, se terminant par un coup de poignard. Et pas un mot de l'auteur, pour infliger et à cette morale et à ce crime le stigmate d'une flétrissure deux fois méritée; pas un mot, pour soulever contre l'horrible

la légitime horreur de l'âme : l'assassin s'applaudissant de l'assassinat, et l'auteur donnant à ce crime sans remords et à cette apologie sans pudeur la complicité de son silence : Ah! Messieurs, cela n'est plus seulement l'immoralité, cela doit se nommer le cynisme de la littérature!

Pour achever avec ses propres perversions la décadence artistique, il ne manquait plus qu'une chose à notre littérature déjà deux fois pervertie : c'était de tomber et de faire tomber l'art avec elle-même dans la honte de la spéculation et dans l'opprobre du métier.

Nous disions naguère que l'oubli de soi est dans les œuvres d'art la condition des inspirations sincères et des exécutions splendides. La préoccupation du moi tend à tuer l'art en essence; elle en dévore les germes les plus divins, elle en ferme les sources les plus fécondes; et cela, alors même que l'artiste ne se recherche que dans ce qui est réputé plus noble dans l'homme, l'ambition, la renommée, la gloire même. Qu'est-ce donc, lorsque l'artiste se cherche dans ce qu'il y a de plus essentiellement inférieur, l'argent, l'or, la richesse, le bien-être? Qu'est-ce, lorsque l'art, c'est-à-dire l'expression du beau, n'a plus d'autre ambition que d'a-

boutir à l'utile, et d'y aboutir, le plus souvent, par le sacrifice de ce qu'il y a de plus beau?

Eh bien! Messieurs, nous voudrions en vain voiler devant l'étranger ce déshonneur national : la pensée au milieu de nous est exploitée comme un vil métal. Le vrai, le beau et le bien valent comme le chiffre et se pèsent au poids de l'or. J'entends autour de moi retentir une langue que nos pères ne connaissaient pas. J'entends parler d'entreprise littéraire, de mercantilisme littéraire, d'agiotage littéraire. La littérature devient comme une Californie où se précipitent les cupidités lettrées, cherchant en tous sens le métal immaculé qu'ils nomment religieusement le rédempteur de la misère! Quel spectacle dégradant! Voyez autour de vous ces lettrés qui écrivent, écrivent, écrivent, l'un le roman, l'autre le feuilleton, un troisième le drame, un quatrième la chronique, un cinquième ses impressions, un sixième ses rêves, un septième ses souvenirs, son histoire, sa vie, ses mémoires!... Que cherchent et cette prose et cette poésie? Où vont ces romans et ces feuilletons, ces drames et ces chroniques, ces impressions et ces histoires?. A la Californie de la littérature moderne. Ils disent qu'ils poursuivent le beau sous des formes nouvelles. Le beau! Allons donc! Ils se soucient

bien de cela : pour eux, le beau c'est l'utile, c'est-à-dire ce qui rapporte. Vous croyez que ces hommes suivent l'impulsion de l'idée, l'inspiration du génie, le souffle de l'âme, l'entraînement du cœur? Point du tout. Regardez bien ; le financier est derrière eux : voilà le Dieu qui inspire et gouverne leur parole. Il dit : écrivez ceci, et ils l'écrivent ; démolissez cet homme, et ils le démolissent; propagez ce mensonge, et ils le propagent. Sous le règne de la cupidité, la littérature tombe là : dans le trafic. Dans l'homme de lettres, je ne vois plus que l'homme d'affaires; dans l'homme de l'art, l'homme du commerce. Le talent se produit, non plus par la puissance de réaliser le beau, mais par l'habilité à spéculer le profit; et le génie lui-même tombe jusqu'au plus ravalé de tous les métiers, le métier de faire de l'or !

Et pour accroître avec le mercantilisme de la littérature la décadence de l'art, il y a ce que des auteurs ont justement nommé d'un nom que vous me pardonnerez de redire dans cette chaire : il y a la *coterie*, la coterie vénale et despotique de la littérature régnante. Des coteries littéraires ! il en est pour écraser le talent honnête, humble, chaste et chrétien ; il en est pour désespérer le génie lui-même impuissant à vaincre la coali-

tion de ces vénalités complices. Des coteries littéraires ! il en est pour pousser à la gloire ou à la fortune les médiocrités audacieuses, insolentes, libertines; il en est surtout pour faire autour des pauvretés littéraires et artistiques enfantées par l'antichristianisme un fracas immense, et pour ourdir autour des grandes œuvres la conspiration du silence. Ah! la coterie littéraire, c'est-à-dire la société d'admiration mutuelle et d'exploitation commune, sous la raison sociale : mensonge, égoïsme et vénalité, comment vous la peindre dans sa vérité, c'est-à-dire dans sa laideur naïve? Écoutez. Cléophile et Chrysophile ont fait un pacte fraternel; l'un des deux a dit à l'autre : « Pousse-moi, et je te pousserai; dis que je suis un Virgile, et je dirai que tu es un Homère. » Voilà l'image abrégée de la coterie littéraire. Qu'ils soient deux ou qu'ils soient cent, c'est toujours la même chose. Vous n'êtes pas du cénacle où se décident les grands succès : malheur à vous! Vous serez vaincu par la coterie triomphante.

Pour gouverner cet empire de la bohême dorée, il y a la royauté des parvenus et des enrichis. Comme les monarques ils ont une cour, et dans cette cour des valets à leur livrée, faisant métier et profit de proclamer oracle tout ce qui tombe de leur plume, et chef-d'œuvre

de génie tout ce qui sort de leur tête. Leur fortune littéraire est faite; ils sont passés princes de la littérature moderne; désormais ils ne peuvent plus être médiocres. Ils touchent du bout de leur doigt leur front olympique, et il en sort des créations et des chefs-d'œuvre achevés, comme Minerve sortait toute belle et tout armée du cerveau de Jupiter; et la coterie s'écrie : miracle!... Que dis-je? Ces rois de la littérature quelquefois n'ont pas encore parlé, mais on sait qu'ils vont parler; l'œuvre n'a pas encore paru, mais on sait qu'elle va paraître : et déjà elle est proclamée un chef-d'œuvre du grand génie.

Et quand ils le voudront, ils se riront à ce point de la stupidité humaine; ils prendront sous leur haut patronage une vulgarité littéraire, premier essai d'un échappé de collége : ils y jetteront avec trois gouttes de leur encre l'illustration de leur signature; et le peuple demain, grâce au fracas calculé de la coterie bruyante et applaudissante, s'extasiera devant cette ébauche de bachelier, comme devant la plus belle œuvre du maître!

Et pour assurer ces succès deux fois et trois fois honteux qui humilient ensemble la littérature, l'art et l'humanité, vous savez les puissances qu'on invoque : entre toutes, ces quatre choses, qu'un critique justement

illustre [1] a bien nommées « les quatre grandes puissances de la littérature contemporaine, à savoir : l'Annonce, l'Affiche, la Prime et la Réclame. » Et par elles et avec elles, les ignobles industries et les inventions les plus sordides conspirent dans l'ombre ou au soleil contre l'honneur de la littérature et la majesté de l'art.... Oui, Messieurs, la marchandise littéraire exploitée, vendue et achetée, altérée et falsifiée, comme ne l'est pas même la plus vulgaire denrée mise au service de nos infimes besoins : oui, tous ces mets littéraires offerts à nos goûts dépravés et réputés si délicats, soumis à plus de ruses et de falsifications mercantiles que les aliments préparés pour vos tables par les habiletés et les roueries du petit commerce ! Et voilà pourtant où nous en sommes arrivés !... De tous côtés des hommes pesant la pensée au poids de l'or, vendant, comme aux enchères, au plus offrant, enveloppées de paroles vénales, des idées et des opinions, des attaques ou des défenses, des blâmes ou des éloges, et adjugeant aux artistes la défaite ou la victoire, l'humiliation ou la gloire !...

O dégradation, ô dégradation de la littérature, entraînant fatalement, comme la ruine entraîne la ruine, la

1. De Pontmartin.

dégradation de l'art ! Oh ! qui viendra, le fouet à la main, chasser du sanctuaire des lettres ces vendeurs et ces acheteurs de l'humaine pensée ? Qui viendra balayer le temple de l'art de ces immondices accumulées par l'immoralité, le cynisme et l'agiotage de la littérature pervertissante ? Qui saura flageller d'une indignation intrépide toutes ces laideurs et toutes ces dépravations littéraires, qui en abaissant et déshonorant la dignité de l'art, abaissent et déshonorent l'humanité elle-même ? O vous qui portez avec dignité et indépendance votre nom de critiques, ah ! que Dieu vous donne de comprendre ici la grandeur de votre rôle et la puissance de votre ministère ! Soyez, devant les vrais chefs-d'œuvre, du moins devant les choses vraiment belles, soyez comme les artistes eux-mêmes, saintement passionnés pour l'éternelle beauté. Montez par l'amour de cette beauté infinie jusqu'à l'impartialité absolue de la justice et de la sainteté. Que dans les créations de l'art, votre regard découvre et pénètre tout ce qui est vrai ; qu'il sache distinguer jusque dans son obscurité le génie qui demain, grâce à vous, resplendira au soleil de la publicité ; que votre cœur aime et embrasse tout ce qui est beau, et que votre voix, fidèle interprète du génie créateur, redise et chante avec ses œuvres tout ce qui est

harmonieux ; et à force d'enthousiasme sincère, en face de la vraie beauté, vous arriverez jusqu'à l'impartialité souveraine.

Mais si l'abject vient et dit : « Je suis le sublime ; » si le vice s'étale dans sa littérature effrontée en vous disant : « Je suis la vertu ; » si le faux se pare de ses sophismes, et vous dit dans un luxe menteur : « Je suis le vrai ; » si le laid enfin, oui, le laid lui-même, se drapant dans sa laideur, ose dire en se posant devant vous : « Regardez-moi, je suis le beau : » Oh ! alors, je vous en prie, au nom de l'art et de la littérature, au nom de leur dignité et de la nôtre, au nom de notre progrès et de notre civilisation, laissez, laissez tomber sur ces tentatives barbares des trésors de courageuse indignation et de généreuse colère ; flagellez, flagellez ! et pour la plus grande gloire de la vérité, de la vertu et de l'art lui-même, chassez du temple de la beauté ces profanateurs de la beauté !...

Artistes, littérateurs, princes de l'art ou de la littérature contemporaine, ah ! ne dites pas, pour excuser les abus de l'art et les prévarications de votre génie, ne dites pas que le torrent du siècle vous emporte, que ses aspirations vous dominent, que ses dépravations vous commandent, et que force vous est de jeter à des

goûts dépravés l'aliment qu'ils vous demandent ! Mais pourquoi donc existez-vous? pourquoi portez-vous ce beau nom qui vous oblige devant les hommes, si c'est uniquement pour suivre les courants de dépravations qui emportent l'humanité ? Ah ! si vous n'avez d'autre but que de précipiter notre chute, laissez-nous ; nous n'avons que faire de vos œuvres pour nous pousser à l'abîme ; le poids de nos erreurs et de nos mœurs, hélas ! nous y entraîne assez par lui-même.

Et nous, Messieurs, qui ne sommes pas des artistes, ah ! n'oublions pas que nous avons, nous aussi, en face des prévarications du génie de l'art, notre part de légitime responsabilité. N'oublions pas que les erreurs que nous professons, les mœurs que nous pratiquons et la littérature que nous encourageons, forment autour de nos artistes une atmosphère trois fois viciée; qu'elles les pénètrent, les envahissent, les enveloppent, et deviennent presque, malgré eux, les inspiratrices de toutes les aberrations de leur génie et de toutes les perversions de leur art; n'oublions pas, enfin, que ce qu'ils ont surtout la tentation de peindre, ce qui s'empreint dans leur imagination ardente, ce qui sollicite comme une séduction, et le jour et la nuit, leur nature vibrante, c'est le modèle vivant que nous leur

offrons chaque jour et que nous sommes nous-mêmes, avec nos vices ou nos vertus, avec nos grandeurs ou nos bassesses. Aux artistes de travailler à relever par leurs œuvres le niveau de nos doctrines, de nos mœurs et de nos lettres ; oui, mais à nous de relever, par nos littératures, nos mœurs et nos doctrines, le regard, l'idéal, l'inspiration, l'œuvre des artistes, et, avec tout cela, le niveau de nos arts menacés de descendre de chute en chute jusqu'à cette extrême décadence qui se nomme le réalisme.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LE RÉALISME DANS L'ART

Messieurs,

Nous avons vu comment notre siècle par les grands courants qui le traversent menace d'emporter l'art, au milieu de nous, vers toutes les abjections et toutes les décadences. Le courant des idées, le courant des mœurs, le courant des lettres, par leurs flots montants grossissent parmi nous le fleuve des dépravations contemporaines et menacent l'art non-seulement de décadence, mais de ruine totale. Remarquez-le bien, Messieurs, je ne dis pas que la décadence artistique, à l'heure qu'il est, soit un fait accompli : je connais les gloires artistiques de notre temps ; je sais les apprécier, et, comme un autre, en être fier pour mon pays. Mais qu'il y ait dans notre siècle, et aujourd'hui même, des cou-

rants qui *menacent* d'emporter l'art à la décadence, c'est un fait tellement manifeste, qu'il faudrait être optimiste de parti pris, et s'aveugler à plaisir, pour ne pas en convenir.

Déjà en effet nous voyons paraître et grandir un symptôme effrayant de la décadence de l'art. Au bout de ces perversions intellectuelles, morales et littéraires, dont vous avez vu les influences sur le monde artistique, un résultat s'accuse aujourd'hui avec un éclat si retentissant, qu'il nous est absolument impossible de le passer sous silence. Ce phénomène étrange au sein d'une civilisation chrétienne, nous l'avons désigné par un mot légèrement barbare ; nous l'avons nommé le *Réalisme*. Allez, traversez d'une extrémité à l'autre toutes les sphères du monde de l'art, monde des romans, des théâtres, des tableaux, des statues, des harmonies et même des édifices : partout dans ce monde féerique où vous allez chercher dans la contemplation des grandes et belles œuvres les manifestations de l'idéal, à côté des créations du vrai génie de l'art, vous rencontrez les productions du réalisme. Le réalisme ! voilà le grand mot qui retentit aujourd'hui dans le monde des artistes; le réalisme, élevé par des novateurs intéressés à son triomphe, à la hauteur d'une théorie artistique, et con-

sidéré par la masse des esprits sérieux comme une monstruosité dans l'empire artistique.

Pour certains artistes de ce temps, jaloux de glorifier par des théories nouvelles des œuvres inouïes, le réalisme ne serait que le dernier mot de l'art appelé désormais à marcher dans la voie ouverte par leur grand génie. Pour justifier leur ambition et légitimer leurs théories, ils en appellent à leur succès : ils nous montrent le réalisme sur un char de triomphe, acclamé par les multitudes ; ils vantent sa popularité, ses ovations, sa fortune ; et des lettrés sont entendus parlant du grand public *qui fait cercle autour d'eux*, et des millions enfantés par leurs œuvres. Les autres, en face de ces triomphes plus ou moins scandaleux, s'obstinent à prétendre que le vrai talent n'a rien à voir dans ces vogues retentissantes, qui sont à l'art lui-même une publique injure ; ils disent que la multitude, en applaudissant ces triomphes et en glorifiant ces succès, n'applaudit qu'elle-même et ne glorifie que ses instincts ; qu'autre chose est le bruit du scandale, autre chose le succès du génie. Ils ajoutent que les plus grands triomphes du réalisme contemporain s'expliquent non par le talent qu'ils supposent, mais par le mal qu'ils renferment ; et que rien dans l'art et la littérature de

notre temps n'est à la fois plus frappant et plus attristant, que le contraste qui éclate, à la lumière de la réflexion, entre les prodigieuses ovations du réalisme et l'étonnante médiocrité de ses œuvres, au vrai point de vue de l'art.

Qui a raison des théoriciens du réalisme ou de ses nombreux adversaires ? Que vaut le réalisme en lui-même et envisagé dans son essence ? Où conduit le réalisme considéré dans ses effets et dans ses conséquences ? C'est ce qui va faire l'objet de ce discours. Dimanche prochain, entrant à pleines voiles dans les profondeurs et les clartés de l'art chrétien, je terminerai cette prédication sur l'art, par le légitime couronnement que vous avez droit d'attendre et que je serai moi-même heureux de lui donner.

I. — Que vaut, devant la raison et le bon sens, le réalisme considéré au point de vue rigoureusement artistique ? Qu'est-ce que le *réalisme?* Le réalisme, n'est-ce pas un fantôme créé par une critique jalouse, d'humilier des ovations qui lui font ombrage et des triomphes qui l'empêchent de dormir ? Les auteurs fortunés, qui doivent au réalisme leur avénement à la renommée et même à la richesse, ne sont pas éloignés

de voir dans les attaques dirigées contre leurs œuvres je ne sais quelle conspiration intéressée de la littérature spiritualiste et de la littérature dite cléricale ; ils soupçonnent fort l'ultramontanisme de n'y être pas étranger; et peu s'en faut qu'eux aussi ne voient se dresser pour outrager leur gloire et calomnier leur génie le spectre de Loyola. Qu'est-ce, disent-ils, que cette petite guerre déclarée aux talents heureux par les insulteurs du succès et les blasphémateurs du génie? Qu'est-ce que cette chimère de la littérature et de l'art contemporain poursuivie à outrance sous le nom de réalisme? Qui a vu le réalisme? Qui a rencontré cet être fantastique qui fait peur aux tenants effarouchés d'un art et d'une littérature vieillis? Est-ce que l'art consistera dorénavant à fuir le réel et à mépriser la nature? Est-ce que désormais, pour mériter le nom d'artiste, il faudra, porté sur les deux ailes d'un spiritualisme et d'un mysticisme vaporeux, s'en aller, à force d'abstraction et d'idéalisation, se perdre loin de la nature et du réel dans les déserts du vide et dans le royaume des chimères? Pour plaire aux rêveurs mystiques et aux amants platoniques du mystérieux et inaccessible idéal, faut-il peut-être que le génie et l'art, dédaignant la nature et désertant le réel, s'abdiquent et s'abandonnent eux-

mêmes? Est-ce qu'il y a un art saisissant et des œuvres vivantes en dehors de la réalité? et pourquoi nous reprocher, sous le nom fantasque de réalisme, la première condition de toute œuvre artistique, l'expression du *réel?*

Certes, Messieurs, si le réalisme ne signifiait pas autre chose, l'expression de la réalité, nous n'aurions pas, même au point de vue de l'art, à nous effrayer de son apparition. Hâtons-nous tout de suite d'accorder aux théoriciens du réalisme tout ce qu'ils ont droit d'exiger. Oui, l'art demande l'expression du réel, et qui donc l'a jamais nié? Mais l'art ne demande-t-il pas autre chose? Oui, l'art doit traduire la nature et la faire resplendir dans ce qu'elle a de plus éclatant; mais l'art ne doit-il rien chercher plus haut et plus loin que la nature? Là est toute la question; et nous ne sommes pas assez simples pour être ici les dupes d'un mot ou les victimes d'une mystification.

Il faut donc commencer, Messieurs, par écarter de la question ce malentendu involontaire ou calculé qui voudrait nous condamner à combattre un fantôme et à poursuivre, sous le nom de réalisme, dans des œuvres applaudies, une chose parfaitement légitime et rationnelle dans le domaine de l'art, une chose sans laquelle

l'art ne saurait subsister, à savoir l'expression du réel. Cette tactique est familière aux ennemis du beau, comme elle l'est aux ennemis du vrai. Quand nous attaquons le rationalisme, nos rationalistes s'écrient: « Vous en voulez à la raison » : ainsi quand nous attaquons le réalisme, on voudrait faire croire que nous en voulons à la réalité. Lorsque, dans l'ordre intellectuel, nous repoussons la souveraineté exclusive et absolue de la raison humaine, on dit que nous conspirons contre la philosophie; et quand nous récusons et repoussons comme une hérésie dans l'ordre artistique le règne exclusif et absolu de la réalité, on dit que nous conspirons contre l'art. Force nous est donc ici de rappeler en face du réalisme la vraie notion de l'art, afin de mettre en pleine évidence que l'art bien compris, sans exclure le réel, repousse le réalisme et le condamne comme son antagoniste le plus absolu et comme sa négation la plus radicale.

L'art peut errer de deux manières, ou par la suppression du réel, ou par la suppression de l'idéal; par le dédain systématique de la nature, ou par le dédain systématique de ce qui dépasse la nature. Par la première de ces suppressions, l'art s'évapore et s'évanouit dans l'illuminisme; par la seconde, l'art s'abaisse et se cor-

rompt dans le réalisme. C'est le cas de s'écrier avec un homme éminent: *Ni si haut ni si bas* [1]; ni si haut par delà les nuages, ni si bas dans le terre-à-terre; ni si éthéré, ni si trivial; ni si impalpable, ni si épais; ni si perdu dans le vide, ni si empêtré dans le réel.

L'art véritable, Messieurs, c'est le mariage indissoluble, c'est l'union harmonieuse de l'idéal et de la nature; c'est la nature couverte des reflets de l'idéal, ou l'idéal réfléchi dans la nature; et c'est le propre du génie artistique de saisir la proportion où ces deux choses doivent s'unir pour faire éclater la splendeur de l'ordre, c'est-à-dire la beauté même. L'art exprime la réalité, mais la réalité transfigurée par l'idéal; l'art exprime l'idéal, mais l'idéal réalisé dans un type de la nature. Le réel tout seul est une erreur; l'idéal tout seul en est une autre. Le réel tout seul est un être brut, qui supprime, en se montrant, toute la raison d'art. La reproduction pure et simple du réel n'est que la photographie de la nature. Et qui osera dire que le métier du photographe doit être le dernier terme de l'art? L'art vit de transfiguration; il ne brille que dans l'éclat de son Thabor. Sous ce rapport, la *Transfiguration* de Raphaël est tout ensemble le plus grand chef-

1. V. de Laprade.

d'œuvre et le plus expressif symbole de l'art. Or la photographie par son seul fait ignore les transfigurations. Elle est la physionomie opaque des hommes et des choses. L'art seul, en y mettant la main, peut y répandre le rayon qui transfigure. En ce sens, la photographie, si perfectionnée soit-elle dans ses procédés et ses mécanismes, est, non-seulement au point de vue rigoureusement spiritualiste et moral, mais même au point de vue matériel, essentiellement infidèle; elle ne peut rendre ni toutes les nuances de couleur, ni toutes les gradations de lumière qui composent l'image complète. Mais surtout elle est absolument impuissante à rendre l'*idée* qu'on doit se faire de l'être et à exprimer ce qui est le propre de l'art, la *beauté secrète des choses*. D'un autre côté, l'idéal seul n'est qu'un spectre vide fuyant sous un éclair à l'horizon de la pensée pour s'évanouir dans la nuit; c'est un rêve qui se balance dans le vague de l'indéfini; une ombre intangible qui ne prend pas de corps saisissable, et d'où ne peut sortir aucune œuvre vivante. L'idéal sans le réel dans les œuvres de l'art, ce serait comme l'âme sans corps; et le réel sans l'idéal, ce serait comme le corps sans âme; ce serait l'art cadavre.

L'art vrai, le beau artistique est comme l'homme lui-

même; il est esprit et corps; il est le corps transfiguré par l'esprit, et l'esprit éclatant à travers le corps. Le sommet de l'art est le point mystérieux où l'âme et le corps, l'esprit et la matière, comme dans l'homme même, arrivent à la compénétration la plus complète et la plus harmonieuse. Ce sommet, c'est Raphaël. Nul, peut-être, mieux que lui, n'a fait percer l'idée à travers la forme, et n'a mieux fait de la forme la manifestation de l'idée. Certes, personne ne dira que ce grand maître de l'art a dédaigné l'enveloppe, le corps, le signe de l'idée, en un mot la forme. Mais ce qui révèle, au plus haut degré, la vraie supériorité de son instinct artistique et de son génie créateur, c'est la transparence de l'idée à travers le signe; c'est la réverbération de la lumière de l'esprit à travers les formes même en apparence les plus matérielles. Ses chefs-d'œuvre de peinture sont comme des métaphores éclatantes qui parlent aux yeux la langue de l'âme, et font briller une idée vraie à travers une radieuse image. Tel est le suprême triomphe de l'art; la plus grande transparence de l'idée la plus vraie à travers le signe le plus harmonieux, que ce signe soit la pierre ou le bois, la couleur ou le son. Toute œuvre qui n'a rien de cette lucidité est une œuvre opaque; c'est une œuvre d'industrie ou de métier, ce n'est pas une œuvre

d'art, parce que tout art, comme la parole elle-même, est nécessairement *expression d'idée.*

Ici apparaît dans tout son jour une vérité déjà indiquée en passant, vérité fondamentale dans le sujet qui nous occupe, et qui éclaire de sa lumière tout le domaine de l'art; je veux dire le parallélisme complet de l'art et de la parole. La plus juste et la plus lumineuse idée qu'on puisse se faire de l'art, c'est de le considérer lui-même comme une parole. D'un côté comme de l'autre il y a une âme qui se montre, une vision qui se reflète, une forme qui exprime, un phénomène du dedans qui se traduit par le dehors. L'analogie est parfaite. Dans un sens transcendant, la parole et l'art sont identiques; l'un et l'autre relèvent de la même loi, et créent la même esthétique. Les mêmes causes qui corrompent la parole corrompent l'art, et ce qui élève l'un ne saurait abaisser l'autre. Or, laissez-moi vous le rappeler, puisque l'occasion en vient à ma rencontre, ce qui fait l'essence, la dignité et la gloire de la parole, c'est d'être avant tout une expression de la pensée par le signe; c'est d'être partout et toujours la forme translucide de l'idée. Le signe, sans doute, dans l'art comme dans la parole, ne peut être ni supprimé ni dédaigné. Il a une valeur, valeur relative à l'idée qu'il

doit exprimer. Mais il n'a pas droit à constituer l'art lui-même et par lui-même ; il faut qu'il garde devant la royauté de l'art son rôle de serviteur. Si le signe, dans la parole ou dans l'art, prétend briller par lui-même et arrêter à lui-même, il manque son but et trahit sa destinée. Aussi, Messieurs, dans la parole comme dans l'art, le pire de tous les abus, c'est la préoccupation et la recherche de la forme pour elle-même, de la forme comme but. Là est l'antagonisme absolu du vrai génie de l'art et de la parole. Dans aucune sphère de l'art, la forme n'est pour elle-même; et quiconque, par la passion insensée de faire admirer pour elle-même une forme artistique, y arrête et y fixe le regard du contemplateur sans lui laisser rien voir au delà, détruit la première condition de l'art, qui est l'expression de l'idée. Le plus grand malheur qui puisse arriver à un orateur comme orateur, c'est de produire de l'effet indépendamment des idées qu'il exprime ; et ce qui est vrai de l'art oratoire ne l'est pas moins d'un art quelconque : tout effet produit par le seul prestige de la forme est anti-artistique ; c'est l'art *retourné;* c'est la corruption même de l'art.

Telle est, Messieurs, la vraie notion, telle la tradition constante et universelle du grand art : et il n'y a pas,

dans toute l'histoire de l'art, un seul chef-d'œuvre d'un grand maître, qui ne rende à cette loi souveraine du monde artistique son témoignage éclatant. Ici, comme partout, la vérité resplendit entre deux abîmes, l'abîme de l'idéalisme et l'abîme du réalisme. En tout et partout, dans des proportions diverses, il faut idéal et réel, esprit et matière, âme et corps, forme et idée; l'idée pénétrant la forme, et la forme faisant éclater l'idée; comme dans la parole enfin, la matière mise au service de l'esprit; le génie créant sa forme, non pour la glorification de la forme, mais pour le triomphe de l'idée. Sortir de l'une de ces deux conditions, c'est briser l'harmonie, c'est renverser l'ordre dont la splendeur constitue la vraie beauté; c'est précipiter l'art avec ses œuvres, ou dans le vide de l'idéalisme, ou dans les grossièretés du réalisme.

L'idéalisme artistique, à l'heure qu'il est, n'est pas notre danger. Les grandes déviations de l'art contemporain ne vont pas en ce sens. Notre danger, notre mal, j'oserai dire, notre fléau, c'est le réalisme dans l'art et la littérature. Le réalisme brise de sa main brutale la belle harmonie des deux éléments de l'art; il dédaigne l'idéal pour s'abattre tout entier sur le réel; et, par suite, il néglige l'idée pour s'épuiser dans la

forme. *Le réel*, dit-il, *tout le réel et rien que le réel :* là seulement est l'art vivant, l'art sympathique, l'art populaire, l'art triomphant; ailleurs il n'y a que l'art décrépit, l'art mort, l'art du passé, mais non l'art de l'avenir.

Voilà le réalisme dans ses œuvres et dans ses doctrines, dans sa pratique et dans sa théorie. Nous demandions tout à l'heure qui a vu le réalisme, qui a rencontré le réalisme ? Chacun de vous, Messieurs, n'aurait-il pas pu répondre: Mais c'est moi-même; moi qui ai vu ce tableau, regardé cette statue, entendu cette harmonie, pénétré dans cet édifice; moi qui ai lu ce roman, assisté à ce drame, admiré cette poésie. Quoi ! vous demandez où est le réalisme ? Mais je demande, moi, où n'est pas le réalisme, et ce que n'est pas aujourd'hui le réalisme ? Le réalisme est peintre, le réalisme est sculpteur, le réalisme est architecte, le réalisme est musicien, le réalisme est poëte, le réalisme est romancier, le réalisme est dramaturge, le réalisme est historien; le réalisme est tout ce qu'on peut être : il ne lui manquait que de se faire philosophe; et si nous ne l'arrêtions au seuil de nos temples, il essayerait peut-être de se faire prédicateur ! Non, le réalisme n'est pas un fait isolé; sauf de glorieuses exceptions, c'est un

phénomène, je ne dirai pas universel, mais tendant à le devenir. Le réalisme est un mal chronique; c'est la lèpre de l'art; c'est l'épidémie de la littérature au XIXe siècle.

Et cette pratique du réalisme se fait aujourd'hui des théories dignes d'elle. Ce n'est plus un mystère : le réalisme lève fièrement son drapeau; il proclame dans l'empire de l'art le règne absolu et exclusif de la réalité. Mettre toute son habileté, toute sa puissance, tout son génie, si l'on a du génie, à calquer le réel physique, la réalité palpable, quelle qu'elle soit; créer, par une reproduction aussi exacte que possible de la réalité vivante ou non vivante, le monde de l'art à côté du monde de la nature; et par cette création humaine, imitation fidèle de la réalité quelle qu'elle soit, susciter dans les multitudes curieuses du réel, des émotions, des sympathies, des sensations, des vibrations correspondantes : tel est le dernier mot de ce réalisme contemporain qui, bien loin de rougir de l'étrangeté de ses théories et de l'énormité de ses œuvres, s'en vante, s'en applaudit, se carre et s'admire.

Il faut citer, Messieurs, dans la crainte de paraître calomnier. Je prends de préférence, pour témoignage de mon affirmation, des paroles d'autant plus graves

et d'autant plus tenues de se respecter elles-mêmes, qu'elles se produisent sans réticence dans de publics enseignements. Ecoutez; et peut-être vous aurez peine à croire à l'authenticité de ces paroles: « Le peintre tire ses lignes, calcule ses perspectives, déshabille les corps, les soulève, les dissèque. Il pose l'art sur sa base *définitive, l'imitation exacte et complète de la nature telle qu'on la voit,* et *telle qu'elle est.* Détachés du monde céleste et ramenés au monde réel, les hommes veulent contempler non plus des *idées* ou des symboles, mais des êtres et des personnes. Pour eux les choses réelles ne sont plus un signe à travers lequel s'élance la pensée mystique; elles ont un prix et une beauté propres; et le regard attaché sur elles *ne songe plus à les quitter pour se porter au-delà.* » Voilà le grand mot du réalisme: suppression de l'*au-delà;* les perspectives de l'idéal fermées devant le regard de l'artiste, et son génie heurté à la barrière de la réalité pure, sans souci de s'élever plus haut et de s'élancer plus loin!...

Inutile de multiplier les témoignages. Ces paroles sont l'écho de beaucoup d'autres, qui toutes redisent la même chose. Est-il possible, je le demande, de se mettre au nom de l'art en antagonisme plus flagrant

avec l'essence même de l'art? Est-il possible de briser plus audacieusement avec toutes les traditions du grand art, et avec la pratique de tous les artistes illustres qui ont donné à leurs chefs-d'œuvre, avec le signe du génie, la consécration de l'immortalité? Les raisons, les raisons péremptoires qui réduisent à néant cette théorie de l'art aussi fausse en elle-même que funeste dans ses résultats, se pressent ici avec une telle abondance, qu'elles ne nous apportent que la difficulté de choisir et l'embarras de nous borner.

Et d'abord, j'oserai demander aux maîtres qui enseignent ici des principes démentis par tous les plus fameux représentants de la pensée et par les plus grands maîtres de l'art: Où donc avez-vous pris que l'art doit être posé sur cette base définitive: *l'imitation exacte et complète de la nature telle qu'on la voit ou telle qu'elle est?* Quoi? vous nommez cela un *principe radical*, une *base définitive*, une souveraine aberration dans l'ordre artistique! Ah! vous oubliez ce qu'il y a dans l'art de plus élémentaire; et le dernier de vos élèves, qui a gardé le sens commun, vous répond : Non, l'art n'est pas une imitation, c'est une *interprétation*. Quoi! cette chose si grande et si généreuse, si libre et si spontanée, l'œuvre d'art, une simple *imitation de la nature telle qu'elle est?*

Mais qui donc, après cela, aura la vanité folle de se glorifier du talent, du rôle et du nom d'artiste? Qu'y a-t-il de moins libéral et de moins spontané que la copie servile de la réalité? Où est le simple acteur, pour peu qu'il sente en lui se remuer quelque chose de vivant, qui consente à réduire son rôle à l'imitation adéquate d'une réalité donnée? Est-ce que vous le forcerez, ce serviteur libre de l'art, à ne faire entendre que des sons, des vibrations, des accents notés et étiquetés d'avance comme la condition absolue et inflexible de l'imitation du réel *tel qu'il est?* Non, mille fois non. L'artiste, pour peu qu'il prenne son rôle au sérieux, a besoin d'élargir le champ de son action dans le sens de l'indéfini; il a l'ambition, lui aussi, de voir et de poursuivre *le je ne sais quoi* qui ne se trouve pas dans le réel; il n'est pas un automate à qui la réalité impose tel geste ou telle intonation; il est le libre *interprète* de la réalité qu'il élève, et qu'il transfigure par tout ce qu'il y met de lui-même, c'est-à-dire par tout ce qu'il y ajoute de supérieur et d'idéal. C'est qu'en effet, entre l'œuvre d'art et l'objet qu'elle représente, il y a un médiateur nécessaire, *l'âme de l'artiste.* Ignorez-vous que l'objet, avant de passer dans l'œuvre artistique, doit passer par l'intermédiaire d'une âme humaine? Non,

ne le croyez pas, ce que l'artiste imite, ce n'est pas la réalité *telle qu'elle est en dehors de lui,* c'est la réalité telle qu'elle est *en lui.* Il voit la nature sans doute ; il la voit non pas vulgaire, *telle qu'elle est* dans sa réalité triviale ; mais il la voit telle que la lui font ensemble, et sa pensée qui la regarde, et son âme qui la sent, et son cœur qui l'aime. Il se fait en un mot de l'objet une image qu'il grave en lui d'après un certain type de beauté idéale entrevu par son génie ; et c'est cette image identifiée à lui-même et toute pleine de sa vie qu'il va jeter sur la toile ou sur le marbre ; c'est, si je l'ose dire, en rapprochant la création d'un chef-d'œuvre de l'accomplissement d'un mystère, c'est son verbe intérieur qu'il va incarner dans son œuvre extérieure.

En ce sens sublime, oui, l'art est une imitation, mais l'imitation généreuse et libre de la vision que l'artiste porte en son âme ; c'est l'expression de l'artiste ému au contact de la réalité et élevé par son idéal. Il voit la nature ; en la regardant il transfigure la réalité qui est en bas dans un rayon tombé d'en haut ; et son œuvre, si le génie ne lui fait pas défaut, sera la traduction éclatante de la nature transfigurée. Supprimez, entre l'œuvre d'art et son objet matériel, ce médiateur plastique, l'âme humaine, l'âme dont l'invincible besoin est

de regarder l'idée planant de son vol céleste au-dessus de la réalité terrestre, l'âme contemplant, dans une sphère plus haute que toute réalité créée, cet idéal qui est de l'essence de tout art; alors, à la lettre, il n'y a plus d'art; il n'y a plus qu'un contact matériel entre l'objet reproduit et l'œuvre imitatrice; et l'art, pour n'avoir pas regardé *au delà*, se destitue lui-même; il tombe dans le mécanisme du métier et les constructions de l'instinct; il se réduit à l'industrie des procédés et aux habiletés de la main.

L'art, dites-vous, *l'imitation de la nature telle qu'elle est?...* Quoi! reproduire le réel, le copier, le calquer, le photographier, le daguerréotyper tel qu'on le voit et tel qu'il est? Mais au nom de l'art et de l'humanité que vous outragez ensemble, est-ce possible? est-ce convenable? est-ce permis? est-ce utile au moins à quelqu'un ou à quelque chose? Possible? Non, mille fois non, cela n'est pas même possible. La nature par ses mystères défie vos imitations. Comment atteindre par le génie de l'imitation, si grand qu'on le suppose, ce fond intime des hommes et des choses dont la surface n'est qu'une explosion imparfaite? Comment peindre, sculpter, imiter toute la nature et rien que la nature? Et même, en supposant que l'intuition du génie imitateur

pût atteindre le réel et tout le réel de la nature, est ce que cette imitation est toujours recevable, admissible convenable, permise même? Où avez-vous rencontré l'artiste qui ait pratiqué jusqu'au bout votre doctrine plus que paradoxale? Où est le génie assez échevelé pour oser, même au simple point de vue de l'art, imiter toute la réalité et toute la nature *telle qu'elle est?* Et d'ailleurs, à quoi bon dans l'art cette imitation de la nature *telle qu'elle se voit et telle qu'elle est?* Quel en est le but, l'utilité? Si tel spectacle me fait horreur dans la nature, pourquoi venez-vous me forcer à le contempler dans l'art? Vue en elle-même, cette réalité me répugne; comment me charmera-t-elle dans vos œuvres? Je repousse l'original, je détourne les yeux pour ne pas voir une figure dont l'aspect est mon supplice; que pouvez-vous prétendre en venant me montrer la copie? A quoi sert dans l'art la reproduction grossièrement réaliste de ce que je ne puis voir et regarder sans dégoût dans la nature?

Ah! si du moins vous aspiriez à transfigurer l'horrible, et à lui faire une auréole grandiose qui l'approche du sublime! Mais non; la transfiguration répugne au réalisme. L'essènce du réalisme c'est de me montrer le hideux comme hideux, l'horrible comme horrible,

l'horrible tel qu'il se présente au chemin de ma vie, en me forçant de détourner le visage et de fuir son approche. Est-ce donc que tout est à voir, tout à goûter, tout à savourer dans la nature? Est-ce que tout y est également beau, intéressant, sympathique? Et si votre art en touchant à ces choses n'a pas le don de la transfiguration, quelle sympathie aura pour moi votre œuvre, et que voulez-vous que j'y admire et que j'y applaudisse?

Quoi! vous rencontrez au fond d'une taverne ou dans la boue des rues un homme ivre, laid de sa double laideur, prenant devant vous des attitudes sauvages, des poses animales, et faisant des gestes innomés : vous le copiez trait pour trait, à la lettre, vous le photographiez, et vous me dites dans une statue, dans un tableau, sur la scène ou dans un roman : Regardez et admirez; c'est le portrait du réel. Vous trouvez, dans un réduit, une mansarde, je ne sais où, l'homme couvert d'ulcères, personnifiant toutes les horreurs physiques dont une chair humaine peut offrir le spectacle : et vous voilà chimiste et anatomiste de l'horrible matériel, faisant devant moi la dissection et l'analyse de la plaie, du chancre et de l'ulcère. Et vous dites : Admirez!... Vous voyez, tout y est, rien n'y

manque : la copie est complète; c'est le portrait de la réalité. — A la bonne heure! vous êtes un homme intrépide; vous avez dévoré pour tout peindre la dernière parcelle de l'horreur et bravé l'extrême puissance du dégoût. Soit, si ces spectacles vous plaisent; mais vous qui promettiez de me faire cueillir au champ de l'art nouveau la plus belle fleur du plaisir, pourquoi venez-vous me demander de pousser jusqu'à l'héroïsme la victoire sur mon dégoût? Vous ne deviez que me charmer; pourquoi vous obstiner à ne me donner que des nausées?

A quoi bon, je vous prie, toutes ces exhibitions repoussantes? S'il me plaît de m'éjouir au spectacle de l'homme ivre, laissez-moi le regarder dans la rue; et si mon goût m'invite à savourer l'étrange volupté de voir des ulcères, qu'avez-vous besoin de me les peindre? J'irai les voir à l'hôpital : là du moins, je les trouverai vivants; et vos chefs-d'œuvre réalistes ne vaudront jamais pour moi ces vivantes horreurs.

Et alors même que vous n'auriez pas à me peindre l'atroce, l'horrible, l'ignoble, le repoussant; si vous ne voulez donner à la nature aucune auréole qui agrandisse, et au réel aucun rayon qui transfigure, encore une fois, je le demande, à quoi bon vos tableaux, vos

statues, vos livres réalistes? J'aime mieux voir la nature. La nature, elle au moins, porte un reflet du Créateur, et plus ou moins fait rêver l'infini. Quels misérables jeux d'enfants, de prodiguer des trésors de temps et peut-être de génie, pour me montrer artificiel et mort exactement ce que je puis, en faisant un pas ou en tournant les yeux, voir partout naturel et vivant! A quoi bon de tels efforts pour aboutir à un tel néant? Que dis-je? n'eussiez-vous à faire que le portrait, une image, une effigie humaine quelconque; si vous ne savez, à travers la matérialité des traits, dégager l'*idée* de l'homme dont vous m'offrez l'image, que me fait le portrait tracé par votre main? J'aime mieux l'original; et s'il me faut une copie exacte, une image adéquate, une peinture réaliste de moi-même, j'ai mon peintre toujours prêt; et je vous dirai ici, avec un homme d'esprit : «Qui aura la prétention de me peindre plus fidèlement que le miroir de ma cheminée?»

Messieurs, si ce que je viens de dire ne suffisait pas pour confondre devant la vraie notion de l'art les théories du réalisme, il me suffirait d'en appeler à ce sentiment mystérieux de l'*au-delà*, dont nous avons parlé dans les conférences précédentes. Quoi, au nom de l'art, on nous demande de nous emprisonner dans le

réel, et on nous interdit de regarder au delà : comme si cette ambition de l'au-delà n'était pas l'inapaisable et douloureuse passion des véritables artistes? O grands hommes, vous qui brillez à travers l'histoire de l'art, dans l'auréole de vos œuvres, levez-vous; venez confondre ces inventions qui insultent à votre génie! Ah! vous aussi, vous saviez voir et peindre la réalité. Un jour, vous l'avez reproduite trait pour trait; vous avez fait plus encore, vous l'avez transfigurée. Le portrait était aussi beau, plus beau encore que l'original; vous aviez non-seulement atteint la perfection de la réalité, vous l'aviez surpassée. Et pourtant vous n'étiez pas contents! Pourquoi, en face de vos œuvres ce gémissement de vos âmes? Pourquoi devant cette image plus belle même que la nature, cette tristesse, cette mélancolie, ce je ne sais quoi de découragé et de désespéré que je découvre en votre âme d'artiste? Ah! c'est que quelque chose vous disait qu'atteindre jusqu'aux limites du réel, et plus loin encore, ce n'était pas assez. C'est que du fond de ces réalités, où voudrait nous enfermer un réalisme despotique et plat, votre grande âme, comme nous l'avons dit, aspirait au delà. Aussi, j'en jure par votre génie : si tout le but de l'art n'était que la représentation exacte de la nature *telle qu'elle est*, ce gémis-

sement de vos âmes devant les miracles de vos mains, serait un mystère absolument incompréhensible; ce serait la contradiction même! Ah! c'est qu'en effet, si tout votre effort devait s'arrêter là, copier le réel, le copier d'une main aussi habile et aussi fidèle que possible; arrivés là, vous n'auriez plus rien à désirer; votre ambition serait satisfaite; vous diriez : La nature est calquée; le réel apparaît dans sa vérité exacte; l'image a reproduit le type dans sa nudité brute; l'œuvre est achevée; *nec plus ultra*, je n'irai pas plus loin! Et voilà le dernier mot du réalisme dans l'art; c'est le *nec plus ultra* du progrès artistique; c'est la barrière qui l'arrête et lui dit brutalement : « Tu n'iras pas plus loin! »

C'est ce que nous allons voir plus clairement encore en recherchant les principaux effets de cette doctrine, aussi dangereuse qu'elle est absurde. Car c'est assez considérer le réalisme en lui-même; il est temps de vous signaler quelques-unes de ses conséquences.

II. — Certes, Messieurs, si cette question du réalisme n'avait d'autre portée que celle d'un débat purement littéraire et artistique, il n'y aurait pas lieu pour la parole sacrée d'intervenir dans une lutte toute mondaine, et qui n'est pas son vrai champ de bataille. Mais la

question du réalisme, intellectuellement, moralement, religieusement et même socialement, est une question plus grave qu'elle n'apparaît tout d'abord. Envisagé dans sa propre sphère, c'est-à-dire dans la littérature et l'art proprement dits, il est, comme nous venons de le dire, une lèpre qui déshonore la royauté de l'art et défigure la physionomie de la beauté. Mais ses conséquences vont plus loin que lui-même; elles atteignent les intelligences, les âmes, les cœurs, les mœurs, la société, la civilisation; et c'est surtout par ces conséquences que le réalisme rentre dans la juridiction de la parole sacrée et dans le champ de ses combats. Car ce qui semble n'être qu'un amusement des multitudes et une fantaisie des artistes peut devenir un danger pour les âmes et un désastre pour l'humanité.

Le premier résultat du réalisme, et le moins aperçu par le vulgaire, c'est son résultat dans l'ordre intellectuel proprement dit; c'est son action sur les idées. Né des aberrations philosophiques que nous avons signalées dans la conférence précédente, le réalisme artistique, et surtout le réalisme littéraire, réagit sur ses propres causes, et il agrandit le cercle des erreurs en les popularisant. Parcourez les unes après les autres les productions du réalisme contemporain; vous y reconnaissez

partout la génération naturelle des erreurs mères qui l'ont engendré peu à peu lui-même. Vous les voyez successivement, et quelquefois simultanément refléter toutes les couleurs et toutes les nuances de l'erreur vivante, et le naturalisme, et le panthéisme, et l'athéisme, et le matérialisme, et le positivisme, et le fatalisme, et le scepticisme, et le nihilisme doctrinal. Tous ces systèmes plus ou moins grossiers passent en jetant sur les œuvres réalistes leurs tristes reflets; et pour peu que vous sachiez voir, vous reconnaissez dans le réalisme contemporain le trait visible d'une parenté authentique avec toutes ces aberrations spéculatives de la pensée contemporaine.

Je ne dis pas, remarquez-le bien, que le réalisme fait profession d'enseigner toutes ces erreurs; je dis qu'il en porte l'image sous les regards du peuple; et cette image, plus visible et plus intelligible pour les multitudes que les livres mêmes qui les enseignent, en se gravant dans les âmes, a pour effet désastreux d'inoculer, peu à peu, à l'âme du peuple toutes ces erreurs qui menacent aujourd'hui le monde; car elle a par-dessus tout la puissance de les populariser de plus en plus et d'employer, pour dissimuler leur laideur, le prestige même de la beauté. Les artistes et les littérateurs

de profession, d'ordinaire du moins, n'ont pas la prétention d'être des penseurs. Ils ne trouvent pas l'idée, mais ils lui font un rayonnement; ils ne sont pas des flambeaux, mais ils sont des réflecteurs; ils ne sont pas des révélateurs, mais ils sont des propagateurs; ils ne sont pas des messies, mais ils sont des apôtres; ils ne sont pas des initiateurs, mais ils sont des vulgarisateurs. Et tous les messies, et tous les révélateurs que le siècle nous envoie pour ouvrir aux erreurs nouvelles les chemins de l'avenir, n'ont pas d'auxiliaires plus puissants, ni de complices plus populaires.

Le réalisme contemporain, et en particulier le réalisme du théâtre et du roman, a obtenu, dans ces dernières années, des triomphes bruyants, qui ont donné à ses productions un retentissement vaste et profond; et ce n'est jamais en vain que des œuvres, quelles qu'elles soient, rencontrent l'ovation des multitudes et les acclamations d'un siècle. Eh bien! ce qui frappe pardessus tout, dans ces œuvres malsaines, c'est le souffle d'erreur et de scepticisme qu'on y sent de tout côté. Alors même que l'œuvre réaliste de notre temps ne prétend ni enseigner, ni dogmatiser; alors même qu'elle n'attaque aucun symbole religieux, ni aucune vérité morale, elle est malfaisante encore. Car ce qu'on

y sent par-dessus tout, c'est l'absence de toute doctrine, le dédain de tout symbole, la négation de toute foi et de toute croyance positive. Que dis-je? l'indifférentisme de la conscience et le mépris des principes s'y étalent de toutes parts. Le réalisme est dans le domaine de l'art ce que le positivisme est dans le domaine de la science : c'est une *élimination ;* élimination systématique sortant des exigences mêmes de cette grande et universelle hérésie de l'art et de la littérature. Sa première donnée, sa donnée fondamentale, nous l'avons vu, c'est l'imitation exacte, en d'autres termes, la photographie du réel, du réel qui se voit, du réel qui se touche, du réel qui crée son image *telle quelle* sous un rayon du soleil matériel. De là l'élimination et l'écartement absolu de tout ce qui échappe à cet empire du calque et de la photographie matérielle. L'âme échappe au pinceau et au ciseau de l'artiste. Ni la conscience ne se laisse calquer; ni les principes ne se laissent peindre; ni la morale ne se laisse photographier. Donc, tout cela, éliminé, en bloc, de tout le domaine de l'art.

De là, dans l'artiste réaliste une indépendance de toute règle, de tout principe, et de toutes convenances, morales, sociales et religieuses; de là, une exagération de personnalisme qui franchit toute barrière,

brise tout frein, et fait du prétendu génie de l'art je ne sais quoi d'effaré, d'échevelé, d'emporté, pareil à un cheval qui a pris le vertige, et court sans direction et sans but à travers les abîmes. Ainsi nos grands réalistes font de l'art une puissance absolument indépendante et ne relevant que d'elle-même; ils le placent sur un trône où nulle puissance n'a plus droit de l'atteindre; ils le mettent dans son absolue indépendance plus haut que la société,plus haut que la religion, plus haut que la morale, plus haut que la conscience, plus haut que Dieu, plus haut que tout; et on les entend, du haut de cette souveraineté qu'ils usurpent, envoyer au monde étonné des décrets et des oracles comme celui-ci : « Les artistes n'obéissent pas à des règles, à des principes. Chacun d'eux n'obéit qu'à lui-même, à sa nature, à son tempérament, à son caractère, à cet ensemble d'aptitudes qui constituent son individualité. Chaque artiste est doué d'un tempérament particulier; et il n'est rien de plus absurde que de chercher, sous prétexte de morale ou d'autre chose, à fausser ce tempérament. Pour moi les convenances de l'art devaient passer avant celles de la société, et je ne désavoue aucun de mes livres. »

Ainsi voilà qui est clair, l'artiste est roi, non dans le

sens où nous saluons avec amour sa légitime royauté, c'est-à-dire dans le sens de l'ascendant qu'il a droit d'exercer sur les âmes; mais il est roi dans ce sens satanique que nous réprouvons, dans le sens de cette absurde et impossible indépendance, qui le met au-dessus de toute règle, de tout principe, de toute loi! Que dis-je? l'artiste réaliste, en proclamant pour lui-même une indépendance impie, se fait plus que roi; il se fait Dieu, Dieu dans le royaume de l'art, comme le philosophe rationaliste se fait Dieu dans le royaume de la pensée.

Dès lors, il est à peine nécessaire de vous montrer ce que devient pour le réalisme contemporain non-seulement la religion du Christ, mais toute religion quelconque. Pour le réalisme, les dogmes religieux ne sont rien; le surnaturel est une chimère, et le divin un non-sens. Dieu, pour lui, ne demeure plus même comme une magnifique hypothèse ouvrant devant l'artiste ces mystérieuses perspectives qui donnent de l'essor au génie de l'art; il fait pour Dieu ce qu'il fait pour l'âme, pour l'esprit, pour la conscience, il *l'élimine;* il le chasse devant lui. L'ombre même de Dieu l'importune; car, en se projetant sur son génie, elle accuse ses œuvres et lui donne des démentis. Que peut être pour l'art réaliste

une religion quelconque, si ce n'est une contradiction à ses tendances innées et une négation absolue de sa donnée fondamentale? Si Dieu existe, s'il y a un infini vivant, comment faire pour récuser l'idéal? Et si l'on accepte l'idéal, comment faire pour demeurer réaliste? Aussi, bon gré, mal gré, en dépit des protestations contraires, le réalisme doctrinalement suppose l'athéisme, et avec l'athéisme la négation de toute religion; et l'athéisme qu'il suppose dans ses doctrines, il le prêche dans ses œuvres; et dans ses effets comme dans ses causes, le réalisme est en essence l'art des peuples athées.

Mais là ne s'arrête pas l'influence du réalisme artistique dans l'humanité; son influence éclate plus palpable dans l'ordre moral; et le réalisme de l'art, en multipliant ses triomples, développerait dans les mœurs publiques une dépravation plus grande encore que ses triomphes.

Nous l'avons vu, le réalisme contemporain est sorti, en droite ligne, du matérialisme contemporain. Il proclame comme son dogme souverain l'imitation exacte et complète du réel. Mais, ne l'oubliez pas, le réel dont il s'agit ici, ce n'est point le réel de l'âme, de l'esprit, de la conscience; c'est le réel de la matière, le réel des sens, le réel de la chair. Certes, l'âme aussi est une réa-

lité ; c'est la grande réalité humaine, la réalité qui fait que l'homme est l'homme et non pas l'animal. Mais le réalisme artistique se moque hardiment de la réalité immatérielle ; et s'il ne la nie absolument, il en fait une abstraction absolue. Or, que peut enfanter, je vous prie, un art tout entier puisé à cette source, le réel matériel, si ce n'est ce que la matière porte dans son sein, le sensualisme, et encore le sensualisme ? Le sensualisme qui souille toutes les puretés, qui dévore toutes les vertus, qui ravage toutes les saintetés; le sensualisme qui fait tomber l'humanité des sommets éclairés par l'esprit jusqu'en ces obscurs bas-fonds où la volupté la traîne dans l'opprobre de sa chair; le sensualisme qui amortit au cœur humain la fibre généreuse du dévouement et du sacrifice, et développe dans toutes les âmes qu'il envahit des égoïsmes monstrueux et des instincts farouches ; le sensualisme qui décapite la vie humaine, qui tue l'homme par la partie haute de lui-même, et fait de la chair le tombeau de l'esprit; le sensualisme qui brise dans l'homme toutes les volontés puissantes, toutes les énergies fécondes, pour ne laisser, dans ce roi déchu de toutes ses puissances, que l'énervement, la faiblesse et la stérilité ; le sensualisme, enfin, le plus grand fléau du

monde moral et l'agent le plus actif de toutes ses dépravations et de toutes ses abjections : voilà ce qui, par une génération vraiment spontanée, doit sortir d'un art tout entier appuyé sur la matière, évoqué du fond de la matière, engendré en un mot par la matière. Le sensualisme artistique est fils naturel du matérialisme doctrinal.

Aussi, voyez comme, depuis quelques années surtout, l'art et la littérature se sont sous vos yeux précipités dans le sensualisme, et ne pourrai-je pas dire dans la luxure ! Comme ils ont de leurs œuvres souillé ce noble empire de l'art qui devrait demeurer toujours l'empire de la beauté sans tache ! Pareils à ces femmes audacieuses qui portent sous vos regards, comme la tentation incarnée, leur sensualisme sans pudeur et sans gloire, ils se sont tout à coup, comme aux plus mauvais jours des saturnales humaines, insolemment décolletés, et si vous me permettez ce mot populaire, mais expressif, affreusement *débraillés*. Descendu des sommets de la science matérialiste comme ces torrents fangeux qui emportent dans leur boue les plantes et les moissons, le sensualisme a coulé à pleins bords à travers tout ce monde de l'art, emportant dans son cours toutes les fleurs de vertu et tous les germes de

sainteté. Que dis-je? le sensualisme réaliste a fait plus que couler à pleins bords; il a débordé par-dessus toutes ses rives; il a brisé toutes les digues que la loi morale et le respect social opposaient à ses débordements; et il a poussé partout, à droite et à gauche, ses flots égarés, traînant avec lui cette vase impure qui ensevelit les innocences, les pudeurs, les vertus! A la lettre, notre art réaliste s'est enivré de sensualisme, comme certains débauchés s'enivrent de liqueurs malsaines pour se donner des délires sensuels. Le vertige lui en est monté à la tête, et il s'est mis à courir, échevelé et éperdu, par tous les chemins du demi-monde et de la bohême, jetant à toute pudeur des défis insolents; prenant ses provocations pour du génie, son dévergondage pour de l'art, et son libertinage d'imagination pour le souffle de l'inspiration; en un mot ses orgies de la chair pour les chefs-d'œuvre de l'esprit ! De l'esprit? Ah! quand il s'agit de ces œuvres écloses à tous les souffles sensuels, en faut-il encore parler? Autrefois les créations littéraires surtout se nommaient bien les *œuvres de l'esprit;* pour bien nommer telles productions littéraires et artistiques de notre temps, force nous serait de les nommer les œuvres de la *chair*. L'esprit, l'âme, le cœur même n'y ont plus rien à faire; partout c'est la sensation, et

puis la sensation; l'instinct, et puis l'instinct; le tempérament, et puis le tempérament; le sang, et puis le sang; la chair enfin, encore la chair et toujours la chair !

Voilà, Messieurs, tel drame que vous avez vu, tel roman que vous avez lu, tel tableau que vous avez regardé, telle musique que vous avez entendue, et auxquels vos souvenirs d'hier attachent des noms que toute convenance m'ordonne de taire. Dieu un jour regarda l'humanité corrompue dans ses voies, et il dit : Mon esprit ne se reposera plus sur l'homme, parce qu'il est devenu chair : *quia caro est.* En regardant ce monde de la littérature et de l'art, si trempé de sensualisme, si souillé de volupté, si couvert en un mot de toutes les boues de la matière et de la chair, j'éprouve le besoin de m'écrier : « Mon esprit ne s'arrêtera pas davantage sur ce monde, parce qu'il est devenu le monde de la chair, de monde de l'esprit qu'il était : *quia caro est.* Je ne souillerai pas mes regards au spectacle de toutes ces fanges. Je veux quitter bien vite cette lourde atmosphère où mon âme semble étouffer, pour chercher dans un air plus pur une respiration plus libre.

Comment faire d'ailleurs pour dire ici toute la vérité, sans faillir à la dignité, ou pour sauver la dignité sans

trahir la vérité? Comment s'y prendre pour vous dire, en des termes que vous puissiez entendre, toutes ces hontes humaines qu'on vous montre en peinture, au théâtre, dans le roman, sous les noms ambitieux d'art nouveau, de transformation, de progrès et de rajeunissement de l'art et de la littérature? Comme s'il y avait rien de plus vieux que ces aggravations de paganisme, et ces vieilleries d'un art ultra-païen! Quoi! un rajeunissement de la littérature, un renouvellement du théâtre, un progrès de l'art, ces crudités voluptueuses? ces anatomies du plaisir et de la sensation? ces mystères de ténèbres trahis dans la lumière? ces tableaux vivants, ces infâmes ballets, qu'on eût peut-être sifflés dans les cités littéraires du vieux paganisme? Que sais-je enfin, ces défis d'insolence, ces gageures d'audace dans les provocations de la volupté et les dévoilements de la pudeur? en un mot ce *nec plus ultra* du sensualisme littéraire ou dramatique: dites comment voulez-vous que, moi prêtre, je dise sur tout cela toute la réalité des choses, sans compromettre la dignité du discours? et comment en décrivant ces phénomènes, pourrais-je concilier tous les droits que revendique la vérité avec tout le respect que je dois à vos âmes, à mon ministère, à ce temple, à moi-même? Passons, passons bien vite de-

vant ces mœurs immondes développées par le réalisme artistique et littéraire; passons de l'ordre moral à l'ordre social. Là aussi, qu'on ne s'y méprenne pas, l'action du réalisme artistique et littéraire est désastreuse.

Et d'abord, un parallélisme singulier se découvre ici entre le monde social et le monde artistique. Le réalisme dans l'ordre artistique ressemble au règne du fait et à la souveraineté de la force dans le monde social. Le fait accompli accepté comme légitime, le fait brut proclamé comme le droit, est-ce donc autre chose que le réalisme dans la société? Dans l'ordre social, il y a aussi le réel et l'idéal; le réel c'est le fait, l'idéal c'est le droit; le réel c'est ce qui est, l'idéal c'est ce qui doit être; le réel, le réel seul, c'est le règne exclusif de la force; l'idéal c'est le règne supérieur de la justice; et l'harmonie de l'un et de l'autre, de la justice dirigeant la force et de la force mise au service de la justice, c'est la beauté sociale à la plus haute puissance. Quelque chose de pareil se produit dans l'ordre artistique. Supprimez l'idéal, il ne reste que le fait, le fait qui s'impose d'une manière inflexible. Le fait et la force régnant seuls dans la société, c'est le *despotisme :* le réel et la nature, c'est-à-dire, là aussi, la force et le fait régnant dans l'art, c'est le *réalisme.*

Quoi qu'il en soit du lien caché qui rattache l'une à l'autre ces deux choses d'ordre si différent, il est certain qu'aujourd'hui du moins ces deux phénomènes se révèlent ensemble; ces deux réalismes marchent d'un même pas et parallèlement sous nos yeux. A mesure que le règne de la force se produit dans les sociétés, et, sous le nom menteur de liberté, devient le despotisme; le règne de la réalité se produit dans les arts, et, sous le masque de la beauté, devient la laideur. Et de même que le retour au règne exclusif de la force, dans les sociétés nouvelles, n'est que le retour à la barbarie sous le nom de civilisation; ainsi l'envahissement et le règne exclusif de la réalité dans l'art annonce un retour plus ou moins accéléré vers l'état barbare et sauvage. Si le sauvage ou le barbare était susceptible de cultiver l'art, son art ressemblerait à celui qu'on travaille à nous faire aujourd'hui, il serait *réaliste*. Le sauvage demeure sauvage, parce qu'enseveli dans la réalité, il manque d'idéal: s'il imite quelque chose, il fait nécessairement de l'imitation réaliste; il ne connaît et ne suit bien que deux choses, l'instinct et la réalité, la réalité et l'instinct. Faites-lui dominer la réalité visible par l'intuition de l'invisible, le fait par l'idée, la force par le droit; il va cesser d'être sauvage. Au contraire, dé-

veloppez dans le civilisé, au détriment de l'idéal, la passion du réel; faites régner en lui le fait sur l'idée, l'instinct sur les principes, le tempérament sur la raison, la chair sur l'esprit, l'homme va redevenir sauvage de civilisé qu'il était. Rien ne démontre mieux combien le réalisme est sympathique à la barbarie et antipathique à la civilisation : c'est qu'il est de son essence d'accroître, dans les artistes d'abord et dans les multitudes ensuite, le règne de la réalité et la domination de l'instinct, tandis qu'il diminue dans la même proportion la domination de l'idéal, et avec la suprématie de l'idée le règne de la raison.

Que dis-je? il fait plus que de pousser les multitudes à un retour vers l'état sauvage et barbare; il les abaisse vers la condition de la vie animale. Telle est ici en effet au point de vue de l'art, entre la vision de l'homme et la vision de l'animal, la différence radicale : l'homme voit tout ensemble le réel et l'idéal, le fait et l'idée; l'animal ne voit que le fait et la réalité. Face à face avec un bel objet, l'animal voit l'objet, mais l'objet seulement; la beauté lui échappe. C'est qu'il n'a pas par l'esprit la vision de l'idéal. Aussi si l'animal pouvait pratiquer l'art, il pratiquerait infailliblement, lui aussi, l'art réaliste; il ne pourrait même en soupçonner un

autre. Il résulte de là, par l'invincible logique des choses, que travailler à développer dans l'humanité le goût de l'art réaliste, c'est travailler à développer dans l'homme l'art le moins humain; c'est provoquer l'expansion de l'instinct animal, et comprimer en lui le ressort des besoins intellectuels et spiritualistes. C'est en un mot travailler à faire l'homme de moins en moins homme. Ah! c'est que l'art lui-même, l'art réaliste, à mesure qu'il se jette dans la matérialité, tourne de plus en plus à l'animalité. Poussé jusqu'à ses derniers résultats, il est l'art fait animal; l'art moins l'idéal, l'art moins l'intelligence, l'art moins l'âme, l'art moins le divin et l'humain tout ensemble; l'art en un mot tel que le réalisme le définit lui-même, c'est-à-dire l'imitation de la nature brute, de la nature *telle quelle*. Et si nous continuions de marcher dans cette voie, il n'y aurait pas de raison pour que le singe ne devînt bientôt le plus grand artiste réaliste, le singe imitateur de l'homme, comme l'homme serait imitateur de la nature. Le réalisme, dans sa notion la plus sincère, est la singerie de la nature; c'est la grimace de l'art imitant la nature, comme le singe imite l'homme.

Ah! si le génie réaliste est insensible aux ravages

qu'il fait dans l'ordre intellectuel, moral, religieux et social, il ne se peut qu'il le soit au ravage et à la destruction qui l'atteint ici lui-même. Voyez, en effet, comme partout déjà, sous l'ascendant du réalisme et de ses triomphes, l'art se fait, de tous côtés et dans toutes les sphères, extérieur, matériel, physique, mécanique, physiologique, animal. Voyez comme il travaille à faire prévaloir, partout et en tout, la sensation sur le sentiment, la forme sur l'idée, la vibration nerveuse sur l'émotion morale, le jeu des sens sur le drame de la conscience, les jouissances de notre être matériel sur les jouissances de notre être spirituel, les tressaillements du corps sur les tressaillements de l'âme. Voyez comme les artistes réalistes, chacun dans sa sphère et sa spécialité, semblent conspirer à ramener toute votre vie à sa surface, et à la mettre tout entière dans vos oreilles, dans vos yeux, dans vos sens!

Pour qui ces tableaux réalistes qui semblent ne vouloir que charmer des yeux? Est-ce pour des êtres qui n'ont que des sens, ou pour des êtres qui ont une âme? Est-ce pour des animaux qui ne savent que sentir, ou bien pour des hommes qui savent penser? Qui pourrait le dire?

Pour qui ces sculptures réalistes, qui me montrent

tout d'un corps humain, rien d'une âme humaine; et qui semblent vouloir me forcer, par l'absence de tout reflet d'idéal, à aimer le nu pour le nu, la chair pour la chair, la matière pour la matière?

Pour qui cette musique réaliste où le bruit de la matière étouffe les accents de la vie, et qui fait frémir tous les nerfs de mon corps, sans remuer une seule fibre de mon âme? où la prestidigitation tient lieu de l'inspiration, et où l'on prétend me donner pour la puissance du génie, l'habileté du tour de force? Pour qui ces harmonies qui, au lieu de me faire rêver de l'infini, me forcent de me heurter au fini, et au lieu de m'emporter sur les ailes de la contemplation dans les régions de l'idéal, me rejettent, sous la secousse de la sensation, dans le vulgarisme de la réalité?

Pour qui cette architecture réaliste, dont toute l'ambition semble n'être pas autre que de combiner, aux hasards du caprice, de prodigieux amas de pierres? temples matériels dans le sens le plus strict de ce mot, où l'architecte a songé à tout, excepté à cette lumière du dogme qui doit, comme un lustre magnifique, éclairer des rayons de l'infini la demeure de Dieu? Pour qui ces édifices? Est-ce pour ceux qui ne croient qu'au temps, ou bien pour ceux qui croient à l'éternité? pour

ceux qui adorent un Dieu, ou pour ceux qui n'adorent que l'humanité?

Pour qui cette poésie réaliste, où le mot heurte le mot, où l'image s'entasse sur l'image, où la forme, et souvent une forme extravagante, s'étale, s'exagère et s'emporte échevelée comme une bacchante, dans le vide absolu de l'idée, ou dans le demi-jour blafard d'un scepticisme universel? Pour qui ces mots qui se choquent les uns les autres, sans autre but que de m'étonner ou de m'étourdir? ces vers qui bondissent au lieu de marcher, qui hurlent au lieu de chanter, qui se ruent sans lumière d'idée, hors la loi de la beauté, comme une danse macabre de fantômes tournoyant dans les ténèbres? Cette poésie, avec cet immense fracas de sons vides, que veut-elle et à qui prétend-elle s'adresser? Est-ce une âme de poëte qui chante pour charmer mon âme? ou bien est-ce la voix d'un sauvage qui rugit pour donner le frisson à ma chair?

Pour qui enfin ces drames réalistes, où le prestige de la décoration se substitue à la profondeur de l'émotion; où le jeu des machines matérielles remplace le jeu des passions humaines? Drames semi-barbares, où la sensation du corps prime insolemment les explosions de l'âme et les manifestations de l'esprit? drame tout ma-

tériel, condensant dans sa matérialité grossière tous les vices et tous les défauts déjà signalés dans les autres sphères de l'art; drame babylonien, où le forfait s'étale, où la volupté trône, où le dramatique touche de si près au réel, que l'art s'y distingue à peine de la réalité, et que l'imitation artistique du fait même le plus honteux semble s'identifier avec le fait lui-même?...

Qui viendra arracher nos arts à cette lèpre honteuse? Jusques à quand serons-nous condamnés à subir cette hideuse épidémie artistique et littéraire? Heureusement, déjà la réaction commence; la protestation sort du fond de toutes les nobles âmes; elle s'élève de toutes les extrémités du monde des intelligences; et je crois être l'écho du grand murmure des âmes, en m'écriant ici, de ce haut lieu d'où la vérité retentit au loin : Honte à cette barbarie artistique qu'on ose nous vanter comme le progrès de l'art! Arrière, arrière ces jeux sauvages qui n'ont plus rien de commun avec la majesté de l'art! Arrière ces peintures, ces sculptures, ces musiques, ces architectures, ces poésies et ces drames réalistes; arrière enfin toutes ces représentations, matérielles, obscènes, grossières, animales, où l'art, non-seulement s'égare, s'amoindrit, se déshonore, mais encore est menacé de périr et de s'anéantir lui-même! Oui,

Messieurs, je ne crains pas de l'affirmer, au milieu de toutes ces ruines, ruines intellectuelles, morales, religieuses, sociales, accumulées par les ravages de notre réalisme français, si l'art continuait à marcher, parmi nous, dans cette voie fatale, tôt ou tard il se creuserait lui-même une tombe; et sur cette tombe scellée par le déshonneur, l'histoire et la vérité pourraient écrire : Ici gît l'art tué par le réalisme et enseveli par la barbarie.

Eh bien! Messieurs, si l'art en était venu là, s'il était tombé dans la mort, qui pourrait, pensez-vous, le faire sortir de sa tombe? Qui pourrait souffler sur ce cadavre pour lui rendre la vie? O sainte religion de mon Christ, religion de la vérité, de la sainteté, de la beauté, ah! c'est vous qui feriez même pour un art mort le miracle de la résurrection; et devant ces ignominies, ces ruines et ces pourritures auxquelles ma parole fut contrainte de toucher, déjà je pressens pour moi le bonheur saintement enthousiaste de montrer bientôt comment, pour l'art comme pour tout le reste, vous êtes *la résurrection et la vie !*

SIXIÈME CONFÉRENCE

L'ART ET LE CHRISTIANISME



MONSEIGNEUR,

Après avoir montré la nature et le but de l'art, après avoir indiqué les rapports intimes qui existent d'un côté entre l'homme et l'artiste, de l'autre entre l'artiste et son siècle, nous avons signalé dans notre dernière conférence, comme résultat des causes de décadence révélées dans la précédente, cet effrayant phénomène qui se produit aujourd'hui dans le monde artistique, le réalisme. Le réalisme considéré en lui-même et dans son essence est l'antagonisme de l'art, il en est la négation la plus absolue. Envisagé dans ses conséquences, le réalisme est un fléau pour les intelligences, pour les mœurs, pour la société, pour la civilisation, pour lui-même enfin.

Ainsi, nous avons montré dans les deux dernières conférences pour l'art contemporain les causes de destruction et les symptômes de la mort. Aujourd'hui, nous allons dire la parole de vie et de résurrection. Nous allons essayer de résumer dans une condensation substantielle et dans une synthèse abrégée, l'action directe que le christianisme exerce sur l'élévation et sur le vrai progrès de l'art.

Messieurs, si un moment vous aviez pu vous étonner de voir porté dans cette chaire un sujet presque inusité dans la prédication chrétienne, vous pouvez voir maintenant comment il rentre dans la sphère de notre apostolat, et fait une partie intégrante de notre sujet général, le *progrès par le christianisme*. Je me dis pour mon compte, et vous vous direz avec moi, que plus l'adversaire, c'est-à-dire l'antichristianisme, travaille sous nos yeux à tout séculariser, plus de notre côté nous devons travailler à tout christianiser; et je sais, Monseigneur, que c'est la pensée de votre haute intelligence, et la sollicitude de votre zèle pastoral, de nous voir montrer au siècle, du haut de cette grande chaire, comment le christianisme, dans son inépuisable et divine énergie, a la puissance de tout élever et de tout féconder, les mœurs, la société, la famille, la philosophie, la

science, l'économie, et l'art lui-même, cette face brillante de notre humanité.

D'ailleurs, si j'avais pu hésiter un instant sur l'opportunité d'un tel sujet, il m'aurait suffi, pour dissiper mes doutes, d'entendre les étranges paroles qui naguère encore retentissaient au milieu de nous comme une ironie sacrilége jetée, au nom de l'art, à la face du christianisme : « Le parfait chrétien aimera l'abjection, « et il *sera le contempteur et l'ennemi de la beauté.* « Le chrétien ne tiendra ni à bien peindre, ni à bien « sculpter, ni à bien dessiner ; il confond l'art, cette « grande volupté de l'âme, avec le plaisir vulgaire. » Et ils n'ont pas craint d'ajouter que le christianisme est avec l'art dans un antagonisme absolu, parce « qu'il a substitué à la beauté idéale du corps humain « la maigre image d'un supplicié tiraillé par quatre « clous[1]. »

Ainsi des apôtres nouveaux interprètent devant nous la doctrine apostolique : et c'est à peine si quelques rares protestations s'élèvent pour confondre de tels mensonges ! Montrons aujourd'hui que le christianisme, j'entends non le christianisme diminué, le christianisme mutilé, le christianisme iconoclaste, mais le vrai

1. Renan.

christianisme de l'Église et de Rome, loin d'être le *contempteur de la beauté*, en est au contraire le divin inspirateur. Montrons comment le génie chrétien, inspiré par le souffle de Jésus-Christ, fait éclore dans le monde la plus ravissante fleur de l'art. Montrons enfin, en parcourant rapidement les éléments de perfection que le christianisme introduit et développe dans l'ordre artistique, comment le grand art trouve dans la foi chrétienne sa base la plus ferme, dans l'espérance chrétienne son ascension la plus sublime, dans l'amour chrétien son ressort le plus puissant, dans la sainteté chrétienne ses types les plus beaux, et dans le culte chrétien son théâtre le plus éclatant.

I. — Les premiers germes de cette magnifique fleur de l'art chrétien sont au fond le plus intime du christianisme. La foi chrétienne les porte dans son sein, et les nourrit de sa substance comme une mère le fruit de ses entrailles.

Nous l'avons déjà remarqué, en parlant de l'art en général, il n'y a pas de grand art réalisé sans une grande doctrine acceptée ; il n'y a pas de grands efforts sans de grandes certitudes, pas de grandes créations sans de grandes inspirations. Et c'est ici que commence à se révéler tout d'abord l'influence du christianisme

sur l'évolution de la puissance artistique. Le christianisme a l'incomparable avantage de poser dans l'intelligence de l'artiste avec sa doctrine définie, des certitudes qui excluent tout scepticisme ; et il offre au génie artistique des visions sur lesquelles il ne permet au doute de jeter aucune ombre. Une fois placé en face des horizons que sa foi lui découvre, l'artiste chrétien croit à la vérité qui brille dans son intelligence, comme il croit à la lumière du soleil qui éclate à ses regards ; et il travaille à faire de son art l'organe harmonieux et l'interprète éclatant de sa foi.

Mais, Messieurs, quels sont par-dessus tout, dans la croyance des artistes chrétiens, les dogmes qui font jaillir dans leur intelligence et rejaillir sur leurs œuvres les plus belles et les plus magnifiques clartés ? Ici, il faudrait parcourir l'ensemble divin de tous nos mystères, pour faire remarquer sur l'art l'influence profonde de tous et de chacun ; car chacun apporte son rayon à ce grand flambeau de Dieu qui éclaire le monde de l'art.

Je me contente d'en signaler deux qui ont eu sur l'art transfiguré par le christianisme la plus décisive influence : le mystère de la création, et le mystère de la rédemption ; Dieu tout-puissant créateur du ciel et

de la terre, Dieu incarné sauveur et réparateur du monde.

Par le premier de ces deux dogmes, le christianisme maintient la base éternelle de l'art, je veux dire la distinction absolue du créateur et de la créature, du fini et de l'infini, du monde et de Dieu, du réel et de l'idéal. Il peut paraître à des esprits inattentifs qu'un tel dogme n'a rien à faire pour le vrai progrès de l'art. J'affirme pourtant qu'il est le pivot inébranlable sur lequel l'art doit porter tout d'abord, s'il ne veut être emporté dans le tourbillon où roulent éternellement les philosophies, les sciences, les mœurs, les sociétés et les arts qui ne s'appuient pas sur cette base dogmatique.

Lisez, Messieurs, si vous en avez le courage, les grands métaphysiciens du panthéisme; parcourez ces systèmes informes où le fini et l'infini, Dieu et le monde, le réel et l'idéal, le néant et l'être se croisent, se mêlent, se confondent dans un chaos où les ténèbres triomphent de la lumière. Cherchez au fond de ces philosophies ambitieuses une base ferme pour appuyer les principes de l'art même les plus vulgaires : la vérité vous porte le défi de la trouver. Ils l'ont essayé pourtant; et ce qu'il y a de plus clair au fond de ces

ténèbres où de brillants esprits se débattent contre les erreurs qui les dominent, c'est que la base de l'art y périt tout entière. Dieu n'est plus le grand artiste; il n'est plus l'ouvrier du monde, il n'est plus l'idéal du génie artistique. Dieu, à partir du néant, devient l'univers, et à la fin l'homme lui-même; et l'ordre et la beauté se font comme ils peuvent. L'univers est une fleur dont Dieu est la sève et dont l'épanouissement est indéfini; tel est le dernier mot de l'intelligence et de l'imagination expliquant aux artistes l'apparition de la beauté. Qu'est-ce que l'idéal? où est l'idéal, comment subsiste l'idéal? comment l'idéal se distingue-t-il du réel? Questions absolument insolubles pour toutes ces philosophies, qui, par delà le réel, ne laissent plus entrevoir que ce spectre vide qui se nomme le Néant.

Que fait ici le christianisme pour sauver l'art du naufrage où l'entraînent ces grandes erreurs? Du premier mot de son symbole il en éclaire toutes les hauteurs. Il pose, au point de départ et au sommet de tout, Dieu créateur tout-puissant, Dieu l'architecte de l'univers, Dieu le suprême artiste; Dieu, auteur de toutes les beautés qui éclatent dans la création, et lui-même beauté infinie, substantiellement distincte de toutes les beautés créées à son image. Et le Verbe,

par qui tout a été fait, dit à l'artiste qui le reconnaît, l'aime et l'adore : O toi qui cherches partout avec le beau le secret de le reproduire, regarde la création; contemple avec amour et reconnaissance ce théâtre splendide où toutes les beautés se découvrent et font par leur ensemble la beauté de l'univers. Voilà mon œuvre, et voilà ton modèle : *aspice et fac secundum exemplar*. Oui, regarde, pour le comprendre et l'admirer, ce chef-d'œuvre de mes mains; mais regarde plus haut encore; regarde-moi moi-même; car je suis l'idéal, l'idéal vivant, l'idéal éternel. Ces beautés, dont la contemplation te ravit dans la nature, je les ai faites à l'image de cet idéal que je porte dans mon essence. Donc, si tu veux être un vrai créateur de la beauté, monte jusqu'à moi; et tout en prenant un point d'appui dans le créé, viens chercher en moi créateur ce rayon d'idéal qui achève toute beauté en la transfigurant.

C'est par ce portique si magnifiquement éclairé d'en haut, que s'ouvre tout d'abord aux regards de l'artiste le temple où l'art chrétien entrevoit la pure lumière et reçoit ses grandes inspirations. Le christianisme y découvre avant tout l'idéal; il convie le génie de l'art à monter vers ses hauteurs, mais sans déserter le réel. Et ceux qui accusent ici le christianisme de tourner le

dos à la réalité pour absorber le génie dans un symbolisme vide ou un mysticisme vaporeux, se font les échos d'une ignorance ou d'une calomnie.

Que dis-je? Messieurs, bien loin que le christianisme, par ses dogmes, ait provoqué le dédain et le mépris de la forme, c'est par son dogme le plus central, le dogme de l'Incarnation, qu'il a révélé à l'humanité la beauté la plus achevée, en montrant au génie de l'art chrétien la figure de l'Homme-Dieu, c'est-à-dire la beauté physique et la beauté morale, la splendeur du corps multipliée par la splendeur de l'âme, et l'une et l'autre transfigurées par la divinité, c'est-à-dire par le Verbe divin hypostatiquement uni à la nature humaine en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Et nul ne peut dire tout ce que l'apparition de cette divine figure du Christ à tous les horizons de la vie humaine, a pu pour agrandir le génie des artistes et élever l'art lui-même à sa plus haute puissance. Car, remarquez-le bien, ce Christ reconnu et adoré dans la lumière de la foi est lui-même et par lui-même tout ce qui peut le mieux inspirer l'art. Il est à la fois la chair, l'âme et la divinité; la chair résumant en elle-même la perfection de la beauté physique, et concentrant dans sa beauté harmonieuse toutes les beautés éparses dans la création;

il est l'âme la plus pure et la plus parfaite qui ait jamais existé, jetant sur l'incarnat de ce corps privilégié son rayonnement de grandeur, d'amour et de pureté; il est la divinité enfin, perçant à travers toute cette beauté physique et toute cette beauté morale, et faisant à cette figure, la plus belle qu'on découvre à l'horizon de l'histoire, une auréole dont l'éclat va grandissant dans les espaces et dans les siècles, à mesure que l'humanité multiplie autour d'elle les admirations, les respects et les adorations. Toute la beauté du corps, toute la beauté de l'âme, toute la beauté de Dieu : l'homme chef-d'œuvre dans la création, le Christ chef-d'œuvre dans l'humanité; le Christ, c'est-à-dire la perfection de la beauté humaine couverte des reflets de la beauté divine : oh! quelle révélation pour le progrès de l'art! quel médiateur vivant entre le génie qui cherche l'idéal et l'idéal qui attire le génie!

Je le demande, Messieurs, même en laissant de côté pour un moment tous les autres aspects sous lesquels nous avons déjà considéré notre Christ réparateur, artistiquement, que pouvait-on imaginer de plus illuminateur et de plus inspirateur pour le génie prédestiné à l'expression de la beauté? Et cette figure, belle de sa triple beauté, elle apparaît au centre des siècles et

au plus haut sommet de l'histoire. De l'Orient et de l'Occident, du Midi et du Septentrion, de partout, les artistes l'ont regardée et la regardent encore, non dans la lueur douteuse du rêve, mais dans la lumière certaine de la foi; et tous, en passant devant elle, lui ont jeté le cri de leur admiration saintement passionnée : Vous êtes le plus beau des enfants des hommes; vous êtes l'idéal de la beauté humaine et de la beauté divine.

Voilà, Messieurs, ce qui a commencé la grande transformation de l'art par la lumière du dogme chrétien : c'est ce je ne sais quoi de surnaturel que le génie de l'art a pu voir au front de l'homme, depuis que l'Incarnation nous a montré le rayon divin surgissant du front de l'Homme-Dieu. Depuis ce temps-là, un art nouveau fut révélé au monde. L'apogée de l'art païen, c'était la Grèce s'écriant en voyant apparaître le Jupiter de Phidias : Voilà Dieu! Le type de l'art chrétien, son triomphe dans les siècles, c'est l'humanité chrétienne regardant le visage de son Christ sculpté par le génie de la foi, et s'écriant : Voilà l'homme! Comme le remarque un auteur, d'un côté, c'est Dieu réduit aux proportions de l'homme, et prenant pour se montrer la perfection de la beauté physique; de l'autre, c'est la beauté

de l'homme qui se couvre des reflets de la beauté de Dieu; c'est l'humanité qui monte, par son incorporation à Jésus-Christ, jusqu'à la divinité. Et un jour, le génie chrétien, illuminé par cette admirable lumière, s'écriera : *Credo ;* je crois en Jésus-Christ, fils unique de Dieu. C'est pourquoi je peindrai, je sculpterai, je chanterai ce que je crois; et je ferai de mon art la signature splendide de ma foi. Oui, je crois, *Credo ;* et c'est mon ambition et ma joie de faire entendre dans mes harmonies des échos mélodieux des voix qui chantent en moi-mêne, et de jeter sur mes sculptures, mes peintures, mes poésies, des reflets de cette lumière qui rejaillit sur mon âme du front de mon Christ adoré. Oui, je crois à la divinité de mon Verbe Incarné : *Credo.* Et parce que je crois, je lui élèverai des édifices dont la majesté fera tomber à genoux toute humanité qui viendra pour voir et admirer; je lui élèverai des statues telles que le monde n'en a jamais vu; je ferai de lui des images où le rayon de sa divinité resplendira comme il resplendit un jour au sommet du Thabor; et je le placerai dans le mystère même de sa transfiguration, au plus haut lieu de la terre, et au plus haut sommet de l'art transfiguré !

II. — Mais, Messieurs, ce n'est pas seulement à sa foi que l'art chrétien doit l'honneur incontesté de sa supériorité; il le doit à son *espérance* aussi. La foi lui donne son point de départ et son but essentiel; l'espérance lui donne son essor et lui imprime son mouvement ascensionnel. La foi lui prête sa grande lumière; l'espérance lui prête son grand souffle. La foi communique à l'art ses infaillibles directions; l'espérance lui communique ses célestes aspirations.

L'art païen, malgré ses incontestables merveilles dans la sphère où il a pu se mouvoir, laisse apercevoir à l'intelligence éclairée par la grande lumière, une lacune, un *desideratum* que toute la gloire de ses artistes n'a pu couvrir, et que le génie lui-même ne pouvait suppléer : je veux dire l'absence de toute ouverture sur l'immortalité et de toute lueur de l'avenir sur les créations de son présent. Quelques rares intelligences, il est vrai, avaient soulevé le rideau de l'avenir, et à la tremblante lueur de la raison philosophique, ils avaient entrevu quelque chose des horizons de l'immortalité. Mais ces regards incertains jetés sur l'avenir, ces vagues pressentiments d'immortalité n'avaient rien pu pour élever jusque-là la pensée populaire et le génie de la nation. La Grèce, avec toutes ses gloires philoso-

phiques, littéraires, artistiques, roulait dans le cercle fermé de son présent si plein de charmes, de sourires et de séductions. Comme elle ne connaissait d'autre beauté divine que la beauté humaine, elle ne connaissait guère d'autre séjour de félicité que ce beau jardin de la Grèce dont elle faisait son paradis. La beauté de son climat, l'azur de son ciel, la pourpre de ses horizons, ses aurores si pleines de suavités, ses jours si pleins d'éclat, ses soirs si pleins de magnificences; ses vallées, ses montagnes, ses champs, ses prairies, ses fleuves, dont le charme était sans pareil; et au-dessus de tout cela, ce qu'un auteur nomme bien les *belles fêtes de l'air et de la lumière :* tout cela jetait le génie comme le peuple dans une telle ivresse, que le charme du présent laissait à peine la faculté de rêver l'avenir; et toutes ces beautés, dont la contemplation de chaque jour charmait son âme en fascinant ses regards, formaient autour d'elle un voile magnifique qui ne lui laissait pas même entrevoir, derrière les horizons de sa frontière et de son présent, l'image d'une félicité meilleure.

De là, généralement, dans les arts de la Grèce, malgré la pureté des formes, l'élégance des mouvements et la majesté des attitudes, malgré une exécution aussi

achevée que possible dans la traduction du fini, du matériel et du visible, un effacement à peu près total du spirituel, de l'invisible et de l'immortel. C'était l'expression de la beauté extérieure, poussée aussi loin qu'elle pouvait aller, mais de la beauté extérieure seulement. C'était, dans toute la perfection que lui pouvait donner la main de l'homme, la beauté plastique du corps humain et la splendeur de la nature hellénique. Mais sur ces corps si purs de lignes, si gracieux de modelé, si harmonieux de proportion, rien du ciel, rien de l'invisible, rien surtout de l'immortel ; rien même souvent de cette beauté morale qui découvre l'esprit à travers la matière, et fait de la figure humaine le relief éclatant d'une grande âme et d'un noble cœur ! Selon le beau mot d'un écrivain, l'homme leur avait donné la couronne ; il leur manque l'auréole du ciel. Ce miracle était réservé surtout à l'inspiration de l'espérance chrétienne.

L'espérance chrétienne qui fixe sur notre Christ glorifié dans la cité des saints le terme de nos aspirations, et nous montre dans son cœur vivant l'habitacle éternel de notre félicité : voilà ce qui a ouvert à l'art chrétien les grandes perspectives de l'invisible, de l'immortel, de l'infini ; et voilà ce qui lui a donné des es-

sors et des élévations que l'art païen n'a pas connus, ne pouvait pas connaître, et que tous nos paganismes présents et futurs ne connaissent et ne connaîtront jamais davantage. Le symbole catholique qui appuie sur les deux dogmes dont nous avons parlé, comme sur deux magnifiques colonnes, tout l'édifice de l'art chrétien, se termine par un mot sublime, mot plein de lumière et de pressentiments, parole tout ensemble pleine de foi et d'espérance : *Credo... in vitam æternam :* Je crois à la vie éternelle; je crois à l'éternelle union de mon âme et de mon Christ; je crois à la perpétuité de ma vie future, au centre de son cœur vivant et de sa vie immortelle. *Credo in vitam æternam.* Je crois que, par delà toutes les beautés que je découvre dans le temps, il y a d'autres beautés que je contemplerai dans la demeure radieuse de mon immortalité!

Dire, Messieurs, tout ce que cette parole, où l'espérance et la foi chantent à l'unisson nos destinées futures, a pu dans l'humanité pour agrandir les horizons de l'art en agrandissant les perspectives de la vie; dire ce qu'a fait pour inspirer, pour illuminer, pour soulever, pour porter à ses plus grandes hauteurs le génie de l'art, le souffle d'espérance et d'immortalité qui tressaille dans ce dernier mot de notre symbole : c'est ce

que je n'entreprendrai pas, parce qu'il m'est impossible de faire passer ici dans mon discours ce que je vois, et surtout ce que je sens au fond de cette parole. Comment pourrai-je jamais rencontrer des couleurs assez pures, des sons assez mélodieux, des accents assez célestes pour peindre, pour dire, ou plutôt pour chanter l'inexprimable *je ne sais quoi*, que l'espérance chrétienne fait descendre du ciel sur les créations du génie qui s'inspire de son souffle et s'éclaire de son flambeau? Comment vous montrer, dans la lumière plus ou moins voilée d'une parole humaine, ce je ne sais quoi de reposé, de pur, d'élevé, de béatifique, de céleste, de séraphique, d'*angélisé*, que les artistes chrétiens ont fait luire sur le front et dans les regards des croyants qui attendent l'immortalité? Ah! c'est ici surtout que l'art chrétien s'est fait à lui-même un caractère qui ne ressemble à aucun autre. Il a créé des figures où l'invisible se montre encore mieux que le visible; figures qui prophétisent, et montrent à travers l'ombre de cette vie fugitive la mystérieuse lueur de la vie permanente. Il a donné à des corps étendus dans le cercueil quelque chose qui paraît vivre dans la mort. Il leur a fait des visages qu'on dirait souriants devant la vision des splendeurs béatifiques; et sur ces visages il a sculpté

des fronts qui cherchent le ciel et des lèvres qui s'ouvrent, en quelque sorte, pour chanter avec les anges les hymnes du paradis. Il a fait luire, même à travers la matière la plus opaque, des regards pleins de clartés, des yeux qui semblent s'ouvrir pour voir le Christ radieux au fond de son ciel de lumière, et qui même en demeurant fermés, selon le mot ingénieux d'un écrivain, semblent encore « regarder quelque chose! »

Parcourez dans nos cathédrales ces chefs-d'œuvre de l'art chrétien, représentant nos évêques, nos pontifes, nos chevaliers, nos saints couchés dans leurs tombeaux. Quel calme rayonnant, quelle lumineuse placidité repose sur le front de ces croyants expirés! quelle atmosphère de vie enveloppe ces morts! quelle harmonie semble retentir autour de leurs tombes environnées de silence. Ne devinez-vous pas, rien qu'en les regardant, que pour eux la mort n'est que la translation de la vie? Et ce rayon d'or ou d'azur, qui tombe sur leur front transparent, à travers les vitraux étincelants au soleil, qu'est-ce, si ce n'est l'image de ce rayon d'immortalité qui éclaire jusque dans la mort ces visages transfigurés par l'espérance?

Ces statues de nos illustres trépassés, alors surtout qu'elles remontent jusqu'à nos vieux âges chrétiens, ne

révèlent peut-être rien des procédés techniques, ni des habiletés de main, que vous admirez, soit dans les créations de l'art moderne, soit dans les chefs-d'œuvre de la sculpture antique. Vous n'y trouverez, peut-être, ni le modelé, ni l'élégance, ni la grâce. Que sais-je? peut-être même les proportions sont absentes, et une certaine raideur y trahit l'inexpérience des artistes. Soit. Mais malgré ces défauts qui tiennent au siècle qui a sculpté ces images, non au christianisme qui les a inspirées, quelle irradiation de l'âme, quelles lueurs du ciel, quels rayons d'immortalité, quels pressentiments d'avenir, quels essors d'espérance, quelle expression de l'invisible, quel sens de l'infini ! Comme l'esprit y embellit les corps! comme l'éternité repose sur leur front! Comme le ciel brille dans leurs yeux! Comme partout enfin l'immortel, l'invisible, l'infini, le divin, les enveloppe, les revêt, les transfigure !...

Qui parmi vous a visité les catacombes; qui a pu voir du moins, même avec tout ce qu'ils ont d'imparfait, les premiers essais de l'art chrétien, et n'a compris ce que je dis? Ceux qui, à la lueur projetée par une lampe dans ces demeures mystérieuses, reproduisaient dans des cimetières souterrains les aspirations de la grande âme chrétienne, étaient pour la plupart des artisans bien

plus que des artistes. Mais leur foi, et surtout leur espérance, donnait à leur pinceau inexpérimenté des touches que le génie sans foi et l'art sans espérance n'eussent jamais trouvées. C'est que du fond des catacombes ils voyaient étinceler le fond du paradis. Ces tombeaux des martyrs tressaillaient d'espérance ; et leur espérance était pleine d'immortalité ! Ah ! si le génie exercé eût été là enfermé dans cette céleste atmosphère qui enveloppait toutes ces dépouilles des martyrs et faisait tressaillir, du fond de ces tombeaux, tant de cœurs vivants ! que n'eût-il pas fait, devant les perspectives d'immortalité entrevues du fond de ces demeures de la mort ? Et que ne fera-t-il pas un jour, alors que le christianisme, triomphant au soleil des siècles nouveaux, pourra faire partout retentir les chants, partout peindre ou sculpter les images, partout élever les monuments de ses immortelles espérances ?...

Alors, quelles harmonies retentiront, que l'humanité n'a jamais entendues ! A travers les bruits que font en passant sur la terre et la ruine et la mort, quelles mélodies rediront les échos de ces concerts que le chrétien entend de loin retentir dans la demeure de son immortalité ! Alors quelles peintures, quelles sculptures, naîtront d'elles-mêmes au souffle de cette espérance ! Quels visages alors

apparaîtront sur la toile ou sur le marbre, beaux de cette beauté qu'on ne connaissait pas, illuminés par l'invisible, comme la tête de ces hautes montagnes dorées par les premiers rayons d'un soleil matinal! Figures lumineuses, ascendantes, sublimes, qu'on ne regardera pas sans sentir son âme se tourner du côté de ce ciel qu'elles regardent et de cette immortalité qu'elles aspirent. Car tandis que les figures des dieux, sculptées par l'art païen, regardent la terre où ils descendent, ces figures de l'homme, sculptées par l'art chrétien, regardent le ciel où il monte? Alors enfin, quels édifices on verra s'élever vers le ciel, portés par le souffle de l'espérance chrétienne! édifices aériens, élancés comme une prière de l'âme; constructions miraculeuses, dont les formes légères, courant de bas en haut et fuyant de loin le sol où elles s'appuient, semblent vouloir faire, de ces incomparables palais de la terre où nous passons, des vestibules éclatants de ce ciel où nous aspirons!

Messieurs, je vous le demande, l'histoire de nos siècles chrétiens a-t-elle donné le démenti à ce pressentiment évoqué du fond de nos catacombes? C'est à vous d'écouter, de regarder, et de répondre. Ah! le miracle est fait. Les mélodies de l'espérance ont retenti à nos oreilles et remué nos âmes; les figures de l'espérance ont brillé à

nos regards dans le grand jour de la publicité; les palais de l'espérance se sont élevés et demeurent devant nous avec leur impérissable majesté; et ces chants, et ces figures, et ces édifices empreints d'une même beauté, disent à qui sait voir et entendre, ce que fait, pour élever le niveau de l'art, l'espérance chrétienne!

III. — Toutefois, Messieurs, il y a dans le christianisme quelque chose qui fut encore plus puissant pour élever l'art chrétien que la foi et l'espérance. Cette chose dont nous avons déjà parlé, à un point de vue général, et que nous appliquons cette fois exclusivement à Jésus-Christ, c'est l'amour. L'amour de Jésus-Christ est la grande et pure séve qui a fait s'épanouir l'art chrétien avec une splendeur toute nouvelle. L'amour du Christ, c'est, dans le christianisme, le vrai ressort du monde artistique; c'est le divin inspirateur du génie de nos artistes. Et ainsi, ce cœur du Christ, que nous avons posé un jour devant vous comme le centre de l'ordre moral, et, comme tel, moteur universel de tout progrès dans l'humanité, nous le retrouvons ici comme le centre et le ressort de l'art agrandi par le christianisme.

Partons tout d'abord d'un fait absolument certain,

fait prodigieux, qui est le charme sans égal de l'histoire du christianisme : le règne absolu, perpétuel et universel de l'amour de Jésus-Christ sur le cœur des chrétiens. Le point culminant de la vie des saints, c'est-à-dire de tous les grands chrétiens, c'est que non-seulement ils ont connu et adoré Jésus-Christ, mais qu'ils l'ont aimé. Ils se sont prosternés devant lui dans une adoration passionnée par l'amour ; ou, si vous voulez, ils ont apporté à ses pieds l'hommage d'un amour poussé jusqu'à l'adoration. A ce fait, encore vivant et se perpétuant au milieu de nous, il n'y a pas d'exception : tous les saints ont aimé Jésus-Christ d'un amour aussi souverain qu'il est possible de l'imaginer ; ils ont été saints dans le degré où ils l'ont aimé. Ce n'est pas le lieu de vous montrer la portée toute divine de ce grand fait de l'histoire chrétienne. Mais ce qu'il faut montrer ici, étant admis ce fait vraiment divin, c'est la puissance incalculable que le règne de cet amour a exercée sur le cœur des artistes chrétiens, par leur cœur sur leur génie, et par l'un et l'autre sur le progrès de l'art.

Les artistes, beaucoup moins encore que le vulgaire des hommes, ne pouvaient échapper à cette domination de l'amour de Jésus-Christ sur le cœur de l'humanité chrétienne. Pour tout chrétien qui l'avait vu dans la

lumière de la foi, le Christ était le plus beau des enfants des hommes; et en même temps qu'il était le plus beau, il était aussi le plus aimant. En sorte que Jésus-Christ, couché dans sa crèche ou étendu sur sa croix, se révélait à la fois à l'intelligence et au cœur, comme personnifiant en lui-même avec la vérité, ces deux choses qui sont l'éternelle séduction du génie de l'art, à savoir, la plus grande beauté et le plus grand amour. Et quelle beauté l'artiste chrétien découvrait-il au front de Jésus-Christ? Cette beauté dont nous avons parlé, beauté double et une tout ensemble, beauté réelle et beauté idéale, s'unissant avec harmonie dans la splendeur d'un même visage, et dans l'éclat d'un même front. Et quel amour les artistes chrétiens rencontraient-ils, en l'approchant, dans ce cœur de l'Homme-Dieu? Ah! l'amour que saint Jean y sentit tressaillir, lorsqu'il lui fut donné de se pencher sur sa poitrine sacrée, tabernacle vivant où cet amour habitait comme en son lieu natal: amour le plus ardent et le plus chaste, le plus fort et le plus doux, le plus large et le plus élevé, le plus profond et le plus sublime, le plus vrai et le plus pur, le plus passionné et le plus désintéressé, le plus réel et le plus idéal; amour le plus céleste, le plus spirituel, le plus angélique et le plus ravissant, disons le mot, amour le

plus artistique qu'il soit possible de concevoir ; amour, enfin, capable d'exercer, à la fois, et le plus grand charme sur le cœur de l'homme, et la plus sainte fascination sur le génie de l'artiste!

Ah! Messieurs, ne concevez-vous pas ce qu'un tel amour se rencontrant dans une même vie avec la puissance du génie, en peut faire sortir pour la glorification simultanée de l'art mis au service de cet amour, et de cet amour mis au service de l'art? Et n'imaginez-vous pas quelles œuvres un travail passionné, aidé par une main exercée, peut faire jaillir d'une âme où se rencontrent dans une harmonieuse union toute la clarté qui vient d'un génie supérieur et toute la chaleur féconde qui vient d'un amour si divin?

Un jour, dans un jeune prédestiné de l'art et de la sainteté, ce prodige s'est accompli. Dieu lui avait fait le don qu'il fait au petit nombre des élus de la grandeur et de la gloire humaine; il avait allumé dans cette âme choisie le radieux flambeau du génie. Mais à ce don du génie, Dieu avait joint un autre don plus précieux encore ; il avait allumé dans son cœur demeuré virginal la flamme céleste d'un amour saintement passionné pour Jésus-Christ : si bien qu'il est difficile de décider laquelle des deux l'emportait en lui, ou la splendeur de l'intelli-

gence, ou la chaleur du cœur ; ou la puissance de son génie étincelant de la plus pure lumière, ou la puissance de son amour embrasé des plus chastes flammes.

Jamais, peut-être, alliance plus harmonieuse n'avait consommé dans une âme l'union féconde de l'intelligence et de l'amour. Jamais âme humaine ne se trouva mieux prédisposée à mettre un grand génie au service de l'art, et un grand amour au service du génie. Jamais une vie n'avait été mieux préparée pour faire éclore au soleil des siècles la belle fleur de l'art chrétien, « fleur du ciel greffée sur une tige de la terre, » tout embaumée des parfums de l'amour de Jésus-Christ et tout éclatante de sa beauté. Il se trouva que dans cette nature d'élite prévenue par des grâces de choix, l'amour de l'art et l'amour du Christ s'étaient unis et fondus dans un seul et même amour : l'amour de l'art devant servir en lui à la propagation de l'amour de Jésus-Christ, et l'amour de Jésus-Christ devant servir à la purification et à l'élévation progressive de son amour de l'art. Si les anges du ciel avaient la vocation de faire resplendir la beauté sur la terre, ils descendraient au milieu de nous sur ces deux ailes du génie et de l'amour; ils viendraient rayonnants de cette lumière et embrasés de

cette flamme; et ils peindraient telle qu'ils l'ont vue, aimée et adorée au ciel, avec des couleurs que nos pinceaux ne peuvent trouver sur cette terre, la figure du Christ glorifié; et nous verrions, avec un ravissement que je ne puis dire, le portrait de l'amour et de la beauté personnifiés en Lui, peint et achevé par la main des anges.

Quelque chose de ce miracle fut réalisé par un ange de la terre. Car cet homme, dont je viens d'esquisser la figure vraiment angélique, si semblable par son intelligence et son amour aux anges du ciel, eut encore l'honneur de porter leur nom sur la terre. Il fut l'ange de l'art chrétien, comme Thomas d'Aquin fut l'ange de la science chrétienne; l'histoire l'a nommé *Fra Angelico di Fiesole!...* Et ce qui lui a manqué pour briller au ciel de l'art chrétien comme l'étoile la plus éclatante, ce fut de s'être levé trop tôt à l'horizon de l'histoire, alors que la science des procédés artistiques, perfectionnés plus tard avec un si merveilleux éclat, manquait à tous, même au génie secondé et servi par l'amour.

Pourtant quelle perfection déjà, quelle inspiration, et quelle expression d'amour dans ces figures du Christ peintes par la main de cet homme angélique! On dit que « cet artiste célèbre ne prenait jamais ses pinceaux

sans se mettre en oraison, et ne faisait pas un Christ en croix sans avoir les yeux inondés de larmes. » Certes on comprend qu'un tel peintre fût disposé à recevoir dans son âme la profonde empreinte, et à graver en traits de feu, au fond de son propre cœur, la divine image de son Christ. On n'aime et on n'adore pas de cette manière, sans garder en soi, environné d'une céleste auréole, le portrait de cet amour adoré, et sans éprouver la généreuse passion de faire rayonner au dehors ses visions intérieures. Non, dit un écrivain matérialiste, frappé lui-même de ce phénomène curieux du monde artistique, « une pareille adoration ne va pas « sans des images intérieures. Les yeux fermés, on les « voit, et on les suit longuement, comme en songe; ainsi « qu'une mère, aussitôt qu'elle rentre dans sa solitude, « voit flotter devant sa mémoire le visage d'un fils bien- « aimé[1]. » On ne peut mieux dire.

Ainsi, en effet, ce cœur enflammé dans la clarté de ses rêves et de ses contemplations mystiques, voyait passer et repasser devant lui, souriant de son divin sourire, le visage de son Christ aimé. Et si ce que nous avons dit est vrai, à savoir, que celui qui aime se plaît à retracer partout les traits de son bien-aimé; s'il est

1. Taine.

vrai que c'est le besoin invincible de tout amour sincère de travailler à embellir encore cette beauté qu'il aime : ah ! comprenez-vous alors pourquoi les portraits de Jésus-Christ tracés par la main de cet amant passionné pour sa divine beauté, ne lui paraissaient jamais assez beaux ; et que son génie, toujours ambitieux de mieux faire, pleurait de ne pouvoir achever? Comprenez-vous pourquoi ce type de beauté aperçu par son génie dans un rêve d'amour s'embellit à mesure qu'il le regarde, s'élève à mesure qu'il veut le saisir, s'idéalise à mesure qu'il veut le rendre ? Aussi, voyez comme toujours impatient et jamais lassé de perfectionner son œuvre à mesure qu'elle se rapproche de son modèle, pareil à l'époux des Cantiques, il suit d'un long regard cette beauté qui se dérobe, et lui dit en gémissant : O Christ aimé, ô Christ adoré ; ô vous qui êtes l'idéal de cette beauté qui a séduit tout mon génie et de cet amour qui a conquis tout mon cœur ; Dieu de la beauté, Dieu de la vérité, Dieu de l'amour, montrez-moi votre visage, *ostende mihi faciem tuam.* Montrez-le-moi tel que vos anges le contemplent dans la gloire de votre éternelle transfiguration. Laissez-moi fixer au moins sur cette toile fragile, avec ce pinceau rebelle, ces traits divins tels que je les ai vus passer devant moi, alors que vous

sembliez me visiter sur cette terre où je ne puis que vous entrevoir et vous pressentir ; et faites que j'apprenne, en retraçant votre douce et ravissante image, à agrandir en tous et en moi-même le règne de votre amour par la contemplation de votre beauté !

Tel est, Messieurs, le grand moteur qui a imprimé à l'art chrétien un si prodigieux élan ; car ce que je viens d'appliquer à un seul homme, vous pouvez, dans des mesures diverses, l'appliquer à tous les artistes saintement passionnés par l'amour de Jésus-Christ. Pour eux l'idéal c'était Jésus-Christ ; et cet idéal n'était pas une abstraction vide et froide ; c'était une personne vivante ; et par-dessus tout, c'était une personne aimée, à laquelle ils avaient fait le serment d'un amour souverain et d'un dévoûment absolu. Aussi cette figure du Christ, déjà si grande et si belle au fond de l'âme des artistes et dans cette divine auréole que lui donnaient leur foi et leur espérance, s'embellissait et s'agrandissait encore, à mesure que leur amour croissait en profondeur et en intensité. Imaginez ce que sainte Thérèse, si elle eût été peintre, aurait imprimé de beauté dans ses œuvres artistiques, à ce visage de Jésus-Christ tant de fois contemplé dans les visions et les ravissements de son amour : et vous pourrez deviner pourquoi et comment cet amour,

en transportant le génie, a pu faire naître, mieux encore que la foi et l'espérance, toutes les grandes choses de l'art chrétien.

Aussi, Messieurs, voyez comme tous les arts lui ont apporté dans l'expression de sa beauté le tribut de l'amour! Comme la peinture, l'architecture, la sculpture, la musique, la poésie, se sont empreintes, par le miracle de l'amour, de la lumière et de la beauté de Jésus-Christ! Voilà pourquoi nous avons pu contempler de lui des images si ravissantes, qu'elles apparaissent, dans leur expression sincère, comme le portrait même de la beauté tracé par la main de l'amour. Voilà pourquoi nous avons entendu retentir des harmonies si pleines de Jésus-Christ et de son nom, qu'on croirait, en les écoutant, entendre les séraphins lui chantant au ciel l'hymne éternel de l'amour. Voilà pourquoi le souffle de Jésus-Christ, en remuant au fond de l'âme humaine la fibre délicate et vibrante des chastes et des célestes affections, en a fait sortir une poésie qui a tous les accents et tous les parfums de son amour. Voilà pourquoi enfin nous avons vu s'élever des édifices tout à la fois si grands et si harmonieux, si magnifiques d'ensemble et si riches de détails, que facilement on les reconnaît pour la demeure même du Dieu d'amour, construite et

embellie par tous les dévoûments, tous les sacrifices et toutes les délicatesses de l'amour !

IV. — La foi, l'espérance et l'amour, en s'épanouissant dans l'humanité, ont produit une quatrième chose qui a eu sur l'art une influence encore plus décisive, je veux dire, la sainteté chrétienne.

Comment le christianisme a élevé les mœurs, créé la sainteté, et par là préparé par le progrès dans l'ordre moral la marche féconde de tous les autres progrès, c'est ce que nous avons montré en 1858. Cette démonstration fut comme la base du modeste édifice que nous travaillons à élever depuis pour la gloire de Jésus-Christ. Je n'ai donc pas à refaire une démonstration déjà faite, et que chacun de vous, au besoin, pourrait retrouver dans les conférences imprimées. Il me suffit de vous faire remarquer ici l'immense portée de cette transformation morale, accomplie par le christianisme, sur la création de la beauté artistique dans les siècles chrétiens. Le christianisme, en créant dans le monde cet idéal de sainteté, que des auteurs désignent tantôt sous le nom d'idéal ascétique, tantôt sous le nom d'idéal mystique, et que j'appelle ici simplement l'idéal chrétien, a élevé lentement, mais efficacement, l'idéal

esthétique; et l'œuvre des grands chrétiens, qui ont poursuivi avec un indomptable courage l'idéal de la sainteté, a préparé la voie à l'œuvre de nos grands artistes qui ont poursuivi, avec un courage analogue, l'idéal de la beauté agrandi par les saints.

Ne l'oubliez jamais, Messieurs, tout chrétien est un artiste; cet artiste a un idéal; en poursuivant son idéal, il crée chaque jour un chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre que Dieu et ses anges contemplent avec le plus de ravissement. Cet idéal qu'il poursuit et qu'il veut imiter, c'est Jésus-christ; et ce chef-d'œuvre qu'il travaille à réaliser et à perfectionner jour par jour et heure par heure, c'est lui-même.

Oui, Messieurs, peindre, sculpter, élaborer en soi, par le travail, le combat, la souffrance et le sacrifice, la grande et belle image de Jésus-Christ; imprimer, au besoin, sur sa chair vive et dans son âme tressaillante, cette divine effigie; l'imprimer telle que la foi la découvre et telle que l'amour l'embrasse au sommet de son calvaire; se faire, s'il le faut, pour lui mieux ressembler, un calvaire vivant : tel est l'idéal poursuivi par les saints; tel leur travail, et souvent leur martyre, pour se faire eux-mêmes de vraies images de leur idéal, c'est-à-dire, chefs-d'œuvre de sainteté chrétienne et de

beauté morale. Certes, je n'entends pas dire que tout ce qui est chrétien monte jusque-là. Ces chrétiens, qui poussent jusqu'à l'héroïsme de la vertu les conséquences de leur évangile, sont rares, si vous voulez, rares comme les génies qui poussent jusqu'où elle peut atteindre l'expression de la beauté. Mais cet idéal est vraiment leur idéal ; le poursuivre est vraiment leur devoir ; et les courageux, les magnanimes, les géants de notre race arrivent jusque-là, jusqu'à une reproduction éclatante et une imitation supérieure de leur idéal ; et arrivés là, à leur plus haut sommet, ils peuvent dire au monde qui les voit passer et peut-être les dédaigne : Regardez-nous ; nous sommes la plus grande beauté morale qui se soit montrée sous le ciel ; nous sommes les images vivantes de notre Christ vivant.

Or, qui ne comprend la puissance de ce grand fait de la sainteté chrétienne pour élever l'art, les artistes et leurs œuvres ? Devant ce spectacle de la beauté humaine reproduisant la beauté du Christ, l'artiste peut unir dans ses œuvres ces deux choses qui conspirent à rendre ses œuvres parfaites, la plus grande sincérité dans l'expression de la plus grande beauté. Pour que l'art soit grand, il faut qu'il soit, avant tout, l'expression de l'âme. Mais pour que l'expression des âmes fasse

resplendir la beauté, il faut que les âmes soient belles. Eh bien ! ces âmes des saints sont belles; elles sont belles de la beauté du Christ, idéal de l'humanité ; donc belles de toute la beauté humaine embellie par le reflet de la beauté divine. Viens maintenant, mon frère l'artiste ; viens avec ton génie capable de découvrir la vraie beauté, viens avec ton cœur capable de l'aimer, viens avec ta main capable de la peindre ou de la sculpter : fais passer ces âmes dans ton âme, et de ton âme fais-en resplendir dans tes œuvres l'image ingénue. Oui, mon frère, sois vrai, sois sincère : montre au soleil la clarté qui jaillit de ces âmes choisies; et tes œuvres seront belles, parce que ces âmes sont belles, grandes parce que ces âmes sont grandes. Tu n'as pas à craindre de ta sincérité ce qui tue le génie, l'expression de la laideur ; car tu es en face de la plus grande beauté : il te suffit de la voir, de la contempler, de la peindre telle que tu la vois, en y jetant ce reflet de beauté infinie qu'on découvre par delà toute beauté qui n'est pas la beauté de Dieu même.

Mais, remarquez-le bien, Messieurs, l'influence de la sainteté chrétienne ne se borne pas à rehausser dans l'humanité l'image de la beauté morale; elle y a rehaussé et perfectionné aussi le type de la beauté phy-

sique. En se posant au centre de la vie, la lumière supérieure de la beauté morale a éclaté sur la physionomie de l'homme : la beauté de l'esprit a rejailli sur la beauté du corps. En arrachant l'âme à la dépravation morale, le christianisme a peu à peu arraché les corps à la dégradation physique. En faisant prévaloir, par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, l'esprit sur la chair, il a fait remonter l'homme, autant qu'il est possible à l'humaine infirmité, vers le type plus ou moins effacé de sa grandeur et de sa beauté première. L'homme, en un mot, rehaussé moralement par son contact avec le Christ, a relevé avec son âme son corps, et surtout son visage. Le corps, plus emporté dans le mouvement de l'âme, est devenu, si je le puis dire, plus léger, plus ascendant; même dans son corps on sent qu'il est esprit, comme on a dit de l'oiseau :

Et même quand il marche, on sent qu'il a des ailes.

Et tandis que le corps est devenu moins lourd et plus spirituel, le visage, ah! le visage surtout a subi sa merveilleuse transfiguration; il est devenu plus haut, plus lumineux, plus transparent, en un mot plus beau.

Les voyez-vous d'ici ces visages des saints, vivants miroirs où se réfléchit l'image de Jésus-Christ? Les

voyez-vous portant les signes éclatants et doux de toutes les vertus produites dans leur âme par la puissance de son amour? L'humilité, la pureté, la charité, la douceur, la force, la bonté, la générosité, l'abnégation, le sacrifice, la magnanimité; toutes ces vertus, émanées de l'amour qui est dans leur cœur, éclairent leurs visages d'une incomparable lumière; et, comme autant de rayons tombés sur leur front du visage de Jésus-Christ, ils composent par leur mélange une physionomie vraiment à part, un type de beauté humaine que les artistes de Rome et de la Grèce antique ne pouvaient reproduire dans leurs œuvres, parce qu'ils ne l'avaient jamais rencontré sous leurs regards : physionomie vraiment nouvelle, que j'appelle, pour la bien nommer, la physionomie chrétienne. Quelles figures d'hommes et de femmes, de riches et de pauvres, d'ouvriers et de princes, d'apôtres et de martyrs, de vierges et d'anachorètes, de moines et de cénobites! Et dans ces figures, quelle ineffable harmonie de douceur et de force, de grandeur et de bonté, de majesté et de suavité, de dignité et de simplicité! Et ces visages empreints d'une telle beauté, ils brillent dans notre histoire plus nombreux que les étoiles dans le ciel; et, comme une immense galerie de chefs-d'œuvre, ils at-

tirent de siècle en siècle le regard et le cœur des véritables artistes.

Mais, Messieurs, en regardant de loin ces phalanges de saints portant non-seulement dans leur âme, mais sur leur front aussi, la beauté de Jésus-Christ, se peut-il que nous passions, sans la saluer du regard et du cœur, devant la royale et virginale beauté qui resplendit comme un soleil au-dessus de toutes ces beautés? beauté humaine la plus rapprochée de la beauté divine! beauté qui inspire depuis des siècles et inspirera jusqu'à la fin du monde le vrai génie de l'art, tant qu'il se rencontrera sur la terre des chrétiens pour s'écrier en se prosternant de respect et d'amour devant la Mère de Dieu : *Ave, Maria, gratia plena!* beauté qui seule, avec la beauté de Jésus-Christ, a le privilége de désespérer le génie impuissant à la reproduire telle qu'elle se découvre à son imagination, à travers ces reflets de l'infini qui l'enveloppent de toutes parts : beauté qui apparaît dans sa céleste auréole, si surhumaine, si divine, qu'on dirait qu'elle va se confondre avec la beauté même de Dieu! La voyez-vous, cette incomparable figure, brillant comme la plus belle étoile au firmament de la sainteté chrétienne? quelle fleur de beauté! quel nimbe de sainteté! quels rayons de pureté! quels par-

fums d'innocence! quels charmes d'harmonie! quelle candeur de simplicité! quelle splendeur de virginité! et dans cette simplicité et cette virginité, quelle maternelle dignité! quelle royale majesté! quelle vierge, et quelle mère! quelle femme que cette femme! couronnée d'étoiles, vêtue du soleil, planant dans une lumière céleste, si haut et si loin par delà toutes les autres beautés créées! Ah! je la reconnais; c'est la beauté humaine, mais la beauté humaine telle qu'elle apparut avec sa splendeur matinale dans l'aube de la création. C'est la beauté toute pure, la beauté sans tache; c'est la beauté vraiment immaculée!

Et voilà ce que le christianisme a montré à la terre pour purifier, élever et transfigurer le génie et les œuvres de l'art! Le paganisme avait créé pour les mœurs et pour les arts un type de beauté que nous ne voulons pas même nommer; c'était la beauté du corps séparée de la beauté de l'âme. Le christianisme a créé, pour les mœurs et pour l'art, la Vierge immaculée, c'est-à-dire toute la beauté de l'âme rayonnant à travers les harmonies du corps. L'un voilait la beauté de l'esprit sous l'éclat de la chair; l'autre a fait de la chair le transparent de l'esprit.

Ah! qui dira jamais tout ce qu'un regard d'amour

jeté sur ce front royal et virginal, siége radieux de la grâce et de la majesté, a pu pour épurer, élever et perfectionner le génie de l'art ! Quel artiste, fils, frère, époux d'une sainte femme expirée, n'a cherché pour la peindre un rayon échappé du front de la Vierge Marie ? Et qui donc ayant eu sur la terre une mère, une sœur, une fille telle que le christianisme en fait chaque jour, n'a pas cherché à ce front de l'Immaculée un reflet de beauté céleste, pour recomposer l'image de ce qu'il a aimé et perdu sur la terre ?...

O Vierge mère ! laissez-moi vous saluer en passant comme la véritable inspiratrice des artistes chrétiens ! O type immaculé de la beauté humaine, gravez-vous, gravez-vous dans l'âme des artistes mes frères ; que cette image de votre beauté empreinte dans leur âme se réfléchisse dans leurs œuvres, et montre la différence profonde qui sépare, ici encore, le type de la beauté païenne du type de la beauté chrétienne, la femme du paganisme et la vierge du christianisme !

V. — Que reste-t-il, Messieurs, pour compléter, en le condensant, ce magnifique sujet, si ce n'est de vous montrer dans le culte chrétien avec la plus solennelle

consécration de la beauté, l'indissoluble et harmonieux hymen de la religion et de l'art?

Les vrais artistes, alors même qu'ils n'ont pas encore cette foi qui dit ou chante son *Credo,* éprouvent par le côté artistique de leur être je ne sais quelle attraction mystérieuse vers le christianisme, et en particulier vers le catholicisme. Ils sentent qu'il y a au fond et aux surfaces de cette religion splendide, quelque chose qui conspire avec leur génie pour l'expression de la beauté et la vraie glorification de l'art auquel ils ont voué un culte, qui est pour eux comme une religion. Je n'en suis pas étonné : l'art, sous toutes ses formes et dans ses proportions les plus grandioses, est comme une partie intégrante du culte catholique; en sorte qu'en entrant dans nos temples, alors qu'ils ont reçu le complément de leur beauté, le génie respire son élément; et dans cette maison de Dieu où l'art resplendit avec tant d'éclat, il se sent en quelque sorte dans sa propre maison.

C'est qu'en effet, ce que nous professons en principe avec le génie de l'art lui-même, nous le traduisons partout dans notre culte, à savoir, que l'amour est inséparable de la vérité, et l'un et l'autre inséparables de la beauté. Parce que nous gardons dans notre christianisme la plénitude de la doctrine, nous gardons dans

notre sacrifice la plénitude de l'amour. Et parce que nous gardons ensemble dans un fraternel embrassement l'amour et la vérité, nous gardons dans nos temples, et autour de notre autel, le culte émouvant de cette beauté chrétienne, qui n'est autre que la beauté de notre Christ resplendissant sous toutes ses faces. Un pieux auteur a dit avec une grâce tout artistique : « L'art est une image de Dieu tracée par l'amour de l'homme. » Cela est vrai en toute sphère de l'art ; mais nulle part cette vérité ne se réalise mieux que dans l'art chrétien mis au service du culte et de l'adoration de Jésus-Christ. Tout ce qui retentit, tout ce qui resplendit, tout ce qui chante autour de l'autel catholique, n'est sous cette forme ou cette autre, qu'une image plus ou moins incomplète de Jésus-Christ, un rayon, un reflet, une parole, un accent de lui, une harmonie, une beauté inspirée par son amour.

Certes, Messieurs, si j'avais voulu me placer, dans cette prédication, au point de vue spécialement historique, qu'il m'eût été facile, en évoquant les éclatants souvenirs de notre histoire, de vous y montrer comment, partout où l'Église a planté la croix, partout où elle a élevé un autel, on a vu apparaître, selon la faveur des lieux et des temps, cette admirable et puissante har-

monie du culte catholique et de la beauté artistique. Suivez à la fois, dans les siècles chrétiens, ces deux rayons qui tous deux émanent du ciel et se rencontrent sur la terre pour multiplier l'un par l'autre leur mutuelle splendeur ; comptez si vous le pouvez tous les chefs-d'œuvre que le génie chrétien a créés pour embellir nos temples et rehausser les magnificences de notre culte ; comptez en même temps toutes les inspirations fécondes que la majesté du culte catholique a suscitées dans l'âme de nos grands artistes ; calculez enfin tout ce que, depuis des siècles, l'art a fait pour la splendeur des pompes catholiques, et ce que le catholicisme de son côté a fait et fait encore pour la splendeur des créations artistiques : et, si vous le pouvez, niez l'alliance féconde du christianisme et de l'art. A qui oserait opposer à l'évidence cette négation insolente, je n'aurais que ces deux mots à dire : Regardez Saint-Pierre de Rome et Notre-Dame de Paris !...

Oui, Messieurs, dans l'Église catholique, entre le culte et l'art l'alliance est si profonde, si intime, si harmonieuse, qu'on dirait que les temples de Jésus-Christ embellis par l'Église ressemblent au temple de l'art embelli par le génie. La religion de l'amour y donne partout la main, avec un charme inexprimable,

au culte de la beauté; et l'architecture, et la peinture, et la sculpture, et la musique, et la poésie, et l'éloquence quelquefois, conspirent à faire des grandes pompes de notre culte religieux, des spectacles et des harmonies, où le beau par toutes ses manifestations, saisissant à la fois l'intelligence, le cœur, l'imagination et les sens, émeut, charme, ravit, en un mot, les âmes vers le centre commun de la religion et de l'art, de la vérité et de la beauté. Ainsi l'humanité portée à la fois par ces deux souffles unis, le souffle religieux et le souffle artistique, monte comme d'elle-même et sans effort vers tout ce qu'il y a de plus grand, de plus pur, de plus céleste. Le temple catholique avec tous ses spectacles, c'est le vrai théâtre du peuple; théâtre béatifique et purificateur, donnant à l'âme populaire ces douces et saintes émotions de la terre qui lui font pressentir quelque chose des extases du ciel.

Avant de finir ce discours, Messieurs, laissez-moi le résumer tout entier dans un spectacle qu'il nous est ici facile de nous représenter, spectacle éclatant où la beauté est partout embellie par la beauté, où l'harmonie répond à l'harmonie, et où la lumière multiplie la lumière.

Représentez-vous le temple chrétien, la grande basi-

lique, la vaste et belle cathédrale catholique, parée comme une épouse pour le jour de ses noces, et ornée, par-dessus tout, de son plus magnifique ornement, je veux dire de l'immense assemblée des fidèles se pressant sous ses voûtes, agenouillée sur ses parvis, pleine de sa foi, de son espérance et de son amour. C'est un grand jour de Dieu; c'est une grande fête de l'humanité chrétienne; nous sommes au matin plein de lumière et de parfums de la résurrection de Jésus-Christ. Ce jour-là, le soleil, je le suppose, s'associant à la joie de la terre, s'est levé radieux et pur, comme le front du divin ressuscité. Sa lumière tombant d'en haut, comme des reflets de la céleste Jérusalem, verse à travers les nefs, les voûtes, les colonnes et les arceaux, ses gerbes étincelantes. Ses rayons, en traversant les vitraux si splendidement coloriés, décomposent leur éclat, et jetant çà et là leurs filets d'or, d'opale, de pourpre ou d'azur, répandent sur toutes les surfaces de l'édifice, et jusque sur le front des fidèles prosternés, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Artistement et religieusement, quoi de plus beau et de plus saintement émouvant que ce radieux édifice embelli de toute cette multitude tressaillante? On dirait que tout à coup le ciel s'est ouvert, et qu'il a jeté sur cette Jérusalem du

temps, une image de ses splendeurs éternelles. La nef, le sanctuaire, les colonnes, les arceaux, les pierres de chaque muraille, comme le visage de chaque fidèle, tout est transfiguré!

Et puis, comme pour compléter l'harmonie de cette royale beauté qui éclate au soleil, voici apparaître les chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture et de la statuaire. Car, pour agrandir dans un même spectacle et condenser sous un même regard la manifestation de la beauté, le génie a répondu au génie. Pour peupler ce monde de la beauté religieuse et artistique, voici toutes les grandes figures portant sur leur front, avec le rayon de leur sainteté, le signe du génie qui fait resplendir leur beauté : voici la Trinité, voici le Christ, voici la vierge, personnifiant tous les mystères chrétiens. Voici partout la vérité prenant pour pénétrer dans les âmes le visage de la beauté!

Mais, tandis que de partout la beauté du Christ entre dans l'âme de tout ce peuple en frappant ses regards, le silence plane encore sous ces voûtes mystérieuses; et l'on n'y entend passer que la respiration des âmes et le souffle de la prière. Tout à coup, au milieu de ce silence qui est déjà une harmonie, l'orgue aux cent voix jette au sein des vastes nefs d'immenses vagues

sonores : il frémit, il soupire, il chante tour à tour; on dirait les frémissements de l'enfer, les soupirs du purgatoire, les mélodies du ciel; on dirait que toutes ces âmes lui ont prêté leur souffle pour interpréter tout ce qu'elles pensent, chanter tout ce qu'elles sentent, prophétiser tout ce qu'elles espèrent, exalter tout ce qu'elles aiment : tous croyant, tous espérant, tous aimant, tous tressaillant sous ces vibrations harmonieuses, chantent à l'unisson; et vous diriez que l'ange de l'harmonie va prendre toutes ces âmes saisies d'un même ravissement et les emporter sur ses ailes jusqu'au paradis, pour leur faire entendre cette musique du ciel dont ce concert du temple est l'écho. Et la poésie sacrée, une poésie à la fois croyante et saintement rêveuse, vient compléter la manifestation de la beauté qui parle aux oreilles, tandis que l'architecture, la sculpture et la peinture achèvent les manifestations de la beauté qui parle aux âmes en se découvrant aux yeux. Que dis-je? l'éloquence elle-même, dans les temples les plus humbles comme dans les plus grandes basiliques, l'éloquence chrétienne, ce jour-là, réfléchissant quelque chose de la splendeur qui s'échappe de tout et de partout, se fait elle-même belle de la beauté du jour : elle devient l'art, elle aussi, en donnant à l'enseignement, avec la

lumière de la vérité, l'éclat de la beauté; beauté plus intellectuelle et plus distincte, qui fait mieux entendre la signification de toutes les autres beautés dont l'Église resplendit. Par la proportion et la contexture du discours elle imite l'architecture, par l'image la peinture, par le geste la statuaire, par la voix la musique, et peut-être par je ne sais quoi de spontané, de vivant et de créé, elle imitera la poésie; elle retentira comme une lyre, et elle éclatera comme un hymne chanté à la plus grande gloire de Jésus-Christ!...

Messieurs, je m'arrête : insister serait superflu. Quiconque a vu ces spectacles et entendu ces harmonies, sait à ne plus l'oublier, que le christianisme est beauté comme il est amour et vérité; et qu'entre le culte de l'art et l'adoration de Jésus-Christ l'alliance est à jamais!

FIN.

TABLE DES MATIERES.

Paris. — Jules Bonaventure, imprimeur, 55, quai des Grands-Augustins.

